

Université de Montréal

Bonus est vir scribendi peritus :
Les *scholia* comme outils d'enseignement du latin à Rome

Par
Christophe Turcotte-Richard

Centre d'études classiques
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de Maîtrise ès Arts (M.A.)
en Études classiques, option Langues et littératures

Août 2023

© Turcotte-Richard, 2023

Université de Montréal
Centre d'études classiques : Faculté des arts et des sciences

Ce mémoire intitulé

Bonus est vir scribendi peritus :
Les *scholia* comme outils d'enseignement du latin à Rome

Présenté par
Christophe Turcotte Richard

A été évalué par un jury composé des personnes suivantes

Elsa Bouchard

Président-rapporteur

Benjamin Victor

Directeur de recherche

Mathilde Cambron-Goulet

Membre du jury

Remerciements

Je tiens d'abord à remercier M. Benjamin Victor, mon directeur de mémoire, pour la vision rigoureuse et pragmatique des Études classiques qu'il m'a permis de développer tout au long de mon parcours universitaire. Au moment d'entrer au baccalauréat, je n'aurais jamais pensé que le jeune homme que j'étais, qui s'intéressait alors à l'histoire de l'Antiquité, allait finir par produire un travail de philologie aussi technique, encore moins qu'il allait trouver cette matière fascinante.

Je tenais aussi à souligner la contribution de mon père Daniel pour qui le temps investi et la patience semblent n'avoir aucune limite. C'est de lui que je tiens mon modèle de motivation et ma persévérance et je serais heureux si j'atteignais le quart de ses réalisations.

Enfin, merci à Myriam sans qui j'aurais péniblement franchi les derniers milles de ce mémoire.

Résumé

C'est au IV^e siècle que le grammairien romain Maurus Servius Honoratus compose son commentaire sur l'Énéide de Virgile. Ce recueil de commentaires, ou *scholia*, a notamment comme objectif l'enseignement d'une langue normative guidé par les principes de la *latinitas* : le latin conforme aux principes grammaticaux. Malgré la place centrale qu'occupe depuis longtemps l'Énéide dans l'éducation et la culture latine, Servius voue une grande partie de son commentaire à l'explication des tournures de langue irrégulières que présente le texte de Virgile. S'il excuse ces irrégularités en raison du langage poétique ou de l'antiquité du texte, le grammairien en proscrit toutefois l'usage à ses étudiants. La reconnaissance de l'autorité du texte entretient alors une tension constante avec les règles synthétiques qu'a établies la discipline grammaticale.

Cette recherche se propose d'explorer d'abord cette tension sous deux aspects précis : le traitement de la syntaxe des prépositions et le déploiement du langage technique définissant les différentes expressions jugées irrégulières. Pour comprendre de quelle manière le langage constitue aux yeux du grammairien le socle du savoir objectif sur le monde antique, un troisième chapitre est consacré à l'apport notionnel et pédagogique des étymologies savantes pour le commentaire. Servius est héritier d'une longue tradition intellectuelle, ce qu'il ne rend pas toujours apparent dans ses notices. Cette recherche s'est fait un souci de déterminer l'origine de principes sur lesquels s'appuie la composition des scholies serviennes.

Mots clés : Servius; grammaire; scholies; Antiquité tardive; éducation; étymologie; Virgile

Abstract

In the 4th century, Roman grammarian Maurus Servius Honoratus composed his commentary on Virgil's Aeneid. One of the aims of this collection of commentaries, or *scholia*, was to teach a normative language guided by the principles of *latinitas*: Latin in accordance with grammatical principles. Despite the Aeneid's long-standing centrality in Latin education and culture, Servius devotes much of his commentary to explaining the irregular turns of language in Virgil's text. Although he excuses these irregularities on the grounds of poetic language or the antiquity of the text, the grammarian nonetheless forbids their use by his students. Recognition of the text's authority thus maintains a constant tension with the synthetic rules established by the discipline of grammar.

This research will explore this tension from two specific angles: the syntactic treatment of prepositions and the deployment of technical language to define various expressions deemed irregular. To understand how the grammarian sees language as the foundation of objective knowledge about the ancient world, a third chapter is devoted to the notional and pedagogical contribution of learned etymologies to commentary. Servius is heir to a long intellectual tradition, which he does not always make apparent in his notes. The aim of this research is to determine the origin of some principles underlying the composition of Servian scholia.

Keywords : Servius; grammar; scholia; Late Antiquity; education; etymology; Vergil

Table des matières

Remerciements.....	i
Résumé.....	ii
Abstract.....	iii
Introduction : dans la classe du grammairien	1
Mise en contexte : la tripartition de l'éducation romaine	1
Prérogatives du grammairien	2
Du développement à l'application des théories grammaticales.....	4
Servius, commentateur de Virgile.....	6
Méthodologie et plan d'ensemble.....	7
1. Le traitement des prépositions	10
Les cas gouvernés par les prépositions	10
Préverbes et préfixes : un ajout synthétique ou une composante essentielle?	15
Conclusion	20
2. Les formes obliques de discours : vitium an virtus ?.....	21
Fonction du vocabulaire technique dans l'économie du commentaire.....	22
Développement des notions de <i>vitia virtutesque sermonis</i>	23
L'emploi par Servius de l'expression « <i>figura</i> »	35
Vitia : les défauts de l'expression	40
Metaplasmi : les phénomènes affectant le mot.....	46
<i>Schemata</i> : les figures d'expression.....	51
Tropi : les phénomènes du mot <i>in sensu</i>	56
Le cas de l'hypallage	68
Conclusion	69
3. Servius et l'étymologie, l'approche pragmatique d'une science spéculative	71
Le développement des théories étymologiques et leur mise en pratique.....	73
Les noms propres : un contexte clé pour les étymologies savantes.....	78
Traitement par Servius des toponymes	90
Peut-on refuser une étymologie? : la méthodologie de Servius.....	100
Conclusion	102
Conclusion : <i>utrum analogia an auctoritas?</i>	104
Bibliographie.....	108

Introduction : dans la classe du grammairien

Au moment d'entreprendre ce travail, nous savions vouloir traiter de l'enseignement du latin à Rome par l'entremise des sources grammaticales. Le cas des scholies à l'*Énéide* rédigées par le grammairien Servius représentait un sujet de choix pour plusieurs raisons. D'abord, notre expérience du latin de Virgile nous permettait de comprendre plus en détail les subtilités des expressions poétiques commentées. Ensuite, l'accès au commentaire de Servius et la possibilité d'accéder à une édition commentée des scholies de certains livres nous ont aidés à nous familiariser avec les tournures propres à Servius. La quantité de publications déjà parues sur le sujet nous a par ailleurs permis d'entreprendre notre démarche en terrain balisé dans la mesure où une grande partie des thématiques abordées et des compétences mobilisées dans ce mémoire n'avaient pas été au cœur de notre formation de premier cycle.

La tripartition de l'éducation romaine

Beaucoup de travaux furent réalisés depuis la publication initiale, en 1948, par H. I. Marrou de son *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*¹, redéfinissant ainsi le modèle développé par cet ouvrage : une histoire s'étirant sur douze siècles. La principale critique lui ayant été adressée restera sa synchronie, soit d'avoir appliqué avec peu de nuance aux mondes romains et tardo-antique le modèle de l'éducation hellénistique.² C'est chez Marrou qu'on trouve d'ailleurs le développement d'une conception tripartite à l'école romaine comprenant le *ludi magister* (ou *grammatistes* ou *litterator*), le *grammaticus* et le *rhetor*.³ Cette tripartition demeure une tentative de concilier entre-elles les différentes sources à ce

¹ Nous pouvons mentionner au passage les ouvrages de Stanley F. BONNER, *Education in Ancient Rome from the Elder Cato to the Younger Pliny*, Routledge, New-York, 1977; Catherine WOLFF, *L'éducation dans le monde romain : du début de la république à la mort de Commode*, Picard, Paris, 2015.

² Notamment Yun-Lee TOO, « Introduction: Writing the History of Ancient Education » dans *Education in Greek and Roman Antiquity*, Y. L. TOO (ed.), Brill, Leiden, 2001, p.3. Voir aussi Enrica SICARRINO, « Schools, Teachers, and Patrons in Mid-Republican Rome », dans W. Martin Bloomer (ed.), *A Companion to Ancient Education*, Wiley-Blackwell, West-Sussex, 2015, p.226.

³ Henri-Irénée MARROU, *op. cit.* p.389-390.

sujet en dépit des appellations variées.⁴ D'après ce que rapporte Quintilien,⁵ c'est d'abord auprès du *magister ludi* que les jeunes romains pratiquent le traçage des lettres, l'apprentissage des syllabes, la mémorisation des γλώσσαι, mots rares, et la prononciation correcte. L'école du rhéteur semble être demeurée l'aboutissement de ce cheminement scolaire.⁶ Le *grammaticus* se situerait donc à mi-chemin entre le *magister ludi* et le *rhétor* au sein de ce cheminement. Figure intermédiaire aux prérogatives indistinctes, le *grammaticus* a vu son rôle s'accroître et se redéfinir au fil du temps.

Prérogatives du grammairien

On peut résumer ainsi la fonction de base du grammairien : la science du langage correct et l'explication des poètes.⁷ L'étude des auteurs, la lecture à voix haute de certains passages et leur mémorisation occupait donc l'essentiel du programme initial du *grammaticus*. Son enseignement avait également pour objectif le développement chez l'adolescent de qualités morales que fréquenter les grands auteurs permettait de développer.⁸ Aussi, avait-il comme objectif l'apprentissage par les jeunes des diverses notions que contenaient ces œuvres : l'histoire, la géographie, les mythes, la science, la philosophie : « *totus quidem Vergilius scientia plenus est* ». ⁹ Le principe de base justifiant cette étape de l'apprentissage était le fait que la connaissance des mots et de leur emploi constituait la fondation de l'éloquence, sans être nécessairement une finalité en soi.¹⁰ L'école du grammairien permettait donc à l'élève d'incorporer les notions de style et des éléments plus avancés de grammaire, en plus de détailler les fautes à éviter selon une théorie du style définissant les contours du *sermo honestus*, le langage correct. À l'origine restreint à ces quelques tâches, les compétences du *grammaticus* tendent à changer rapidement à mesure que se développe, notamment, un engouement pour l'étude du langage. Elizabeth Rawson identifie trois raisons derrière le rôle accru accordé progressivement à la grammaire : le fait que cette

⁴ Une critique intéressante de cette tripartition, excluant notamment le *litterator*, le *philosophus* et le *magister institutor litterarum*, qui décrie son caractère synchronique, peut être retrouvée chez William V. HARRIS, *Literacy and Illiteracy in the Roman World*, Harvard University Press, Cambridge, 1989, p.233.

⁵ QUINT. *Inst. Orat.* 30-34.

⁶ Stanley BONNER, *op. cit.* p.250-252. Cf. PETR. *Sat.* 46 : « *emi ergo nunc puero aliquot libra rubricata, quia volo illum ad domusionem aliquid de iure gustare. habet haec res panem. nam litteris satis inquinatus est.* ».

⁷ QUINT. *Inst. Orat.* 1.4.2 *recte loquendi scientiam et poetarum ennarationem.*

⁸ Stanley BONNER, *op. cit.* p.212.

⁹ SERV. *ad Aen.* 6. *Praef.*

¹⁰ Elizabeth RAWSON, *Intellectual Life in the Roman Republic*, Duckworth, Londres, 1985, p.122.

discipline ait déjà acquis une importance dans le monde grec, la nécessité de consulter des sources obscures présentant des difficultés de langue, et finalement, l'évolution rapide du latin en raison de sa récente fixation orthographique et de l'afflux de nouveaux locuteurs.¹¹ Le développement de l'expression poétique en langue latine et la production d'œuvres majeures comme l'*Énéide* participeront d'ailleurs à ce phénomène. Déjà, Quintilien note des chevauchements entre les tâches qu'il considère du ressort du rhéteur et celles que tendent à s'approprier les *grammatici*.¹² Il considère que la grammaire devrait être restreinte au domaine descriptif d'explication des poètes et que la rhétorique seule devrait se pencher sur la rectitude de l'expression.¹³ Cet état de fait démontre qu'à l'époque de Quintilien, la grammaire tend déjà à être plus qu'une discipline préparatoire à l'école de rhétorique. L'évolution du rôle social accordé au grammairien demeure visible dans les critiques que semble à son tour adresser Aulu-Gelle à l'endroit de leur discipline lorsqu'il qualifie ces derniers de « *novicii semidocti* »¹⁴. On reproche généralement à la science grammaticale son étroitesse de vue et la rigidité de ses règles. Robert Kaster fait remarquer que ce genre d'attitude dénote implicitement l'importance que devait déjà occuper le *grammaticus* au point où des membres de l'« aristocratie des lettres » pouvaient les considérer comme des adversaires.¹⁵ La position sociale que s'arrogeront les grammairiens dépendra en effet de la précision des règles qu'ils développeront au sujet de la langue. La frontière entre l'usage correct et incorrect servira à délimiter le champ discursif sur lequel se déploieront leur expertise et leur autorité. La langue standard s'établira selon un système relativement cohérent qui deviendra, peu à peu, le médium du monde intellectuel romain à l'Antiquité tardive.¹⁶ Les grammairiens poseront des balises structurales qui régleront les expressions de la langue et ils adopteront une posture normative en

¹¹ *Ibid.* 119.

¹² QUINT. *Inst. Orat.* 2.1.4 « *nam tenuis a fonte adsumptis historicorum criticorum viribus pleno iam satis alveo fluit, cum praeter rationem recte loquendi non parum alioqui copiosam prope omnium maximarum artium scientiam aplexa sit.* »

¹³ Martin IRVINE, *The Making of Textual Culture*, Cambridge University Press, Cambridge 1994, p.55.

¹⁴ GELL. *N. A.* 16.7; Cf. 11.1 : « *turba grammaticorum novitia* »; 17.2 : « *nec ratio dici potest cur rectius sit divitiis opus esse quam divitias, nisi qui grammaticorum nova instituta ut τεμένων ἱερὰ observant.* »

¹⁵ Robert KASTER, *Guardians of Language: The Grammarian and Society in Late Antiquity*, University of California Press, Londres, 1988, p.53.

¹⁶ *Ibid.*, p.19 : « *The grammarian created for himself and for his students a stable place to stand, the square set soundness of articulate utterance, which laid the foundation for a coherent way of life.* »

proscrivant les irrégularités. Ce champ leur sera concédé graduellement et ils se l'approprièrent volontiers.

Du développement à l'application des théories grammaticales

En résumant l'histoire de la science grammaticale à Rome, Louis Holtz effectue une périodisation sommaire entre deux époques qu'il nomme respectivement le temps des savants et celui des maîtres.¹⁷ Si le premier siècle avant l'ère commune a vu un rapide développement des théories sur le langage, c'est l'investissement de ces théories dans le champ pédagogique qui sera caractéristique de la seconde période. On tentera de systématiser et de mettre en application de façon pratique l'ensemble des connaissances initialement développées dans des traités scientifiques. Ces notions seront ensuite adaptées et simplifiées afin de correspondre aux exigences dictées par le contexte scolaire d'après le niveau de l'étudiant. Cette transition aura comme conséquence l'établissement d'une vision de plus en plus rigide du langage qui s'intensifiera à mesure que l'enseignement sera systématisé et abrégé.

Les artes : l'exposition sommaire de lois générales

Les grammairiens s'appuieront sur deux types d'ouvrages de référence pouvant correspondre respectivement aux deux pans traditionnels de la grammaire identifiés par Holtz, soit sa fonction horistique : la définition des parties du discours couplée à l'identification des défauts et qualités du discours, et sa fonction exégétique : l'explication des textes littéraires.¹⁸ Nous comptons pour la fonction horistique le modèle de l'*ars*: un manuel technique codifiant la grammaire et les éléments constitutifs du langage. Le plan d'une *ars* demeure généralement le même : l'identification des lettres, des sons, des parties du discours, de leurs accidents, des différentes conjugaisons, la définition d'une phrase et des différentes figures d'expression. Les *artes* présenteront dans l'ensemble une structure relativement similaire. Leur complexité peut toutefois varier d'un exemplaire à l'autre d'après le niveau du rédacteur ou celui de son public cible. Plusieurs abrégés d'*artes* nous sont d'ailleurs parvenus sur papyrus. Le premier ouvrage majeur de ce type dans le monde

¹⁷ HOLTZ, *Donat et la tradition de l'enseignement grammatical, étude et édition critique*, Centre National de Recherche Scientifique, Paris, 1981, p.10.

¹⁸ HOLTZ, *op. cit.* p.24.

romain est attribué à un certain Remmius Palémon au premier siècle de l'ère commune. On s'accorde généralement sur le fait que les artigraphes postérieurs se baseront sur son modèle. Ils l'adapteront, mais resteront fidèles à son classement¹⁹. De toutes les *artes*, celle ayant exercé la plus grande influence demeure toutefois l'*Ars Donati*, du grammairien Aelius Donatus dont la rédaction est datée de la première moitié du quatrième siècle de l'ère commune.²⁰ D'après Theresa Morgan, le principe de l'*ars* sous-tend que le langage serait alors basé sur des principes systématiques pouvant être réduits en un ensemble de règles formelles.²¹

Les scholies : la conciliation des règles grammaticales avec le latin des auteurs

Les commentaires textuels – ou *scholia* – couvrent, de leur côté, le pan exégétique de la grammaire. Ces commentaires fournissent des explications raisonnées (*ennarationes*) au sujet des difficultés ou, simplement, des notions que présente le texte. Dans son format, ce type de texte suit, ligne par ligne, le texte à l'étude et chaque entrée est introduite par un lemme, une reprise en abrégé du passage commenté. Le modèle des *artes* n'est pas moins circonscrit que les sujets développés dans les scholies ne sont variés. L'*ennaratio poetarum*, l'objet de ces commentaires, constitue la discipline par laquelle la grammaire mettrait en application l'ensemble des théories grammaticales contenues dans les *artes*.

Le commentateur, ou scholiaste, détaille dans ces textes diverses notions d'orthographe, de prononciation, de prosodie et de métrique sans ordre précis, suivant le fil du texte. À mesure que son champ de compétence se développe, James Zetzel note que le grammairien empiétera graduellement sur l'expertise du rhéteur en se permettant de traiter des *virtutes* et *vitia orationis*, soit les formes ornementales et fautives du discours.²² Dépassant le cadre de l'expression de la langue, le commentateur peut fournir des explications plus générales touchant aux notions de géographie, d'histoire et de philosophie auxquelles fait référence

¹⁹ James E. G. ZETZEL, *Critics, Compilers, and Commentators*, Oxford University Press, New York, 2018, pp.74-75 : « *He was the [...] teacher who established the shape of Latin grammatical instruction for centuries* »; BONNER, *op. cit.* p.55.

²⁰ HOLTZ, *op. cit.* p.19

²¹ Teresa MORGAN, *Literate Education in the Hellenistic and Roman World*, Cambridge University Press, 1998, p.158-159; voir l'étude détaillée à ce sujet de Raffaella CRIBIORE, *Writing, teachers, and students in Graeco-Roman Egypt*, University of Michigan Press, Ann Arbor, 1995.

²² James ZETZEL, *op. cit.*, 2018, p.121.

le texte. Il faut reconnaître à chaque recueil des attentions particulières qui dépendent des connaissances et des intérêts de son rédacteur.

Parmi les recueils rédigés, ce sont les scholies à l'*Énéide* de Virgile du grammairien Maurus Servius Honoratus (*Servii grammatici qui feruntur in Vergilii carmina commentarii*), rédigées à la fin du IV^e ou au début du V^e siècle de l'ère commune, qui connurent le plus de succès et d'influence jusqu'au Moyen Âge.²³ La dernière édition complète des scholies de Servius demeure celle effectuée en 1884 par Georg Thilo et Hermann Hagen. Depuis, quelques éditions par livre de ce commentaire furent réalisées. Nous avons consulté les éditions plus récentes des commentaires aux livres 4 et 6 de l'*Énéide* publiée par la collection des universités de France et réalisées par Emmanuelle Jeunet-Mancy, respectivement en 2012 et 2019, de même que celle d'Alban Baudou²⁴ regroupant les scholies serviennes au livre 1 de l'*Énéide*. Actif de la fin du quatrième siècle de l'ère commune jusqu'au début du cinquième²⁵, on attribue à Servius plusieurs traités, dont *de centum metriis* sur la métrique, parmi lesquels son commentaire sur Virgile demeure l'œuvre majeure.²⁶

Servius, commentateur de Virgile

Les scholies serviennes seraient, en grande partie, une adaptation de commentaires antérieurs que l'auteur aurait compilés et arrangés²⁷. Certaines notices font par moment appel à des commentateurs antérieurs, les nommant d'après leur nom. À cet effet, Servius entretient un dialogue ouvert avec ses sources, notamment Donat :

IPSE LATET nam secundum Donatum 'late patet' non stat versus. (SERV. ad Aen. 1.535.)

Servius rend manifeste tout au long du commentaire le fait qu'il a procédé à un traitement méthodique de ses sources et démontre ainsi que son commentaire constitue le produit de sa propre expertise, bien qu'il ait puisé dans un important bassin de sources extérieures.²⁸

²³ IRVINE, *op. cit.*, p.126.

²⁴ BAUDOU Alban, Séverine CLEMENT-TARANTINO, *Servius, À l'école de Virgile*, trad. pres. annot., Presses Universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq, 2015, Introduction, *op. cit.*

²⁵ KASTER, *op. cit.* p.169.

²⁶ Alban BAUDOU, *op. cit.*, p.9.

²⁷ *Ibid.*, p.129.

²⁸ James E. G. ZETZEL, *Latin Textual Criticism in Antiquity*, The Hayer Company, Salem, 1981, p.82.

La personne du grammairien se dégage par le choix des sujets qu'il aborde, notamment en ce qui a trait, pour le cas de Servius, à la métrique et aux pratiques culturelles de la tradition païenne.²⁹ La variété de sujets couverts par Servius est telle³⁰ qu'il nous fallait identifier les différentes formes d'enseignement que contient son texte afin de les traiter. La problématique majeure concernant le texte de Servius que nous avons été forcés de mettre de côté demeure celle de la paternité du *Servius Auctus* ou *Servius Danielis* (DS), un ajout ultérieur au texte de Servius avec lequel le commentaire est toujours édité. On a avancé l'idée qu'il puisse s'agir du commentaire perdu de Donat sur *l'Énéide*, mais cette théorie est l'objet d'une attention moindre dans les études récentes.³¹ Nous admettons toutefois que le DS aurait pu être le produit d'un compilateur ayant eu sous la main le commentaire de Donat.³² Un doute subsiste aussi quant à l'audience présumée d'un commentaire de ce type, s'il s'agissait bel et bien d'un recueil destiné à l'étudiant, et de quel niveau³³.

Méthodologie et plan d'ensemble

Notre collecte de données fut initialement vouée à un rassemblement de « rubriques » distinctes décrivant, tour à tour, les enseignements variés que Servius aurait dégagés du texte. La quantité de matériel a toutefois limité le projet de sorte qu'il n'en demeure plus qu'une division tripartite.

Le premier chapitre porte d'abord un regard plus général sur la méthode de Servius et la façon dont s'organise son commentaire en prenant comme cas d'étude un élément précis de la grammaire latine nous ayant permis d'exemplifier plusieurs pans de sa méthode. Nous avons donc répertorié les scholies où Servius traite des prépositions : de leurs valeurs

²⁹ À ce sujet voir Muriel LAFOND, « Une figure autoriale dans le commentaire grammatical? L'exemple de Servius », dans *Études Littéraires*, vol. 43, no. 2, 2012, pp. 13-27.

³⁰ Plusieurs éléments de la méthode servienne étaient à notre portée : 1. Sa description de la structure narrative du récit, 2. Son exégèse textuelle, 3. L'explication linguistique, 4. L'identification des figures, 5. La critique textuelle, 6. Les renseignements mythographiques et les interprétations allégoriques du récit, 7. Les renseignements géographiques et anthropologiques, 8. Les comparaisons intra/intertextuelle. Ces pistes nous furent fournies par Giampero SCAFOGLIO, « Quelques observations sur le commentaire de Servius au livre VII de *l'Énéide* », *L'Antiquité classique*, vol.86, 2017, pp.149-163.

³¹ ZETZEL, *op. cit.*, 2018, p.132-133. « *Much of what has been (and still) written about this question is polemical and not particularly enlightening.* »

³² En suivant l'idée de Fabio STOK, « Commenting on Virgil, from Aelius Donatus to Servius », *Dead Sea Discoveries*, vol. 19, 2012, p.467.

³³ Fances FOSTER, « Teaching Language Through Virgil in Late Antiquity », *The Classical Quarterly*, 67, no.1, p.275.

sémantiques et des régimes qu'elles conditionnent. Ce chapitre s'étend ensuite sur l'utilisation de ces prépositions en construction en tant que préverbes et préfixes. Cette première partie du travail, moins systématique, permettra au lecteur de se familiariser avec le type d'enseignement que peut présenter le commentaire de Servius.

Au fur de son développement, la science grammaticale a emprunté, puis partagé différents termes techniques avec la rhétorique en s'arrogeant certaines de ses prérogatives. Ces termes ont fini par être détaillés, classifiés et définis dans les *artes*. Certains phénomènes affectent l'énoncé et le mot d'après des critères basés sur les théories du grammairien sur le langage. Or, malgré leur grand nombre, ces phénomènes sont généralement considérés par les *artes* comme des emplois fautifs, alors que d'autres sont vus comme des tournures ornementales. Comme l'expression poétique s'écarte des tournures régulières, Servius fait face à de nombreuses irrégularités chez Virgile et il les identifiera au moyen d'une variété de termes techniques pour lesquels nous avons cherché des correspondances avec Donat. Nous voulions donc, dans un deuxième temps, comparer la classification établie par la troisième partie de l'*Ars Donati* – dans la mesure où le contexte de production d'une liste permet d'être bref, concis et cohérent – et la mise en pratique du vocabulaire technique que présente le commentaire de Servius pour les formes de discours oblique, ou *vitia virtutesque sermonis*.

Pour le troisième chapitre, nous nous sommes finalement intéressés aux notices glossographique, c'est-à-dire à l'identification puis à l'explication des différentes étymologies savantes : le rapprochement sémantique de termes présentant des similarités phonétiques ou allitératives. Les moyens par lesquels Virgile signale les jeux de mots étymologiques et la grande richesse de ce procédé poétique ont été largement étudiés.³⁴ Notre étude des scholies à caractère glossographique de la part du commentateur de Virgile servait donc un double objectif. Nous étions d'abord curieux de constater de quelle façon le grammairien identifiait et explicitait lui-même les étymologies poétiques souvent introduites de manière cachée par le poète. Est-ce que Servius était au fait des différents artifices auxquels avait recours le compositeur de l'*Énéide* ? Comprendait-il les raisons

³⁴ Selon le modèle développé par James O'HARA, *True Names : Vergil and the Alexandrian Tradition of Etymological Wordplay*, The University of Michigan Press, 1996.

derrière l'emploi de cette méthode par Virgile? Nous voulions aussi chercher à comprendre l'utilité de la pratique étymologique pour son propre commentaire. Comme l'étymologie savante est une manière d'attribuer à un seul terme une variété de sens nouveaux, voire cachés, de quelle façon cette pratique était-elle récupérée dans les recueils de scholies? Quelles fonctions pédagogiques occupait-elle? Les notices expliquant les noms propres et les toponymes nous semblaient plus riches en notions et en variété d'exemples. À partir de ces dernières, nous avons pu comprendre plus en détail certaines remarques générales qu'effectue Servius à l'égard des procédés régissant les formations étymologiques.

Ce travail représentait la possibilité de nous familiariser avec la forme et la méthode d'un recueil de scholies. Comme le commentaire de Servius fut largement étudié, la littérature secondaire nous a permis d'acquérir une vision de ce sujet sans laquelle notre démarche n'aurait pu être aussi complète.

1. *Le traitement des prépositions*

L'analyse de Servius renferme plusieurs réflexions sur le régime et l'emploi des prépositions. Nous avons donc pris comme point de départ certaines scholies qui témoignent des conceptions de Servius sur la syntaxe des prépositions. Ce premier chapitre fut l'occasion de discerner les règles que tente d'établir Servius au sujet de cette classe de mots et de constater de quelle façon il concilie les irrégularités que présente le texte avec ces règles. Le cas précis des prépositions était une façon de traiter de lexicographie, de syntaxe, de métrique et, dans une certaine mesure, des figures présentes chez Virgile.

Les cas gouvernés par les prépositions

Servius se permet des explications détaillées au sujet de l'emploi des prépositions et des cas que ces dernières régissent. Il cherche à circonscrire les règles entourant la construction de ces parties du discours malgré les contraintes lui étant imposées par la forme d'un commentaire. Il énonce par moments certaines règles à cet égard, ce qu'il fait toutefois sans ordre ou plan précis. La forme du commentaire lui permet toutefois de discuter librement des particularités de chaque construction qu'il rencontre – ce que l'exposé général d'un *Ars Grammatica* pourrait omettre – en l'illustrant d'exemples particuliers.

La valeur sémantique des prépositions

Le commentaire tente tout d'abord d'éclaircir le sens irrégulier que présentent certaines prépositions dans des emplois qui sembleraient inhabituels au lecteur :

SERV. *ad Aen.* 1.24 : AD TROIAM : 'ad' et 'apud' accusativae sunt praepositiones, sed 'apud' semper in loco significat, 'ad' et in loco et ad locum.

En effectuant un bref rappel général au sujet de la nature de « *ad* », il effectue immédiatement un rapprochement avec « *apud* », qu'il faut lui suppléer ici. Même si ces deux prépositions régissent normalement l'accusatif, c'est au niveau du sens que Servius identifie l'irrégularité. Il donne donc explicitement deux applications pour *ad* : « *ad locum* » et l'usage moins courant « *in loco* ». Ce sens irrégulier de la préposition est aussi

l'objet d'un commentaire qu'il appose à l'*Ars Maior*, II, 16³⁵ dans lequel ce passage précis de Virgile est d'ailleurs rappelé à titre d'exemple. Sans nécessairement rendre en détail les emplois de « *ad* », il démontre surtout les valeurs sémantiques variées que la préposition peut revêtir en contexte. Une fois qu'est énoncée la règle permettant d'élucider une préposition au sens incertain, plus besoin de la réexpliquer, le passage devient en quelque sorte paradigmatique.³⁶ Le commentaire note un peu plus loin un écart quant au sens à comprendre pour « *sub* » en Aen. 1.431³⁷ (SUB SOLE : '*in sole*')³⁸, qu'il relève encore et indique différent de 6.234 (MONTE SUB AERIO : '*in aerio, nam supra est positus*'). Le DS se porte en faux contre Servius à la notice du vers 1.431, car pour « *sub sole* » il identifie plutôt une valeur temporelle : « *quamdiu sol est* ». Il fait la même chose pour *inter*, un peu plus loin :

SERV. *ad Aen.* 4.663; INTER TALIA : 'per talia', ut 'HUNC INTER FLUVIO (*Aen.* 7.30)³⁹

Cette dernière scholie montre que la distinction possible entre les valeurs temporelles ou spatiales de la préposition ne semble pas préoccuper Servius outre mesure. Pourvu que ces deux occurrences de '*inter*' puissent se comprendre plus clairement par une identification avec '*per*'. Les ajouts du DS rendent parfois compte de l'incertitude entourant le sens approprié à associer, en contexte, à la préposition :

SERV. *ad Aen.* 1.231 : IN TE : modo 'contra te', alibi 'pro' significat, ut 'quietum accipit in Teucros animum', id est 'pro Teucris'

SERV. *ad Aen.* 1.304 : IN TEVCROS : 'pro Teucris', ut diximus

SERV. AVCT. *Alibi* 'in Teucros' 'adversum teucros', ut *absumptae in Teucros vires*.

Pour sa lecture de la préposition « *in* » au vers 1.231, à laquelle il attribue la valeur de « *contra* », Servius note que le sens de cette même préposition peut varier selon le contexte,

³⁵ « Sed 'ad' non numquam autoritate etiam 'in loco' reperitur, [...] ergo 'ad urbem' quod dixit, propinquantis significatio habetur, non ingredientis. » (Keil IV, p.419.)

³⁶ cf. S. *ad Aen.* 1.64 : AD QUEM : « 'apud quem' ut supra »; *ad Aen.* 6.481 : AD pro 'apud'.

³⁷ cf. S. *ad Aen.* 1.453 : SUB TEMPLO : 'in templo'.

³⁸ Pour Bober (*The Latinitas of Servius*, 1971, p. 146), Servius attribue même une valeur temporelle à cette préposition, au contraire de Baudou (2012). Le passage qu'y associe lui-même Servius (*sub ingenti templo*) semble en contradiction avec cette lecture, elle contreviendrait aussi à la règle du « *sub* » temporel demandant l'accusatif à laquelle le grammairien devrait tenir. (cf. *ad Aen.* 1.662).

³⁹ Notons au passage qu'à la notice au vers 7.30, Servius justifie sa lecture de « *inter* » au moyen d'une association avec d'autres poètes : « ...Terentius [...] est autem crebra Frontonis elocutio ».

comme c'est le cas en 1.304 où il faut plutôt y comprendre « *pro* ». Le supplément du DS semble également confirmer l'accord d'autres grammairiens avec le propos Servius si nous considérons ici « *adversus* » et « *contra* » comme des synonymes. Sans commentaire général de sa part, il est difficile de définir la vision de Servius à ce sujet. Nous pouvons toutefois nous permettre de dégager deux choses : il considère d'abord les emplois mentionnés comme des tournures irrégulières, et il avise le lecteur, à mots couverts, de ne pas avoir recours à une approche analogique afin de comprendre la valeur contextuelle d'une préposition.

Conciliation entre le principe de la permansio/mutatio et la nature de la préposition

Dans l'*Ars Maior*, Donat identifie les prépositions « *in, sub, super, subter* » comme se construisant avec l'ablatif ou l'accusatif – « *utriusque casus*⁴⁰ » – en fonction de la nuance qu'elles induisent: *permansio* (statique) ou *mutatio* (nuance de mouvement). Sauf qu'il semble manifester certaines réticences à faire répondre aux prépositions *super* et *subter* un complément à l'ablatif. En premier lieu, le non-respect de la règle concernant la *permansio* ou *mutatio* par le poète pose problème au commentateur. Il s'agit en effet d'un écart à la règle qu'on retrouvait dans les *artes*, ce qui pose évidemment problème au grammairien. Une construction *in* + l'ablatif avec nuance de *mutatio* est toutefois qualifiée, à la scholie au vers 1.176, de quasi-solécisme :

SERV. ad Aen. 1.176 : RAPVITQVE IN FOMITE FLAMMAM *paene soloecophanes* est; nam cum mutationem verbum significet, ablativo usus est: sed hoc solvit aut *antiqua circa communes praepositiones licentia*...

C'est ce que Servius souligne également dans son commentaire à l'*Ars Maior* où le vers 1.176 est d'ailleurs mentionné :

« 'In' 'sub' 'super' et 'subter' et accusatiuae sunt et ablatiuae; *sed apud maiores nostros indifferenter ponebantur, id est nulla lege servata* »⁴¹

Le fait qu'on puisse retrouver comme complément à ces prépositions l'un et l'autre cas, sans distinction particulière (*nulla lege servata*) serait donc un fait de langue attestée, mais à éviter. Selon Servius, c'est la forme à l'accusatif « *in fomitem* » qu'il aurait fallu

⁴⁰ Donat, *Ars Mai.*, II, 16, KEIL, p.390.

⁴¹ KEIL, p. 419.

introduire au vers 1.176⁴². Le problème est résolu par cette indication qu'il s'agit en fait d'une ancienne pratique courante – et non pas réservée au contexte poétique; une liberté syntaxique propre aux « anciens » (*antiqua licentia*) :

SERV. *ad Aen.* 1.295 : SAEVA SEDENS SVPER ARMA secundum antiquam licentiam. sciendum tamen est hodie 'in' et 'sub' tantum communes [s.-e. accusatiui ablatiuique] esse praepositiones. ceterum 'super' et 'subter' iam accusativae sunt, sicut 'clam' et 'post', quae ante communes fuerunt: nunc in his mutata natura est.

La dernière remarque de cette scholie à Virgile semble entrer en contradiction avec son commentaire à l'*Ars Donati* concernant les cas régis par « *super* » et « *subter* ». Même si le fait que ces prépositions puissent appeler l'ablatif est un fait reconnu par Donat, ce dernier semble lui aussi témoigner des réticences à joindre un complément à ce cas⁴³. Il note en *Ars Mai.*, II, 16 : « *ceterum 'super' et 'subter', cum locum significant, figurate ablativo iungi* », c'est-à-dire qu'il est artificiellement joint à l'ablatif uniquement lorsqu'il exprime une valeur spatiale. Il dit donc que « *super* » et « *subter* » admettaient autrefois l'ablatif, mais que cette construction n'est plus en usage; qu'elle n'est pas admise dans un registre grammatical basé sur la *ratio*. Servius fournit une explication pour cette incohérence entre les auteurs et la règle, bien que cette dernière soit peu éclairante pour les cas où l'on retrouve l'ablatif pour exprimer une valeur de *mutatio*. Il faut comprendre que les mentions d'*archaismos* chez Servius ne sont pas données du point de vue de Virgile, elles représentent plutôt ses propres conceptions sur le langage; une façon de délimiter l'opposition entre *antiquiti* – parmi lesquels compte le poète Augustéen – et *nos*.⁴⁴

Régime d'une préposition substituée

Servius tente de rationaliser ces irrégularités que nous venons d'identifier en recourant au principe de la substitution : une préposition peut donc gouverner le « mauvais » cas dans la mesure où elle est mise en remplacement à une autre :

⁴² Serv. *Comm. in Donatum*, p.419 Keil : « *nam et Virgilius dixit 'rapuitque in formite flammam' pro 'in fomitem'* ».

⁴³ *Ibid* : « *Super uero et subter, cum accusatiuo casui naturaliter praeponantur, et ablatiuo tamen plerumque iunguntur* ».

⁴⁴ Robert KASTER, *op. cit.*, 1988, p.183.

SERV. *ad Aen.* 1.750 : SVPER PRIAMO 'de Priamo', nam eius praepositionis officio fungitur pro qua ponitur, ut supra 'et sub noctem cura recursat'.

Servius établit comme irrégulier l'usage d'un complément à l'ablatif pour « *super* ». Cet écart est n'excusable qu'en raison d'un emploi substitué (*pro qua ponitur*). Comme « *super* » est mis ici à la place de « *de* », il y a attraction du cas vers la valeur. Il s'agit ici d'une valeur pour « *super* » que l'*Ars Donati* reconnaît⁴⁵ et qui serait normalement régulière pour ce cas. La notice du commentaire nous semble plus générale dans la mesure où sa leçon identifie le même phénomène pour d'autres emplois d'une même préposition. (« *sub* »). Des explications plus détaillées où Servius fournit des règles plus circonscrites pour des prépositions particulières, comme en *Ars Mai.*, II, 16, demeurent toutefois assez fréquentes :

SERV. *ad Aen.* 1.662 : ET SVB NOVTEM CVRA RECVRSAT 'circa noctem'. Et sciendum quia, cum tempus significatur, 'sub' praepositio accusativo cohaeret.

Sub régirait donc toujours l'accusatif lorsqu'elle induit une nuance temporelle. Cette règle concernant « *sub* » ne se retrouve en l'occurrence ni dans l'*Ars* ni dans les *Commentarii in artem Donati*. Or, une assimilation au sens revêtu par une autre préposition ne devrait pas nécessairement entraîner une attraction du cas, comme peut le faire voir la scholie au vers 9.60.⁴⁶ Les explications de Servius semblent alors présenter certaines incohérences dû à des raisons circonstanciées.

Une hiérarchie dans le choix des explications?

On pourrait présumer que Servius justifie donc le cas régi par « *sub* » d'une part selon la règle générale de *permansio/mutatio*, puis d'après une construction attirée par le sens d'une autre préposition qu'il faut lui comprendre, ou alors, en dernier ressort, par cette *licentia antiqua*. Il faut savoir que « *sub* » suivi de l'ablatif est très fréquent chez Virgile. Pour cette raison, le commentateur se permet assez rapidement de considérer le contexte d'emploi comme « régulier » pour le poète et cessera de s'y attarder systématiquement.⁴⁷ Servius tente de concilier deux types d'explication. D'une part, le principe de *permansio/mutatio*

⁴⁵ *Ars Mai.*, II, 16 : « *Extra quam formam 'super' praepositio, cum 'de' significant, hoc est mentionem de aliquo fieri, ablativi casus est tantum.* »

⁴⁶ NOCTE SUPER MEDIA 'ultra mediam noctem'.

⁴⁷ cf. S. *ad Aen.* 1.162 SUB VERTICE hoc est circa radices montis.

constitue une forme d'explication analogique qui justifie logiquement les régimes prépositionnels. Or, il est forcé de commenter certaines situations où cette règle ne s'applique pas et identifie deux raisons : 1. La préposition demande ce cas *par essence*. 2. Le passage comprend la substitution d'une préposition par une autre, mais conserve le cas demandé par la première. En dernier ressort, il a recours à la *licentia antiqua*.

Préverbes et préfixes : un ajout synthétique ou une composante essentielle?

Un certain nombre de scholies portent sur les prépositions préfixées et sur les changements de régime qu'elles introduisent. Or, Servius juge parfois certains préfixes employés par Virgile comme superflus et se contente d'en circonscrire – voire proscrire – l'usage auprès de ses lecteurs en identifiant brièvement pourquoi.

Préfixe sans altération du régime

Nous avons noté l'identification par Servius d'une prosthèse⁴⁸ au chant 6, c'est-à-dire l'ajout jugé superflu d'un préfixe :

SERV. *ad Aen.* 6.603 ADSIMILIS : '*ad*' enim vacat, et a maioribus ad ornatum adhibebatur.

Cet ajout d'un « *ad-* » est considéré comme inutile étant donné qu'il n'affecte en effet ni le sens ni la construction de l'adjectif. Le DS pose à son tour un jugement similaire au sujet de l'emploi jugé inexact du préfixe « *re* » :

SERV. AUCT 1.94 : TALIA VOCE REFERT : '*profert*'. '*re*' abundat. Alibi '*refert*' '*respondet*', ut Anna *refert*. sic in consuetudine dicimus '*ille mihi rettulit*'.

Un décalage est souligné entre cette occurrence précise et le préfixe « *pro* » qu'il aurait plutôt fallu lui suppléer. Il ne faut pas comprendre, cependant, que Servius est forcément en faveur d'une simplification systématique des noms et des verbes. En 1.665 (TEMNIS : *aphaeresis*⁴⁹ *est pro contemnis*)⁵⁰, où la forme est abrégée par rapport à la norme qu'il prescrit, c'est en effet le contraire qui survient. Retenons toutefois, pour ces exemples, que l'ajout ou la suppression de préfixes *prosthétiques* n'altère pas le régime du mot. Que

⁴⁸ Il s'agit de l'addition d'un préfixe jugée superflu dans la mesure où le mot conserve la même valeur. cf. SERV. *ad Aen.* 4.116 : CONFIERI : '*con*' *abundat*.

⁴⁹ Il s'agit d'ailleurs d'un des deux exemples donnés par l'*Ars Maior* en III, 4, 5-6 : « *Aphaeresis est ablatio de principio dictionis [...] temno pro contemno* ».

⁵⁰ Cf. SERV. *ad Aen.* 1.59 FERANT: *auferant; et est aphaeresis*

« *adsimilis* » admette le datif montre qu'il ne s'agirait pas de l'équivalent d'un « *similis ad** » suivi de l'accusatif et, dans le cas de « *temno* », notons que cette forme simplifiée du verbe est surtout inusitée pour Servius.

La question de l'ordre: per-, sub- et in-

Per-

L'ajout d'un préfixe constitue pour Servius un acte de création lexicale toutefois jugé comme une irrégularité. Ce genre de construction peut toutefois être sujet à un traitement différent de la part du commentateur d'après l'usage attesté. Ce dernier se permet même d'énoncer une règle quant à l'emploi des préfixes auprès des *antiqui* :

SERV. *ad Aen.* 1.147 : *PERLABITVS VNDAS : figura est. quod enim nos modo dicimus per praepositionem nomini copulatam sequente uerbo : antiqui uerso ordine praepositionem detractam nomini iungebat uerbo, ita tamen ut esset una pars orationis, et faciebat honestam elocutionem. nos dicimus 'per undas labitur', illi dicebant 'perlabitur undas'. item 'per forum curro' et 'percurro forum'. notandum plane quod plerumque suum regit casum, plerumque ad ablativum transit⁵¹.*

Il ne verrait donc pas en « *per forum curro* » une tmèse du verbe *percurro*, mais plutôt un emploi régulier, et en « *percurro forum* » une *figura*. La dernière remarque de témoignage d'une certaine imprécision: le régime qu'admet le verbe avec cette préposition adjointe – c'est-à-dire soit l'ablatif ou bien son cas habituellement demandé – serait variable selon que l'on considère ou non le préfixe comme constitutif du verbe, comme c'est le cas pour *contemno*. Par contre le commentaire ne présente aucun exemple où le préfixe « *per* » se construit avec l'ablatif.

Sub-

L'assimilation faite entre '*subiere feretro*' à la scholie au vers 6.223 et '*subeunt muro*' en 7.161, où « *muro* » est au datif, s'écarte de la règle établie par Servius selon laquelle le complément serait à l'accusatif ou à l'ablatif. Le grammairien semble désapprouver l'irrégularité que cet exemple présente et se contente d'effectuer un rappel à ce passage précis : « *ut 'subeunt muro'* »⁵² comme paradigme pour les emplois où « *sub* » appelle le datif. Il s'agit d'un écart à sa règle pour lequel il ne donne pas de raison précise :

⁵¹ cf. Ter. And. 335 « *percurro ad forum* »; Ter. Heaut. 733 « *curriculo percurre* ».

⁵² Serv. *ad Aen.* 6.222.

Aen. 7.161 : MVROQVE SVBIBANT : alibi per acusatiuum, ut 10.798 ‘Aeneae subiit mucronem ipsumque morantem sustinuit’ et hoc secundum naturam est, nam ‘it sub mucronem’ dicimus : per dativum enim figuratum est.

Ce commentaire ne précise pas la fréquence de ce type d’usage au datif et insiste davantage sur cet autre occurrence qu’il fait à 10.798 où Virgile respecte justement la règle établie en mettant le complément à l’accusatif. Le DS identifie également le complément à *subeo* au datif, mais souligne le fait que cet emploi fut anciennement populaire et désormais désuet :

SERV. ad *Aen.* 8.125 : SVBEVNT LVCO FLVVIVMQUE RELINQVNT : *hypallage in sensu*⁵³.

SERV. AUCT. et hic ‘subeunt iuxta veteres dativo iunxit, cum alibi iunxta usum praesentem accusativo iunxerit, sicut et ‘succedere’ dativo iunxerat : quod significat ‘penitus ingredere’.

Dans tous les cas, aucune des valeurs de « *subeo* » n’est comprise comme régissant l’ablatif, ce qui s’éloignerait de la construction naturelle de la préposition « *sub* » discutée plus haut.⁵⁴ Le verbe, à la façon de « *contemno* », n’est donc pas considéré comme syntaxiquement composé, ni « *sub-* » comme une préposition indépendante adjointe au verbe. C’est bien entendu l’usage qui force Servius à admettre ce fait.

In-

Ce même type de réflexion est présent au sujet du « *in-* » en *Aen.* 6.669 (INNARE : ‘*navigare*’ *more suo*)⁵⁵ où par la formule « *more suo* » il indiquerait qu’il s’agit d’un emploi transitif particulier à Virgile pour le verbe « *inno* » – qui demande en l’occurrence l’accusatif – et non pas d’un accusatif dû à la nature de « *in* », avec la valeur de *mutatio*, qui agirait alors comme préverbe. Cette formulation constituerait une tmèse, comme c’est le cas d’ailleurs au vers 6.342 (SVB AEQUORE MERSIT : *tmesis est: medio aequore submersit*), et Servius l’identifie comme tel afin non seulement de pouvoir lier *medio* au reste, mais aussi d’expliquer le régime d’*aequor* à l’ablatif, alors que la *mutatio* aurait appelé un accusatif.

⁵³ L’usage ici de *hypallage* semble curieux. Si Servius comprend ici : « *relinquun fluvium lucoque subeunt* », il s’agirait plutôt d’un *hysteroproteron in sensu*.

⁵⁴ « *Utriusque casus* (c.a.d accusatif et ablatif) *praepositiones sunt hae : in, sub, super, subter.* »

⁵⁵ Verg. *Aen.* 6.669 : « *flumina tanta paras Stygiamque innare paludem* ».

« *Circum, post, ergo* » : adverbess ou prépositions?

Outre la tmèse, un problème récurrent que rencontre Servius concerne la postposition, à leurs compléments, de certaines prépositions telles que *circum, post* et *ergo*. Donat explique dans son *Ars* que cette situation provoque un changement de nature : la préposition se change en adverbe lorsqu'il y a altération du régime⁵⁶. La première occurrence de ce problème se trouve au début de l'*Énéide* :

SERV. ad Aen. 1.32 : MARIA OMNIA CIRCVM : *in fine accentum ponimus contra morem Latinum, sed corruptio hoc facit; namque praepositio postposita corrupta est sine dubio.*

Le commentateur n'identifie pas expressément qu'il s'agit ici d'un adverbe malgré le commentaire de Donat et ses propres remarques dans son commentaire à l'*Ars*⁵⁷. Ces dernières traitent en effet de l'accentuation des adverbess et concordent avec celles de ce passage⁵⁸. Le même type de commentaire se retrouve à la scholie au vers 4.416 (PROPERARI LITORE CIRCUM : '*circum litus*' nam postposita praepositio et accentum mutauit et suas perdidit uires). À la différence de ce qui est dit par le DS pour ce même passage, attestant qu'il s'agit de l'adverbe⁵⁹, la notice de Servius explique que la position de la particule aurait une influence sur ses propriétés⁶⁰ sans toutefois préciser s'il s'agit en l'occurrence d'un adverbe. Dans le cas présent, cela signifie qu'une postposition de « *circum* » influencerait le régime de son complément, permettant ici l'emploi d'une construction à l'ablatif. L'ordre que rétablit Servius au vers 10.118 semble justement correspondre à cette idée : « PORTIS CIRCUM OMNIBUS INSTANT : *instant portis omnibus circum* ». Or, dans ce contexte, il dit explicitement qu'il s'agit de l'adverbe⁶¹. On pourrait par conséquent présumer que Servius sous-entend qu'il en serait de même pour les exemples précédemment recensés, et ce, d'après la règle écrite par Donat : « *aduerbia faciunt, si quando illas non subsequitur*

⁵⁶ Don. *Ars Mai.*, II, 16. « *Separatae praepositiones separatis praepositionibus non cohaerent et aduerbia faciunt, si quando illas non subsequitur casus* » (Holtz, *op.cit.*, 1981, p. 651, l. 13-14).

⁵⁷ SERV. Comm. in Donatum : *praepositiones cum postpositae fuerint, si casum suum reseruent, adhuc praepositiones sunt. si autem casum mutent, fiunt aduerbia, ut 'tempore post'* (Keil, p.420, l.8-10).

⁵⁸ SERV. Comm. in Donatum : *...quando ultima syllabae do accentum, erit aduerbium.* (Keil, p. 439, l.29).

⁵⁹ DS ad Aen. 4.416 « '*circum*' non est praepositio, sed aduerbium loci ». Il s'agit par ailleurs de la construction adoptée par A. S. Pease (1935) dans son commentaire au livre 4 de l'*Énéide*.

⁶⁰ cf. Comm. in Donatum : « *praepositiones cum postpositae fuerint, si casum suum reseruent, adhuc praepositiones sunt, [...] si autem casum mutent, fiunt aduerbia.* » (Keil, p. 420, l. 9-10).

⁶¹ Serv. ad Aen. 10.118 : « *id est circumcirca fusi: nam modo 'circum' aduerbium loci est* ».

casus »⁶². Sauf que Servius semble le distinguer de la préposition postposée. Cette distinction est toutefois difficile à faire, comme pour dans le cas de « *post* » :

SERV. *ad Aen.* 6.409 : LONGO POST : « *aut adverbium est, aut praepositio antiqua posita.*

Cette confusion entre l’adverbe ou la préposition est notée par Jeunet-Mancy à cette scholie au livre 6 où, à la différence de Donat, Servius se base en grande partie sur un traitement métrique pour établir une distinction entre les deux catégories⁶³.

SERV. *ad Aen.* 6.670 : ILLIVS ERGO *propter illum* [D.S. *vel causa illius*]. ‘Ergo’ autem coniunctio fuit, sed per accentus mutationem in adverbium transiit; et est sola particula quae habet in fine circumflexum.

C’est donc à partir d’une justification basée sur la quantité vocalique de la particule qu’il identifie sa nature. Nous avons noté l’expertise de Servius en la matière; expertise notamment attestée par la réalisation du *De centum metris*.⁶⁴

Le préfixe comme créateur de sens nouveau

Servius note l’usage particulier de préverbes qui formerait un nouveau verbe dont le régime ne serait parfois pas influencé par la nature de la préposition lui étant adjointe. Il explique cette règle à la scholie du vers 1.307 :

SERV. *ad Aen.* 1.307 : QVAS VENTO ACCESSERIT ORAS : *diximus superius figuram fieri, cum praepositio detracta nomini verbo copulatur, et plerumque eam suam retinere naturam plerumque convertere. hoc igitur sciendum est, quia, cum casum suum retinet, hystero-logia est, ut hoc loco; cum autem mutat, figura est, ut ‘Cumarum adlabitur oris’⁶⁵; ‘oris’ enim pro ‘oras’ posuit. plerumque tamen etiam superfluas ponunt praepositiones.*

Servius considère qu’une préposition autonome jointe à un mot produit forcément une tournure irrégulière : que le mot conserve son régime de base ou que ce dernier soit altéré par l’ajout d’un préfixe. Or, il s’agit d’un contournement des règles que lorsque ce préfixe change le régime du mot. En 1.174 (EXCVDIT : *autem est ‘feriendo eiecit’, quia ‘cudere’ est ‘feriare’*), le commentaire ne semble pas noter l’emploi d’un préverbe, mais note plutôt

⁶² HOLTZ *op. cit.* p. 651.

⁶³ JEUNET-MANCY, *op. cit.* p.250 « *Les termes utilisés par Servius renvoient, par ailleurs chez Donat [...] qui classe ce mot parmi les conjonctions dans l’Ars Maior (II, 15). Servius justifie cependant le classement de ‘ergo’ parmi les adverbes par le fait qu’il y a eu un changement d’accentuation.* »

⁶⁴ Keil IV, *op. cit.* pp. 456-467.

⁶⁵ Verg. *Aen.* 6.2.

la présence d'un nouveau verbe . Le sens « *ieicit* » que produit le « *e-* » antéposé se fait toutefois sans altérer le régime du verbe, il demeure transitif. C'est également le cas en 1.106 (DEHISCENS : '*valde hiscens*' : '*De*' enim augenti est, ut in Terentio '*deamo te Syre*')⁶⁶ où aucune assimilation ne peut être faite entre le préfixe augmentatif que décrit Servius et la préposition « *de* ». ⁶⁷

Conclusion

Les observations qu'effectue Servius au sujet de certaines variations orthographiques et syntaxiques lui donnent l'occasion d'expliquer les règles entourant l'usage des prépositions. Il est toutefois forcé, par moments, de reconnaître des tournures irrégulières chez Virgile ; l'*auctoritas* que leur confère leur attestation dans le texte de Virgile ne signifie toutefois pas que ces constructions sont à imiter. Alors qu'il rectifie non seulement l'usage qui lui semble approprié pour ses contemporains, selon la *ratio*, il tente parfois aussi d'expliquer de manière systématique les procédés au moyen desquels ces variations tendent à se produire bien qu'il s'agisse selon lui d'écarts aux principes et à l'esprit de la langue. Les explications qu'il fournit sur le plan de la morphologie et sur l'arrangement des constructions, pour le cas des conjonctions et des prépositions, lui donnent alors l'occasion de justifier les principes conditionnant la norme grammaticale. Il contextualise donc des emplois qu'il juge irréguliers en mobilisant ses connaissances du langage et celles de son auditoire. Il excuse partiellement ces irrégularités dans la mesure où elles sont justifiées par le contexte poétique. L'application à un sujet particulier – le traitement de prépositions – de la méthode générale de Servius fut l'occasion de constater de manière contextuelle sa critique du latin de Virgile et le type d'approche que nous propose son commentaire. Le chapitre suivant tentera de déterminer les principes à l'origine de cette critique et la tradition ayant mené à ce type de traitement.

⁶⁶ cf. S. ad Aen. 6.220 DEFLETA : *participium ab eo quod est fleor si tamen inueniatur.*

⁶⁷ cf. S. ad. Aen. 1.645 FERAT : '*adferat*', '*nuntiet*'.

2. Les formes obliques de discours : *vitium an virtus* ?

En tentant de dégager la conception de Servius sur le langage de Virgile, Émile Thomas note des références à ce qu'il nomme des figures : termes clés signalant des irrégularités de sens ou de forme pour une expression ou un mot donné⁶⁸. Nous verrons, parmi les principales figures observées, la *metonymia*, l'*hypallage*, la *systole*, l'*acyrologia*, le *zeugma*, l'*aphaeresis*, que Servius définit en donnant des exemples contextuels. Thomas note que l'emploi d'une figure sert à décrire une situation où un mot est détourné de son sens propre ou de sa forme régulière, et leur signalement est généralement accompagné d'une restitution de la forme correcte.⁶⁹ Dans ce chapitre, nous verrons d'abord où se situe Servius, et accessoirement l'*Ars Donati*, par rapport à la tradition grammaticale en regard aux notions de figure, de trope et de métoplasme, mais aussi de barbarisme, solécisme, et *cetera vitia*. Il s'agit, à vrai dire, des catégories contenues dans la troisième partie de l'*Ars Maior* de Donat. Nous détaillerons les conceptions entretenues sur les impropriétés du langage dont Servius hérite; de quelle manière en est venu à s'établir ce système et à agencer les catégories de *virtus*, et de *vitium sermonis* dans un système de classification relativement équilibré. Puis, nous verrons en détail de quelle manière se déploie dans le commentaire de Servius le traitement des catégories que sont, d'une part, les tropes, les figures et les métoplasmes, et de l'autre, les solécismes, les barbarismes et les *cetera vitia*.

Effectuer une recension diachronique des évolutions ayant affecté d'abord le langage technique des figures et des tropes, la distinction entre *schemata lexeos* et *dianoias*, puis le développement de la notion de métoplasme et l'impact de ces conceptions sur la science grammaticale aurait dépassé le cadre de notre projet. Les mêmes expressions peuvent en effet revêtir des significations de nature différente selon l'époque et l'auteur chez lequel on les retrouve. Tout particulièrement si nous avons traité de la grammatologie grecque. L'objectif de notre démarche demeurerait le traitement des termes techniques employés par Servius et l'étude de la possibilité que ce dernier n'ait pas suivi le plan de Donat.

⁶⁸ Émile THOMAS, *Essai sur Servius et son commentaire de Virgile*, Ernest Thorin, Toulouse, 1879, p.234.

⁶⁹ *Ibid.*, p.234.

Fonction du vocabulaire technique dans l'économie du commentaire

Servius cherche à indiquer que certains éléments *a priori* stylistiques constituent plutôt un écart par rapport à ce que Kaster établit comme étant la norme linguistique rigide du grammairien, la *latinitas*.⁷⁰ Servius avertit ses lecteurs de ne pas répéter ces différentes formes, bien que celles-ci soient attestées chez les auteurs.⁷¹ La distinction entre faute et effet de style semble ténue. L'évocation de ces catégories, à laquelle appartient la *figura*⁷², aurait permis au grammairien antique d'expliquer cet écart entre la *latinitas*, et le latin qu'il retrouve dans les textes. Thomas constate toutefois l'absence d'un traitement systématique de ces figures dans le commentaire de Servius,⁷³ posant l'existence présumée de traités grammaticaux sur lesquels il se serait alors basé. John Leverett Moore a, par la suite, pu démontrer une certaine équivalence entre les *tropes* et figures cités par Servius – selon la classification détaillée dans les livres 8 et 9 de l'Institution Oratoires de Quintilien qu'il reprend⁷⁴ – et celles données par les autres sources grammaticales à sa disposition. Il dégage une pluralité de correspondances entre les termes techniques du commentaire et ceux, principalement, du corpus grammatical d'Aelius Donatus.⁷⁵ Il en vient à la même conclusion que Thomas quant à l'absence d'un traitement systématique par Servius des termes techniques qu'il nomme dans ses scholies.⁷⁶ La fonction d'un commentaire demeure d'expliquer *ad hoc* des difficultés rencontrées dans un texte donné, et non de répertorier les différents effets de style.

⁷⁰ Robert KASTER, « *The Grammarian's Authority* », *Classical Philology*, vol.75, No.3, 1980, p.221.

⁷¹ Au sujet de la manière dont il adresse ces avertissements, voir Sophie ROESCH, « *Usurpare / ururpatio / usurpative* : sur la notion de norme linguistique et d'écart chez Servius », dans Alessandro Garcea *et al.* (dir) *op. cit.*, p. 219 :

⁷² Thomas ne traite pas des différentes catégories que nomme Servius en Aen. 5.120, il se contente de traiter rapidement des *figurae*.

⁷³ THOMAS, *op. cit.* p.235 : « On peut remarquer qu'un certain nombre de ces figures n'ont pas de nom consacré et sont déterminées par une définition [ad. Aen. I.](228) ou par un exemple [ad. Aen. I.](181) ».

⁷⁴ Quintilien, *inst. orat.* IX, 1. 4 : « *Est igitur tropus sermo a naturali et principali significatione tralatus ad aliam ornandae orationis gratia [...]; figura, sicut nomine ipso patet [a fingendo], conformatio quaedam orationis remota a communi et primum se offerente ratione.* »

⁷⁵ John Leverett MOORE, « Servius on the Tropes and Figures of Vergil: Second Paper », *The American Journal of Philology*, 1891, Vol. 12, No. 3 (1891), p. 289.

⁷⁶ John Leverett MOORE, « Servius on the Tropes and Figures of Vergil: First Paper », *The American Journal of Philology*, 1891, Vol. 12, No. 2 (1891), pp.158-159. « *Nowhere does Servius reveal any purpose to arrange his treatment of tropes and figures according to a formal system. [...] Moreover, we find no statement that recognizes the relation of an individual trope or figure to a general group.* »

Un cas de conciliation entre les règles de artes et la réalité du texte

Les irrégularités que Servius identifie dans le texte sont tout de même raccordées, au cas par cas, avec l'enseignement plus rigide des *artes*. Retenons la scholie suivante comme un exemple éloquent de ce projet, où Servius tente justement de faire répondre la réalité du texte à des principes grammaticaux plus rigides:

SERV. *ad Aen.* 1.96 : FORTISSIME GENTIS *atqui in artibus legimus superlativum gradum non nisi genetivo plurali iungi. constat quidem, sed 'gens' nomen est enuntiatione singulare, iutellectu plurale.*

Le génitif singulier « *genis* » constitue un complément du partitif valide, car il s'agirait d'un nom collectif. Ce type de remarque permet de constater qu'un projet comme celui de Servius – établir une correspondance entre les règles étroites des manuels et la licence prise par les auteurs, surtout les poètes – présuppose, de la part de son lecteur, une certaine connaissance préalable des notions contenues dans ces manuels. C'est alors dans les *artes* que seraient détaillées et listées de manière systématique les différentes figures et *tropes* évoquées dans les scholies. Grâce aux références à l'*Ars Grammatica* de Donat, qu'il répertorie au sein des scholies serviennes, Louis Holtz établit le rôle de premier plan que devait occuper ce manuel et par conséquent la nécessité pour Servius de faire répondre son commentaire aux catégories contenues dans l'*Ars*.⁷⁷

Développement des notions de *vitia virtutesque sermonis*.

Les différents traités de rhétorique et de grammaire produits à l'Antiquité présentent une grande diversité de termes techniques relatifs à des écarts de langage.⁷⁸ Cette diversité se retrouve à la fois dans l'emploi des termes que dans leurs différents effets de style.⁷⁹ Le questionnement au sujet des formes correctes du langage et sur les façons de nommer ses irrégularités précède la grammaire comme science autonome. Cette réflexion sera cependant récupérée par les grammairiens, non seulement pour justifier leurs prérogatives,

⁷⁷ Au sujet de l'importance du manuel de Donat à l'époque de Servius, voir ⁷⁸ C.f. QUINT. *Int. Orat.* VIII, 6.1 : « *Circa quem inexplicabilis et grammaticis inter ipsos et philosophis pugna est quae sint genera, quae species, qui numerus, quis cuique subiciatur.* »

⁷⁸ C.f. QUINT. *Int. Orat.* VIII, 6.1 : « *Circa quem inexplicabilis et grammaticis inter ipsos et philosophis pugna est quae sint genera, quae species, qui numerus, quis cuique subiciatur.* »

⁷⁹ Marie-Pierre NOËL, « Gorgias et l'« invention » des γοργία σχήματα », *Revue des Études Grecques*, tome 112, 1999. p.197.

mais aussi afin de constituer un contenu pédagogique clair et systématique. La constitution d'un langage technique permettra au grammairien de s'acquitter de sa tâche de correcteur du langage de manière plus méthodique.⁸⁰

Des scholies homériques aux théories sur le langage

Bien que notre recherche ait essentiellement porté sur les applications par Servius de ce langage technique, il nous en fallait identifier l'origine pour déterminer de quelle façon les grammairiens ont pu se l'approprier à leur façon. Déjà, les scholiastes de l'époque hellénistique employaient une grande quantité de termes descriptifs qu'il est possible de constater notamment chez Aristarque de Samothrace.⁸¹ À la différence du langage technique des grammairiens de l'Antiquité tardive, il s'agit essentiellement d'une description d'éléments stylistiques observés chez Homère sans système de classification particulier, ou alors avec une systématisation que rend difficile à dégager l'absence de traités datant de cette époque.⁸²

C'est chez Aristote⁸³ et chez certains péripatéticiens, dont Théophraste⁸⁴, qu'on identifie l'origine de ce qui deviendra la doctrine des tropes et des figures⁸⁵, cette dernière relevant initialement du domaine de la rhétorique. Ce sont chez eux qu'il est possible de trouver pour la première fois les formulations *κακία* et *ἀρεταὶ τῆς λέξεως*⁸⁶, ainsi que l'établissement de catégories techniques définissant en détail ces concepts. Pour les *κακία τῆς λέξεως*, il s'agissait avant tout d'une réflexion sur les modes ornementaux du discours considérés comme fautifs dans la mesure où ils brouillaient la clarté du message et le lien entre *νόμος* et *φύσις* que doit normalement observer l'énoncé.⁸⁷ Ce serait ensuite auprès des stoïciens qu'aurait été développé notamment par Diogène de Babylonie, selon Diogène

⁸⁰ Voir HOLTZ, « Chapitre II : L'enseignement de l'ars » sur la correction du langage », *op. cit.*, 1981, pp.136-162.

⁸¹ Voir à ce sujet : Francesca SCHIRONI, *The Best of the Grammarians: Aristarchus of Samothrace on the Iliad*. University of Michigan Press, 2018, pp.124-216.

⁸² *Ibid.* p.126-128 : « sometimes they simply describe the trope/figure with a phrase, but do not give a specific name to it. »

⁸³ Notons l'emploi par Aristote de termes comme « *σολοικισμός* » et « *ἀμφιβολία* ». v. L. BASSET, « Aristote et la syntaxe », dans SWIGGERS, Pierre et Alfons WOUTERS, (dir.), *Syntax in Antiquity*, Peeters (Orbis / Supplementa 23), Louvain, 2003, pp. 43-60.

⁸⁴ Johannes STROUX, *De Theophrasti Virtutibus Dicendi*, Teubner, Leipzig, 1912, pp.13-28.

⁸⁵ Gualtiero CALBOLI, « From Aristotelian *λέξις* to *elocutio* » *Rhetorica*, Vol.16, No.1, 1998, p.47.

⁸⁶ *Ibid.* p.50.

⁸⁷ Teresa MORGAN, *op. cit.*, 1998, pp.152-153.

Laërce,⁸⁸ un classement des défauts de l'énoncé. Ce classement aurait par la suite mené au développement des premières notions de syntaxe selon Theresa Morgan⁸⁹ :

DIOGÈNE LAERCE, VII, 59 : « ὁ δὲ βαρβαρισμὸς ἐκ τῶν κακιῶν λέξις ἐστὶ παρὰ τὸ ἔθος τῶν εὐδοκιοῦντων Ἑλλήνων, σολοικισμὸς δὲ ἐστὶ λόγος ἀκαταλλήλως συντεταγμένος. »⁹⁰

Les *virtutes* ne subissent pas le même type de traitement. Théophraste, par exemple aurait plutôt fait appel à des concepts plus génériques : ἑλληνισμός (grécité), σαφήνεια (clarté), συντομία (concision), πρέπον (justesse) et κατασκευή (élégance), auxquels ils rajoutent: κυριολογία (propriété) et συντομία (brièveté)⁹¹. Ces concepts seront toutefois conservés par les artigraphes de l'Antiquité tardive sous forme de catégories qui serviront à « structurer » les différents figures, tropes ou métaplasmes.⁹² Ce sont les qualités générales du discours qui intéressent les stoïciens, et non des tournures précises; écarts identifiables et exemplifiables. Marc Baratin note l'emploi, dans les fragments stoïciens, des termes σχῆμα et τρόπος, qui, selon certains, auraient respectivement été appliqués à l'énoncé (λόγος) et à l'articulation de la langue (λέξις). Or, cette terminologie aurait été employée davantage pour identifier des schémas d'argumentation plutôt que des règles concernant les structures et normes du langage. Cette méthode n'a donc pas entraîné pas une communauté d'ensemble conceptuelle, que ce soit au niveau du contenu (catégories d'expressions claires), ou de l'orientation (théorie globale sur les défauts et qualités d'expression).⁹³

Un héritage stoïcien pour la grammaire romaine?

Cette terminologie – soit, βαρβαρισμὸς et σολοικισμὸς, puis de l'autre, σχῆμα et τρόπος – demeure dans son ensemble un héritage stoïcien pour les grammairiens du monde latin. La conception qu'elle porte distingue les propriétés optimales du discours (σχῆμα et τρόπος) et ses défauts (βαρβαρισμὸς et σολοικισμὸς). Néanmoins, aucun système ne régit alors ces expressions de manière claire, il s'agit de désignations communes et non d'expressions

⁸⁸ *Stoicorum Veterum Fragmenta* III, 212-215

⁸⁹ *Ibid.*, p.177-179.

⁹⁰ Robert Drew HICKS (ed.), *Diogenes Laertius : Lives of eminent philosophers*, vol. 2, Loeb Classical Library, Harvard University Press, Cambridge, 1972, p.166.

⁹¹ Louis HOTZ, *op. cit.*, 1981, p.71.

⁹² *Ibid.*, p.72.

⁹³ Marc BARATIN, « La « troisième partie » de l'*ars grammatica* », dans DESBORDES, Françoise. *Idées grecques et romaines sur le langage : Travaux d'histoire et d'épistémologie*, ENS Éditions, Lyon, 2007, §3

rigides employées de manière circonscrite. L'état fragmentaire des textes stoïciens et péripatéticiens complique d'ailleurs la perspective d'une étude systématique et diachronique de la terminologie relative à ces catégories. En somme, les bases de la tradition grammaticale seraient donc issues d'une heureuse rencontre entre les écoles stoïciennes et péripatéticiennes⁹⁴, selon ce qu'en résume Jean Cousin:

« Le trope, portant sur un seul mot et sa plasticité sémantique, a naturellement été étudié par les grammairiens stoïciens et les rhéteurs qui les suivaient, et la figure, concernant plusieurs mots, a intéressé particulièrement, pour sa part, les aristotéliens et les disciples de Théophrastes. »⁹⁵

C'est à partir des termes employés par les stoïciens pour définir les éléments logiques du dicible⁹⁶ que se développe donc une terminologie plus claire à l'époque impériale. Les notions stoïciennes de λέξις et de λόγος, à l'origine différentes du couple mot/énoncé⁹⁷, ne revêtiront ce sens, qu'on peut lui trouver notamment auprès de Sextus Empiricus⁹⁸ ou dans les *artes*⁹⁹, que plus tard. Baratin résume ainsi les changements de sens encourus pour le couple λέξις/λόγος : d'une opposition entre articulation de la langue et énoncé, elle devint une distinction entre l'usage d'un mot employé seul et énoncé, pour ne départager finalement qu'un mot employé seul et une construction, soit plusieurs mots¹⁰⁰.

	<u>Conception stoïcienne</u>	<u>Stade transitionnel</u>	<u>Conception hellénistique</u>
λέξις	<i>Articulation de la langue</i>	<i>Mot</i>	<i>Mot pris seul</i>
λόγος	<i>Énoncé</i>	<i>Énoncé</i>	<i>Plusieurs mots</i>

⁹⁴ Au sujet de cette réunion, voir CALBOLI, *op. cit.*, 1998, p.59.

⁹⁵ Jean COUSIN, *Quintilien : Institutions Oratoires*, Tome V, Collection des Universités de France, Paris, Les Belles Lettres, Notice, p. 37.

⁹⁶ À cet effet, voir : J. M. VAN OPHUIJSEN, « Stoic Notions of Statement and Sentence », dans SWIGGERS, Pierre et Alfons WOUTERS, dir. *Syntax in Antiquity*, Peeters, Louvain, 2003, pp.77-94.

⁹⁷ BARATIN, *op. cit.* 2007, §3.

⁹⁸ SEXTUS EMPIRICUS, *Contra Grammaticos*, 210, Robert Gregg BURY (ed.), 1949, p.121 : « βαρβαρισμός ἐστὶ παράπτωσις ἐν ἀπλῇ λέξει παρὰ τὴν κοινὴν συνήθειαν » καὶ « σολοικισμός ἐστὶ παράπτωσις ἀσυνήθης κατὰ τὴν ὅλην σύνταξιν καὶ ἀνακόλουθος. »

⁹⁹ DONATUS, *Ars Grammatica*, III. 4 : « *sermo* », III.5 « *dictio* », Keil IV, pp. 395, 399.

¹⁰⁰ BARATIN, Marc, *La naissance de la syntaxe à Rome*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1989, p.319. v. CALBOLI, *op. cit.*, 1998, p.64 : « I am not sure that Baratin's hypothesis is right, though I think that the different approach of Alexandrian philologists could have influenced such a development of the Stoic doctrine. »

Que signifie « articulation de la langue »? Baratin résume ainsi la pensée de Diogène Laërce à cet égard : « *la lexis est la matière phonique en tant qu'elle est articulée, mais sans être à priori porteuse de signification : c'est l'échelon intermédiaire entre la matière phonique non caractérisée, ou phône, et la matière phonique doublement caractérisée qu'est le logos, à la fois articulé et porteur de signification.* »¹⁰¹ Il note une correspondance partielle entre cette notion et celle de mot, qui a possiblement mené à cette réinterprétation de la notion de *lexis*. Cette nouvelle conception du couple λέξις/λόγος conditionnera une double catégorisation des formes ornementales du discours. Les écarts affectant l'emploi d'un mot pris isolément en viennent à constituer des barbarismes, puis ceux affectant leur agencement, leur construction « syntaxique », des solécismes. Pour les *artes* nous pouvons dire qu'il affecte donc un groupe de mots de manière générale, ou une construction.¹⁰²

À l'époque impériale, ces observations sont encore effectuées en regard aux incohérences affectant le langage dans un contexte rhétorique, comme l'indique la survie de l'appellation « figures gorgianiques » qu'ont certaines figures stylistiques, parmi lesquelles, dépendant des listes¹⁰³, on retrouve l'antithèse, la paranomasia, l'allitération, l'homoioteleute et la pariosis¹⁰⁴. Ce manque de distinction claire entre l'étude de la rhétorique et celle de la grammaire perdurera encore longtemps. Le cas des institutions oratoires de Quintilien en demeure un exemple frappant; on y constate que les prérogatives des deux disciplines s'entremêlent par moment. Pour Gualtiero Calboli, c'est à Rhodes, à l'époque hellénistique, que se développe le modèle des figures et des tropes qui sera ensuite récupéré par les grammairiens et rhéteurs latins.¹⁰⁵

Le développement conjoint des notions de virtus et de vitium chez les grammairiens

La prise en charge par les grammairiens des notions de qualités et défauts du discours s'effectue dans un contexte où la grammaire tend à devenir une étude systématique de la

¹⁰¹ BARATIN, *op. cit.*, p.215.

¹⁰² *Ibid.* 1989, pp.323-342. Selon ce qu'il présente, les *artes* ne se seraient principalement intéressées qu'aux écarts affectant la langue, avec un certain malaise à développer une analyse syntaxique organisée.

¹⁰³ NOËL, *op. cit.* p.197.

¹⁰⁴ Danielle S. ALLEN, « Gorgianic Figures », dans SLOANE (ed.) *Encyclopedia of Rhetoric*, Oxford University Press, 2006.

¹⁰⁵ Gualtiero CALBOLI, *op. cit.* 1998, p.74-75 : « For the presence of an Aristotelian doctrine in Rhodes on this subject is well attested (Eudemos of Rhodes wrote a *περὶ λέξεως*). But Rhodes also seems to be a suitable location for a syncretism of the different doctrines of Stoic and Alexandrian rhetoric and grammar. »

langue¹⁰⁶ plutôt qu'un outil ne servant qu'à expliquer les poètes.¹⁰⁷ Cette discipline eut donc à établir une norme linguistique basée sur un ensemble de règles générales. Le développement d'une vision rationnelle, voire analogique¹⁰⁸, du discours permet au grammairien d'approuver ou de condamner une forme donnée. Il s'agira du sens dorénavant attribué à la notion d'ἑλληνισμός (ou *latinitas*), soit celle d'une construction grammaticale conséquente avec l'enseignement des *artes*.¹⁰⁹ Le développement d'une classification des figures et des tropes s'effectue donc parallèlement à celle des solécismes et de barbarismes. Les artigraphes furent les agents principaux de cette conception symétrique.¹¹⁰ En systématisant leur nomenclature, l'objectif principal était de constituer une sorte de grille de correction afin de départager les formes du discours correctes des formes incorrectes. L'auteur du *Rethorica ad Herennium*, à la fin du premier siècle avant l'ère commune,¹¹¹ évoque le principe de solécisme et de barbarisme et identifie la fonction normative attribuée aux *artes*, dont l'enseignement a pour but d'éviter ces erreurs :

« *Haec [soloecismum atque barbarismum] qua ratione vitare possimus in arte grammatica dilucide dicemus.* » (*Rhet. Ad Her.*)¹¹²

L'éditeur du texte chez la *Loeb Classical Library* mentionne au passage qu'il s'agit de la première mention d'une *ars grammatica* latine;¹¹³ le texte pouvant être daté du premier siècle avant l'ère commune.¹¹⁴ L'établissement d'une correspondance entre le traitement grammatical des qualités ornementales ou fautives du discours chez les artigraphes latins et chez ceux des milieux grecs est difficile à effectuer en raison d'une plus forte tendance, dans le monde grec, à réserver ces notions aux traités de rhétorique, une attitude que Louis Holtz attribue à Denys le Thrace.¹¹⁵ Quelques grammairiens grecs se sont néanmoins

¹⁰⁶ Cf. SEXTUS EMPIRICUS, *op. cit.* 64 : « ἀλλὰ μόνων μὲν τῶν παρὰ ποιηταῖς καὶ συγγραφεῦσιν οὐκ ἂν εἴποιεν ἐμπειρίαν αὐτὴν ὑπάρχειν διὰ τὸ ποτὲ καὶ ταῖς ἀνὰ χεῖρα τῶν ἰδιωτῶν καὶ ἀνεπιστημόνων ὀμιλίαις ἐφιστῶσαν θεωρεῖσθαι, καὶ τὸ βάρβαρον καὶ τὸ Ἑλληνικὸν τό τε σόλοικον καὶ τὸ μὴ τοιοῦτον ἐξελέγχουσιν. »

¹⁰⁷ Alfons WOUTERS, Pierre SWIGGERS, *Definitions of Grammar*, dans Franco Montanari *et al.* (ed.), *Brill's Companion to Ancient Greek and Latin Scholarship*, Brill, Leiden, 2015, T.1, pp.515-544.

¹⁰⁸ Robert KASTER, *op. cit.*, 1988, p.177.

¹⁰⁹ Marc BARATIN, *op. cit.*, 2007, §33.

¹¹⁰ Marc BARATIN, *op. cit.* 1989, p.287.

¹¹¹ Peter L. SCHMIDT, « *Rethorica ad Herennium* », Hubert CANCIK *et al.* (ed.) Brill's New Pauly, 2006.

¹¹² *Rethorica ad Herennium*, 4. 17.

¹¹³ Hubert CANICK, *op. cit. ad. Her.* 4. 17.

¹¹⁴ *Rethorica ad Herennium*, Harry CAPLAN, trad. et ed., Loeb Classical Library, Harvard University Press, Cambridge, 1954, p.271.

¹¹⁵ HOLTZ, *op. cit.*, 1981, p.70.

aventurés dans ce champ; il s’agit auteurs qu’on peut considérer comme des modèles pour le développement de cette science dans le monde romain. On identifie d’abord le *Περὶ σχημάτων* du rhéteur Caecilius de Calé Acté, ouvrage du premier siècle avant l’ère commune, aujourd’hui fragmentaire, comme étant à l’origine d’un bon nombre des conceptions sur les irrégularités du discours en regard à la syntaxe : ces conceptions sont résumées sous l’appellation générique de figure (*σχῆμα*). Dans cet ouvrage est aussi introduit un traitement systématique des figures grammaticales, listées et définies.¹¹⁶ Ce traité fut préservé de manière fragmentaire grâce à des rhétoriciens postérieurs, dont Tiberius Rhetor, actif au troisième ou quatrième siècle de l’ère commune. Casper De Jonge note que la liste des figures qu’il présente est plutôt brève par rapport à celle des grammairiens ultérieurs.¹¹⁷ Mentionnons également le traité sur les tropes de Tryphon, source à laquelle puise Apollonios Dyscole¹¹⁸, qui fait état des 26 tropes¹¹⁹ qu’il retrouve notamment chez Aristarque de Samothrace¹²⁰ et dont la plupart figurent par ailleurs dans le commentaire de Servius.¹²¹ Le *Τρύφωνος περὶ τρόπων* – traité différent de celui rapporté dans les *Rhetores Graeci* que nous venons de mentionner – identifie la « figure » (*σχῆμα*), au singulier, ne signalant qu’il ne s’agit là que d’un « *σολοικισμὸς ἀπολογίαν ἔχων* ». ¹²² Cette pluralité de recensions accordant plus d’importance aux tropes s’articule difficilement avec le classement ultérieur des *artes*. D’autant plus que l’appartenance d’un terme à la catégorie des *figurae* ou des *tropi* varie parfois d’après la préoccupation – rhétorique ou grammaticale – de l’auteur qui en dresse la liste. Dirk Schenkeveld note une mésentente concernant la classification des *hyperbaton*, *eironeia*, *onomatopoeia* et

¹¹⁶ Casper C. DE JONGE, « Grammatical Theory and Rhetorical Teaching », dans Franco Montanari *et al.* (ed.), *Brill’s Companion to Ancient Greek and Latin Scholarship*, Brill, Leiden, 2015, T.2, p.1001.

¹¹⁷ *Ibid.*, p.1002.

¹¹⁸ HOLTZ, *op. cit.* 1981, p.70.

¹¹⁹ Heinrich LAUSBERG, *Handbook of Literary Rhetoric: A Foundation for Literary Study*, Brill, Leiden, 1998, p.250 §556.

¹²⁰ Francesca SCHIRONI, *op. cit.*, p.127.

¹²¹ Soit : ἀλληγορία, μεταφορά, κατάχρησις, μετάληψις, ὑπερβατόν, ἀναστροφή, συνεκδοχή, ὀνοματοποιία, μετωνυμία, περίφρασις, πλεονασμός, παραπλήρωμα, ἔλλειψις, ὑπερβολή, εἰρωνεία, σαρκασμός, ἀστεϊσμός, ἀντίφρασις, ἐναντίωσις, ἀντονομασία, ἀμφιβολία, σύλληψις, αἰνίγμα, ἐπαύξησις, ἐξοχή, ὑστερολογία.

¹²² TRYPHON, « De Tropis », Martin L. West (ed.), *The Classical Quarterly*, 1965, Vol. 15, No. 2, p.247.

periphrasis, vus respectivement comme *tropoi* par les grammairiens et *figurae* par les rhéteurs.¹²³

L'identification des formes ornementales du discours : témoignage d'une évolution du rôle de la grammaire

Il semble difficile d'établir une datation claire quant au moment où se réalise la réunion de ces éléments a priori disparates – prérogatives de deux sciences par moment rivales – et qui témoigne d'un changement de portée pour la grammaire. D'une discipline consacrée à l'explication des textes, la grammaire se constitue par la suite en un système de la langue qui vient empiéter sur le rôle normatif du rhéteur au sujet des modes d'expression à adopter.¹²⁴ La datation quant au développement de la grammatologie dans le monde romain est difficile à établir. Certains considèrent le grammairien et satiriste Lucilius, à la fin du second siècle avant l'ère commune¹²⁵, comme le premier auteur à traiter des catégories de solécisme et de barbarisme à Rome. Il semble même les avoir cataloguées et en avoir dénombré plus d'une centaine¹²⁶, selon Anna Chahoud, d'après un modèle stoïcien.¹²⁷ Quoiqu'il en soit, les premières mentions de *virtutes* et de *vitia* dont la datation soit sûre sont fournies par les livres VIII et IX des institutions oratoires de Quintilien, qui prit soin d'articuler clairement les catégories selon un classement semblable à celui que nous retrouverons plus tard dans les *artes*. La grande étendue de son entreprise le contraint à traiter des prérogatives de la rhétorique, mais aussi de la grammaire. Servius critique une frange des artigraphes s'investissant dans des sujets rejoignant des préoccupations communes à la rhétorique et à la philosophie.¹²⁸ Il établit, au moment de commenter la troisième partie de l'*Ars Maior*, que « *schemata in sermone factum ad grammaticos pertinet, in sensu factum ad oratores* »¹²⁹; une manière de reformuler les catégories de

¹²³ Dirk M. SCHENKEVELD, « Figures and Tropes: A Border-Case between Grammar and Rhetoric », dans UEDING G. (ed.), *Rhetorik zwischen den Wissenschaften: Geschichte, System, Praxis als Probleme des 'Historischen Wörterbuchs der Rhetorik'*, Max Niemeyer, Tübingue, 1991, p.156.

¹²⁴ Voir Marc BARATIN, *op. cit.*, 2007, §47, cf. Quin. I, 4. 2 : « *recte loquendi scientiam* ».

¹²⁵ Johannes CHRISTES, « Lucilius; [I 6] C. L. Satirical poet », *Brill's New Pauly*, Hubert CANKIK et Helmuth SCHNEIDER (ed.), Brill, 2006.

¹²⁶ SERVIUS, *Comm. In Donatum*, Keil IV, p.446, 19 : « *Soloecismorum genera centum dicit esse Lucilius.* »

¹²⁷ Anna CHAHOUD, « Lucilius on Latin Spelling, Grammar, and Usage ». Dans G. PEZZINI & B. TAYLOR (ed.), *Language and Nature in the Classical Roman World*, Cambridge University Press, Cambridge, 2019, p.61.

¹²⁸ SERVIUS, *Commentarius in Artem Donati*, Keil IV, p.405; « *Sed omnes videntur errasse. Non enim propriam rem officii sui tractaverunt, sed communem et cum oratoribus et cum philosophis.* »

¹²⁹ *Ibid.*, Keil IV, p.448.

Donat, les *schemata dianoeas* et *schemata lexeos* traduites en latin *figurae verborum et sensuum*.¹³⁰ À l'époque de Servius, il devait encore exister un chevauchement entre les attributions du rhéteur et celles du grammairien concernant l'identification et le traitement des formes ornementales de discours. Les *vitia* ne relèveraient toutefois que du grammairien, dont la tâche est de rectifier la langue.

Quintilien : le témoignage d'une classification ordonnée

Nous avons d'ailleurs noté un sens différent pour l'expression *figura* chez Quintilien et Varron¹³¹; chez ce dernier il s'agit seulement d'un terme désignant la forme avec laquelle se présente un mot.¹³² Pour Quintilien, il y a deux sens possibles de *figura* dont le second semble participer d'une conception toute récente de l'analyse linguistique.¹³³

Int. Orat. IX.1, 10-11 : « uno qualiscumque forma sententiae, [...]; altero, quo proprie schema dicitur,¹³⁴ in sensu vel sermone aliqua a vulgari et simplici specie cum ratione mutatio. »

Le deuxième sens pour *figura* est donc l'équivalent du grec *schema*. Ces deux sens concurrents pour *figura* démontrent la certaine nouveauté, à l'époque, de ces catégories d'analyse à Rome. Voici la classification des défauts de l'énoncé que nous retrouvons alors dans les Institutions Oratoires : *quae barbara (barbarismus)*, *quae impropria*¹³⁵ (*cetera vitia*), *quae contra legem loquendi (soloecismus)*¹³⁶. Il y a distinction faite entre solécisme et impropiété : cette dernière constitue une erreur ayant trait au sens tandis que le solécisme affecte la construction.¹³⁷ Ces écarts sont respectivement associés¹³⁸ à des constructions non fautives pour les poètes¹³⁹ : *métaplasmus* et *schema (figurae)*. Ces tournures sont correspondantes, à l'exception des tropes qui sont traités à part. Pour les

¹³⁰ DONATUS, *Ars Grammatica*, III, 5, Keil IV, p.397.

¹³¹ Varr. *Ling. Lat.* X, 25 : « *quod in figura vocis alias commutatio fit in primo verbo sūt modo sūt* ».

¹³² Nous avons noté ce même sens chez Donat.

¹³³ Jean COUSIN, *Inst. Orat.* Tome V, *op. cit.*; Notes complémentaires, 1.10 : « Le mot *figura* pour désigner les figures de style et rendre de gr. σχῆμα est employé pour la première fois, dans l'état présent de nos connaissances, par Quintilien qui s'en sert comme d'un terme ayant déjà conquis droit de cité. »

¹³⁴ L'association effectuée par Quintilien avec σχῆμα pour ce second sens n'est pas si évidente, étant donné la polysémie aussi présente en grec. Cf. SEXT. EMP. *Contra Mathematicos*, I, 240 « ἀλλ' ἀνάγκη ἀποστάντας αὐτῶν τοῖς κατὰ τὴν συνήθειαν σχηματισμοῖς προσέχειν, παρέντας τὸ ἀνάλογον. »

¹³⁵ En grec : « ἄκυρος ». C'est à ce qualificatif que renvoie l'*acyrologia*.

¹³⁶ QUINT. *Inst. Orat.*, I, 8, 14.

¹³⁷ *Ibid.* I, 5, 46. : « *significatione enim deerat : soloecismi porro vitium non est in sensu, sed in complexu.* »

¹³⁸ Association systématisée par BARATIN, *op. cit.*, 2007, §53.

¹³⁹ QUINT., I, 8, 14 : « *adeo ignoscitur, ut vitia ipsa aliis in carmine appellationibus nominentur : metaplamus enim [et schematismus] et schemata* ».

figures, il identifie à son tour le fait qu'il existe des figures de pensée (*διανοίας, mentis, sensus vel sentientiarum*) et des figures de mots (*λέξεως, verborum, dictionis vel elocutionis*).

Les différentes manières de produire des tournures correspondant à la catégorie des figures semblent à ce point nombreuses pour Quintilien qu'il ne nomme que l'essentiel, étant donné le caractère non systématique et le nombre indéfini de ces tournures ornementales. Il se peut qu'il ait estimé devoir rapidement couvrir ce sujet afin de passer plus rapidement aux figures de pensée, qu'il juge plus importantes (*Inst. Orat. IX, 1. 40 : « sentientiarium ornamenta maiora sunt »*). Leur dénomination de plus en plus latinisée témoigne par ailleurs d'une appropriation de ces termes par les grammairiens romains. En somme, nous pouvons définir ainsi les liens unissant les catégories telles que développées par Quintilien.¹⁴⁰ La faille majeure de cette classification demeure la distinction imprécise, pour chacune des catégories identifiées, entre la part *vitium* et la part *virtus*.

<i>Vitia</i>	<i>Virtutes</i>	
<i>Barbarismus</i>	<i>Metaplasmus</i> ¹⁴¹	Affectent un mot dans sa valeur sémantique (<i>in sensu</i>)
<i>Soloecismus</i>	<i>Schema (lexeos) / figura</i>	Affectent une proposition ou un groupe de mot dans son ensemble
<i>Improprietas</i> (ἀκυρολογία)	Tropes	Affectent un mot dans sa construction (<i>in complexu</i>)

Ce type de classement, plaçant d'un côté les ornements et de l'autre les défauts de l'énoncé comme les deux parts d'un même phénomène du discours oblique, tend à se systématiser dans les *artes* à l'époque de Donat, ce modèle se retrouver chez les grammairiens artigraphes Diomède, Marius Plotius Sacerdos et Audax.¹⁴²

¹⁴⁰ BARATIN, *op. cit.*, 2007, §60.

¹⁴¹ Cf.

¹⁴² HOLTZ, *op. cit.*, 1981, p.148.

Les conceptions normatives des grammairiens artigraphes

Ces catégories en viendront à se chevaucher dans la mesure où la typologie d'un phénomène dépend de son contexte et de l'auteur ayant commis la faute ou employé l'effet de style. Au sujet de cette confusion, la position de Donat dans son *Ars* se résume à quelques remarques, donc celle-ci : « *Soloecismus in prosa oratione, in poemate schema nominatur* ». ¹⁴³ Les *virtutes orationis* ne sont pas, malgré leur nom, des constructions qui participent des propriétés naturelles du langage. ¹⁴⁴ Elles demeurent en effet aux yeux du grammairien un écart aux règles grammaticales qu'il professe, à la langue standard. Cette déviation est excusable dans la mesure où elle est commise par un *idoneus auctor* doté d'*auctoritas*, mais demeure à proscrire pour les étudiants. Certaines tournures considérées comme fautives dans l'usage sont donc jugées acceptables chez les poètes et peuvent même être vues comme des tournures ornementales dignes d'intérêt. Or, elles doivent être employées avec prudence. Servius s'attarde plus amplement à cette question dans son commentaire à l'*Ars Donati* où une tournure est considérée selon l'intention de l'auteur :

Comm. in Donatum, Keil IV, p.447, 5-10 : *Nam cum figurae ad ornatum adhibeantur, vitia vitentur, eadem autem inveniuntur exempla tam in figuris quam in vitiis, debet aliqua esse discretio. Quidquid ergo scientes facimus novitatis cupidi, quod tamen idoneorum auctorum firmatur exemplis, figura dicitur. Quidquid autem ignorantes ponimus, vitium putatur.* ¹⁴⁵

Les exemples de solécismes et barbarismes qu'affichent les *artes* sont, comme les figures et les tropes, tirés eux aussi des poètes. Par conséquent, on en vient à se demander ce qui distingue réellement un métoplasme d'un barbarisme et un solécisme d'un *schema*, aux yeux du grammairien. À la frontière entre les deux prérogatives du grammairien – la *ratio loquendi* et l'*ennaratio poetarum* (Quint. I, 9,1) – la *figura* protège la *natura seromnis* de l'autorité conférée à un texte présentant des irrégularités, mais décharge aussi le poète de toute faute. ¹⁴⁶ Par ailleurs, les catégories sont changeantes même parmi les grammairiens contemporains. Pour Diomède, la *figura* constitue d'abord l'équivalent latin du terme grec solécisme et elle prendra l'appellation *schema* uniquement lorsque rencontrée chez les

¹⁴³ *Ars Grammatica Maior*, III, 2 (Keil IV' p.394, 23-24.

¹⁴⁴ Telles que notées par Robert KASTER, *op. cit.*, 1988, p.19.

¹⁴⁵ Cf. Quint. I, 8,14 : « *Non ut ex his utique inprobentur poetae, quibus, quia plerumque servire metro coguntur, adeo ignoscitur, ut vitia ipsa aliis in carmine appellationibus nominentur : metaplasmus enim et schemata.* »

¹⁴⁶ KASTER, *op. cit.*, 1988 p.175.

poètes.¹⁴⁷ On se serait néanmoins attendu à ce que chaque occurrence de solécisme ait, selon la classification, une figure qui lui soit correspondante, ce qui, en pratique n'est pas le cas.¹⁴⁸

Concilier la théorie avec la réalité des textes

On peut donc comprendre la problématique qu'entraînait cet état de fait lors de la rédaction d'un commentaire comme celui de Servius. Il s'agissait en effet d'un exercice nécessitant une approche plus pragmatique, forcément moins rigide. Cet état de fait a dû inciter Servius à modifier la catégorisation de Donat, nous en retrouvons une description à la scholie suivante :

SERV. *ad. Aen.* 5.120. *PVBES IMPELLVNT figura est, ut PARS IN FRUSTA SECANT. et sciendum inter barbarismum et lexin, hoc est latinam et perfectam elocutionem, metaplasmm esse, qui in uno sermone fit ratione vitiosus. item inter soloecismum et schema, id est perfectam sermonum conexionem, figura est, quae fit contextu sermonum ratione vitiosa. ergo metaplasmm et figura media sunt et discernuntur peritia et inperitia. fiunt autem ad ornatum.*

Ce commentaire introduit donc une nouvelle catégorie dans le classement que nous venons de relever. Entre l'utilisation parfaite (*lexis*) et incorrecte (*barbarismus*) d'un mot, Servius fait intervenir la notion intermédiaire de *metaplasmm*; c'est la même chose pour la *figura* qui intervient entre le solécisme (expression incorrecte) et le *schema* (expression correcte). Il établit donc les écarts poétiques que constituent ces procédés intermédiaires comme une catégorie située entre la forme fautive et l'absence de faute. C'est alors sur le plan de l'attitude vis-à-vis du texte que doit s'établir la différence entre les *vitia* et les *virtutes*.¹⁴⁹ En plus de tenter d'établir une certaine cohérence dans le système de classification, Servius parvient à justifier une pratique des artigraphes largement critiquée : le fait que les poètes soient cités lorsqu'il s'agit d'exemplifier, paradoxalement, solécismes et barbarismes¹⁵⁰. Servius rejette donc les expressions qu'il rencontre chez Virgile – qui ne cadrent pas avec sa propre conception de la langue correcte – mais se voit toutefois forcé de reconnaître leur caractère autoritatif.

¹⁴⁷ Voir BARATIN, *op. cit.* 1989, p.290 : « Cela étant, quand il s'agit de décrire les figures, ils traitent de tournures qui dans leur très grande majorité n'ont pas le moindre rapport avec les solécismes. »

¹⁴⁸ *Ibid.*

¹⁴⁹ HOLTZ, 1981, pp.148 : « un ornement est une faute calculée; une faute est un ornement inconscient ».

¹⁵⁰ *Ibid.*, p.149.

Lors de l'établissement d'un commentaire, le scholiaste se heurte à la réalité des textes qu'il doit faire correspondre aux schémas du manuel. L'héritage d'Aelius Donatus est non seulement rendu évident par l'existence même du *Marii S. H. Commentarius in Artem Donati*¹⁵¹, mais aussi par les références aux scholies de Donat à l'*Énéide* contenues dans celles de Servius telles que relevées notamment par Robert Kaster.¹⁵² Pour poursuivre notre analyse, nous avons donc entrepris de répertorier les différentes scholies employant le système de classification que nous retrouvons chez Donat; pour les tropes, figures et métaplasmes ainsi que les *cetera vitia* dans la mesure où ils ont des dénominations précises. La prochaine section de ce chapitre se penchera donc sur l'identification de ces catégories chez Donat et sur le plan d'ensemble de la troisième partie de l'*Ars Maior* pour être en mesure d'identifier les concordances et les divergences qu'affichent quant à elles les scholies serviennes.

L'emploi par Servius de l'expression « *figura* »

La distinction avec Donat

Donat emploie par moment le terme *figura* pour décrire, comme Varron, les accidents des parties du discours, soit les formes composées qu'il note pour les noms, pronoms, adverbes, adjectifs et même les verbes¹⁵³. Holtz, dans son édition de l'*Ars Donati*, exclut d'ailleurs le passage « *id est figurae verborum et sensuum* »¹⁵⁴ de l'introduction à la section *De Schematibus* que Keil avait choisi d'insérer dans le texte; il s'agirait donc – pour l'association *schema/figura* – d'un emploi non attesté chez Donat. Nous nous rangeons derrière la décision éditoriale de Holtz d'exclure ce passage¹⁵⁵ dans la mesure où le mot n'est pas employé de la même façon dans l'*Ars Donati*. Ce tronçon de texte pourrait constituer un ajout de la part d'un transcripateur comme il ne figure pas dans tous les manuscrits. La *figura (nominum)*, dans l'*Ars Maior*, n'est effectivement rien d'autre que la forme, simple ou composée, d'un mot. Ce regroupement a davantage trait à l'analyse

¹⁵¹ Heinrich KEIL, *GL IV*, pp. 405-448.

¹⁵² Robert KASTER, *op. cit.* 1988, pp.169-170.

¹⁵³ DONATUS, *Ars Mai II*, 8 (Keil IV, p.377, l.3-4) : « *Figurae nominibus accidunt duae, simplex et composita: simplex, ut doctus potens, composita, ut indoctus impotens* ».

¹⁵⁴ DONATUS, *Ars Mai*. Keil IV, p.397, l.5.

¹⁵⁵ HOLTZ, *op. cit.* 1981, p.663 dans l'apparat critique : « *post dianoeas pr. add. id est figurae verborum et sensuum S α (exc. A) Iul. codd. FE (sensus Iul. cod. FE) Keil* ».

glossographique, dans la mesure où elle permet d'identifier les termes de base, dans leur forme « naturelle » et les composés produits *ex arte*.¹⁵⁶ Nous sommes face à un double emploi que nous distinguerons ainsi : d'une part, nous avons les *figurae nominum*, et de l'autre, les *figurae verborum/sententiarum*.

Le classement de Servius

C'est donc aux *figurae verborum/sententiarum* que fait référence Servius dans son commentaire à Virgile. Nous avons noté le type de classement que propose le commentateur, qui tente de raccorder, mais aussi de différencier, les notions de *schema* et de *figura*¹⁵⁷. Bernard Colombat résume ainsi son classement:¹⁵⁸

	Défaut complet	Défaut excusé	Expression parfaite
Affecte un mot	Barbarisme	Métaplasme	<i>Lexis</i>
Affecte l'énoncé	Solécisme	Figure	<i>Schema</i>

La tentative de classification du Servius scholiaste tente de circonscrire plus nettement la notion de phénomènes de l'énoncé. Cette classification est toutefois en contradiction avec la valeur plus générale qu'il attribue à la notion de *figura* dans son commentaire à l'*Ars Donati* :

« *Quaesitum est apud Plinium Secundum, quid interesset inter figuras et vitia, nam cum figurae ad ornatum adhibeantur, vitia vitentur, eadem autem inveniuntur exempla tam in figuris quam in vitiis, debet aliqua esse discretio.* » (SERV. Comm. in Donatum, Keil IV, p.447, l.5-8)

Il ne s'agit ici, ni d'un synonyme latinisé pour *schemata*, ni d'une manière de décrire les phénomènes de l'énoncé de manière générale, mais plutôt d'un terme désignant l'ensemble des discours obliques excusables – s'appliquant autant à l'énoncé qu'au mot. Servius utilise l'expression « *figura* » assez fréquemment dans ses scholies.¹⁵⁹ Nous avons donc cherché

¹⁵⁶ Marc AMSLER, *Etymology and Grammatical Discourse in Late Antiquity and the Early Middle Ages*, John Benjamins, Philadelphie, pp.61-64.

¹⁵⁷ SERV. *ad. Aen.* 5.120. PUBES INPELLUNT item inter soloecismum et schema, id est perfectam sermonum connexionem, figura est, quae fit contextu sermonum ratione vitiosa.

¹⁵⁸ COLOMBAT, *op. cit.*, 1986 p.18.

¹⁵⁹ Prenant en compte les occurrences de « *figura graeca* », nous en comptons plus de 150 répétées par James Frederick MOUNTFORD, J. T. SCHULTZ, *Index rerum et nominum in scholiis Servii et Aelii Donati tractatorum*, Georg Olms, Hildesheim, 1962 (1^{ere} ed. 1930) p.68.

à trouver des correspondances avec ce qu'il tente d'établir dans ce passage de son commentaire l'*Ars* et avons noté des scholies où il semble donner le nom de figure à des *vitia* dans la mesure où il les excuse, car commis délibérément par le poète. C'est le cas pour une prolepse identifiée en *Aen.* 1.18¹⁶⁰ ainsi que pour l'omission de prépositions à des cas en demandant normalement toujours la présence :

SERV. *ad Aen.* 1.2 ITALIAM « *dextraxit praepositionem sic hic provinciae. et est figura* »¹⁶¹

Par ailleurs, il nomme *figura* des écarts du type *aliquid pro aliquo*, ce qui pourrait être considéré comme une forme d'acyrologie, identifié par ailleurs comme *vitium* par l'*Ars*¹⁶² :

ad Aen. 1.43 AVSTRIS *figura* est celebrata apud Vergilium et est *species pro genere*.

ad Aen. 1.251 INFANDVM pro 'infande' et est *figura*, quae fit quotiens *nomen pro verbio* ponitur; magis autem poetica est, in prosa aut rara au numquam

Une expression polyvalente pour le commentateur

Bien que constitutif du vocabulaire technique, *figura* demeure un moyen de désigner de manière imprécise une construction, sans nécessairement insister sur le défaut qui l'affecte, et de l'identifier en évitant de se compromettre ou de trop digresser. Le commentateur effectue le même type de remarquer là où il rencontre un hypallage :

ad Aen. 1.361 : ODIVM CRVDELE TYRANNI *id est crudelis tyranni, et figura est*

Un trope est bien souvent nommé figure, comme c'est le cas au premier livre pour *parenthesis*¹⁶³. L'expression « *figura* » est d'ailleurs employée lorsque, au lieu d'identifier clairement la tournure, le commentateur tente plutôt de se centrer sur la construction et d'expliquer en quoi elle dévie de la norme. La litote, pour laquelle il donne une définition claire à cette notice du premier livre, n'est pas répertoriée par les *artes*, bien qu'elle soit comprise parmi les *tropes* – dans la mesure où il s'agit d'une sous-catégorie de l'*antiphrasis*¹⁶⁴ :

¹⁶⁰ SERV. *ad Aen.* 1.18 TENDITQVE FOVETQVE *figurata* dixit.

¹⁶¹ Cf. *ad Aen.* 1.377 APPVLIT ORIS *figura* supra dicta.

¹⁶² DONAT, *Ars Mai.* III, 3. Keil p.394.

¹⁶³ SERV. *ad Aen.* 1.65.

¹⁶⁴ John Leverett MOORE, *op. cit.* p.161.

SERV. *ad Aen.* 1.77 MIHI IVSSA CAPESSERE FAS EST *figura est litotes, quae fit quotienscumque minus dicimus et plus significamus per contrarium intellegentes.*¹⁶⁵

C'est aussi le cas pour la synecdoque et la tmèse, qui reçoivent respectivement l'appellation de figure, sans clarification particulière. L'emploi de *figura* reste généralement lié à un contexte où la scholie décrit le procédé en détail :

SERV. *ad Aen.* 1.209 SPEM *et est crebra apud Vergilium figura, quae fit quotiens significatur ab eo quod praecedit id quod sequitur.*¹⁶⁶

SERV. *ad Aen.* 1.412 : CIRCVM DEA FVNDIT *figura est tmesis, quae fit cum secto uno sermoe aliquid interponimus.*

Des tournures propres à Virgile concernant l'emploi particulier d'un cas peuvent se mériter cette appellation, comme le datif en remplacement d'un complément de lieu.¹⁶⁷ *Figurate* sert aussi à identifier un dérivé inséré en remplacement du terme d'origine (*principalis*)¹⁶⁸. Ce dernier cas relève donc de la *figura nominum* que nous avons vue plus haut.

Le cas de l'expression « graeca figura » :

L'accusatif de relation, une construction grecque, est très fréquemment employé par Virgile qui s'en sert dans deux situations distinctes selon Servius. En effet, lorsqu'il est construit avec un participe passé, Servius ne l'identifie pas comme une tournure grecque :

SERV. *ad Aen.* 1.228 OCVLOS SVFFVSA NITENTES *et est figura, quae fit quotiens participio prateriti temporis a passivo iungimus casum accusativum.*¹⁶⁹

SERV. *ad Aen.* 1.658 FACIEM MVTATVS *nota figura est.*¹⁷⁰

Cette seconde personne du pluriel « *iungimus* » est assez curieuse étant donné qu'il s'agit d'une description de *figura*, soit d'une chose qu'on ne devrait retrouver que chez les poètes. Le commentateur considère néanmoins l'accusatif de relation en complément à un participe passé comme une construction à part, qu'il juge bien latine – ou du moins, non étrangère –

¹⁶⁵ Cf. SERV. *ad Aen.* 1.206 ILLIC FAS REGNA RESVRGERE TROIAE *figura etiam ante dicta, qua per contrarium aliquid intellegimus*; 1.479.

¹⁶⁶ Cf. SERV. *ad Aen.* 1.219 EXAVDIRE VOCATOS *et est figura ab eo quod praecedit id quod sequitur, quia post facta sepulcra manes vocantur.*

¹⁶⁷ *ad Aen.* 1.425 TECTO 'ad tectum' *nota figura.*

¹⁶⁸ SERV. *ad Aen.* 1. 683: LATICEMQVE LYAEUM 'Lyaenum' *autem pro 'Lyaesium' dixit, figurate ponens principalitatem pro derivatione.*

¹⁶⁹ SERV. *ad Aen.* 1.561 : VLTVM DEMISSA *nota figura est, ut OCVLOS SUFFUSA NITENTES.*

¹⁷⁰ Cf. SERV. *ad Aen.* S. 1.579 : ANIMUM ARRECTI *nota figura est.*

contrairement aux autres *schemata per casus* que nous avons relevés. Cette tournure sera autrement qualifiée de *grecque*: par exemple, lorsque l'accusatif de relation est donné comme complément à un adjectif :

SERV. *ad Aen.* 1.320 NVDA GENV nudum genu habens [...] et est Graeca figura, sed non ea quam diximus fieri per participium praeteriti temporis et casum accusativum, haec enim per nomen fit : quamvis ad unam significationem recurrant.

Bien que le sens coïncide, le commentateur prend bien soin d'effectuer une distinction entre les deux types de *figurae*. Cette typologie ne concerne pas que les adjectifs, nous voyons également Servius qualifier de *figura graeca* l'accusatif de relation en complément à un infinitif passif.¹⁷¹ Servius semble donc rassembler ensemble sous cette même désignation tous ces emplois irréguliers de l'accusatif, qui représentent pour lui un hellénisme. Il fait de même de l'accusatif d'objet interne.¹⁷² Cette distinction, assez claire au début du commentaire, n'est toutefois pas soutenue de manière constante. Il identifie, au chant 4, comme simple *figura* l'accusatif en complément à *similis*, qu'il qualifiait plus tôt de *graeca figura*.¹⁷³ Nous nous retrouvons plus tard en présence du même cas de figure où il n'observe pas de constance dans ses identifications :

SERV. *ad Aen.* 4.559 : ET MEMBRA DECORA IVVENTAE sane figura est 'similis membra, vocem, colorem'

La polysémie observée pour l'emploi de *figura* fait en sorte qu'il peut aussi nommer *figura graeca* toutes sortes de construction étrangère à la *ratio* latine, mais parfaitement concordantes, selon lui, avec la structure du grec. C'est le cas du génitif de filiation¹⁷⁴, du datif d'agence.¹⁷⁵ Alors qu'il est en présence d'un verbe appelant en latin la conjonction *ut* suivie du subjonctif, Virgile fait parfois suivre un complément à l'infinitif, ce que le commentaire indique être également une tournure hellénisante (*figura graeca*). À l'égard de l'expression *figura*, Servius est beaucoup plus fidèle à ses devanciers que ne l'est l'*Ars Donati*. Les deux ouvrages tentent toutefois à leur façon de maintenir une distinction

¹⁷¹ SERV. *ad Aen.* 1.713 : EXPLERI MENTEM NEQUIT *Graeca figura est.*

¹⁷² SERV. *ad Aen.* 1.328 : VOX HOMINEM SONAT *Graeca figura est.*

¹⁷³ Cf. SERV. *ad Aen.* 1.589 : OS UMEROSQUE DEO SIMILIS *similes umeros habens deo. Et est Graeca figura, ut diximus supra (ad Aen. 1.320).*

¹⁷⁴ SERV. *ad Aen.* 1.40 OILI *et est graeca figura, si dicamus 'Aeneas Anchisae' et subaudimus filius.*

¹⁷⁵ SERV. *ad Aen.* 1.669 : NOTA TIBI: *Graeca figura est.*

synthétique entre *schema* et *figura*. Les scholies serviennes le font dans la mesure où le premier leur semble réservé au registre poétique.

Dans les pages suivantes, nous présenterons les différents termes techniques de l'*Ars Donati* et la manière dont s'en sert Servius dans son commentaire. Nous avons préservé, dans la structure de présentation, l'ordre et le classement de Donat. Nous débiterons donc par une liste des différents *cetera vitia* après quoi seront détaillées les *metaplasmi* (phénomènes affectant le mot), les *schemata* (ou *figurae verborum* : phénomènes affectant l'expression), puis les *tropi* (phénomènes affectant le mot au sein de la construction).

Vitia : les défauts de l'expression

Acyrologia : l'impropriété

Ce *vitium* est toujours en tête de liste auprès des grammairiens, au point où certains ont voulu en faire une catégorie à part entière.¹⁷⁶ La définition de ce terme lui confère une connotation négative. Or, il s'agit du contraire de la *κυριολογία*, soit une des qualités du discours identifiées par les stoïciens.¹⁷⁷ D'ailleurs, en suivant la préface du *περὶ τρόπων* de Tryphon, l'ensemble des *schemata* et des *tropi* seraient à considérer comme des acyrologies.¹⁷⁸ Les grammairiens Pseudo-Hérodien¹⁷⁹ et Polybios¹⁸⁰ catégorisent les *vitia* de manière tripartite et l'acyrologie forme, à elle seule, une troisième classe indépendante. Il s'agirait de l'*improprietas* telle qu'établie dans le classement de Quintilien, à laquelle aurait correspondu l'ensemble ornemental des tropes. Donat ne l'établit pas comme une catégorie. Pour lui, il s'agit simplement d'une expression « impropre » parmi les *cetera vitia*. Le caractère vague de cette définition peut être comblé par l'exemple qu'il en

¹⁷⁶ BARATIN, *op. cit.* 2007, §26.

¹⁷⁷ HOLTZ, p.200.

¹⁷⁸ TRYPHON, M. L. WEST (ed.), *op. cit.*, p.236 : « Τοῦ λόγου εἰς εἶδη μεριζομένου <δύο>, τὸ μὲν ἐστὶ κυριολογία, τὸ δὲ σκῆμα καὶ τρόπος. »

¹⁷⁹ Ps. HERODIANUS, *De Soloecismo et Barbarismo*, dans August NAUCK, *Lexicon Vindobonense*, Eggers, Petropolis, 1867, p.295 « τρεῖς οὖν γίνονται κακίαι περὶ λόγον· σολοικισμός, βαρβαρισμός καὶ ἀκυρολογία. »

¹⁸⁰ POLYBIUS, *De Barbarismo et Soloecismo*, dans NAUCK, *op. cit.*, p.283, 1-3 : « Τῶν περὶ τὰς λέξεις ἀμαρτημάτων ἃ μὲν περὶ μίαν λέξιν γίνεται, ὡς ὁ βαρβαρισμός, ἃ δὲ περὶ λόγον, ὡς ὁ σολοικισμός, ἃ δὲ περὶ ἐναλλαγὴν λέξεως ἐν συντάξει, ὡς ἡ ἀκυρολογία. »

donne¹⁸¹. Cet exemple tiré de l'*Énéide* figure également dans le commentaire de Servius, exemple pour lequel le commentaire justement tient les mêmes propos que l'*Ars*:

S. *Aen.* 4. 419 SPERARE DOLOREM *pro timere: et est acyrologia: nam speramus bona, timemus adversa.*

À ce vers, la scholie identifie un emploi jugé inapproprié du verbe *timere* – il s'agirait d'une sorte d'inversion quant au sens à attribuer au verbe. Pour définir plus en détail ce que décrit ce terme, l'explication fournie par l'*Ars* n'est guère utile. Comme il s'agit de l'exemple même que Donat fournit dans sa définition du terme¹⁸², la démonstration se heurte à une certaine circularité. L'acyrologie ne semble toutefois pas être une inversion de sens, comme le présente l'exemple en *Aen.* 4.419, mais plutôt un usage impropre ou non attesté (ἄκυρος) d'un terme :

SERV. *Aen.* 6.42 : EVBOICAE RVPIS LATVS *est autem acyrologia: coloniae enim epitheton rei dedit immobili.*

SERV. *Aen.* 1.198 : IGNARI *pro inmemores. et est acyrologia; ignarus euim est qui ignorat, inmemor qui oblitus est.*

Le premier cas de figure présente une métonymie au moyen de laquelle le poète pose à la place du nom de la montagne celui de la colonie qui la flanque. Dans ce cas, la construction du latin est considérée comme bonne; c'est au niveau du sens que réside l'impropriété. Il s'agit donc d'une imprécision plutôt que d'une erreur au sens propre. Le deuxième cas présente une situation similaire où le poète emploie l'adjectif *ignarus* pour désigner l'oubli. Le signalement d'une acyrologie relève parfois d'une considération assez scrupuleuse du sens des mots qui peut parfois même affecter la construction :

SERV. *ad. Aen.* 9.6 DIVVM PROMITTERE NEMO : '*nemo*' *pro 'nullus' posuit. et est acyrologia: nam 'divum nemo' non possumus dicere, cum proprie 'nemo' sit 'ne homo'.*

Nemo ne peut servir à qualifier un dieu, car, selon Servius, un dieu n'est pas une personne. Servius semble suivre Donat de deux façons : il n'identifie comme *acyrologia* que les

¹⁸¹ DONATUS, *Ars Gramm.* III. 3. (Keil p.394) « HUNC EGO SI POTUI TANTUM SPERARE DOLOREM : *sperare dixit pro timere.* »

¹⁸² Cf. Quin.VIII, 2, 3.

phénomènes affectant un seul mot et ne sous-entend pas que ce *vitium* puisse constituer une catégorie au sein de laquelle se déclinaient plusieurs fautes distinctes.

***Amphibolia* : l'expression ambiguë**

Ce *vitium* relève de l'indétermination de la fonction d'un cas, ou de la difficulté à identifier celui-ci lorsque les désinences que présente le mot sont similaires d'un cas grammatical à l'autre. L'*amphibolia* peut se présenter sous plusieurs formes¹⁸³, il s'agit d'une *ambiguitas dictionis* soit de la possibilité d'un double sens dans la construction. Quelques exemples sont donnés : une ambiguïté quant à la fonction – sujet ou objet – d'un accusatif dans le cas d'une proposition infinitive,¹⁸⁴ la valeur subjective ou objective d'un génitif, la possibilité d'attribuer un sens passif à un verbe déponent. Le commentaire de Servius identifie par moments ce problème de lecture par sa forme concurrente en grec, « *amphibolon* », comme vers la fin du premier livre où le lecteur est en droit de se demander si *aurea* constitue l'épithète, au nominatif féminin singulier, de Penthésilée ou, à l'accusatif neutre pluriel, de *cingula* :

SERV. *ad Aen.* 1.492¹⁸⁵. AVREA *amphibolon est hoc loco, utrum ipsa aurea, an aurea cingula.*¹⁸⁶ *sciendum tamen plerumque amphiboliam metri ratione dissolvi, ut « aurea composuit sponda », Dido 'aurea': si enim ad spondam referas, non stat versus.*

Servius formule un commentaire préceptoral à ce sujet, mais il n'est d'aucune aide pour le problème présenté par ce vers. En raison de la quantité vocalique brève que présente le « a » final des deux désinences concurrentes, il compare un autre exemple, plus éloquent pour son exposition, tirée de *Aen.* 1.698 où se retrouve un ablatif en « a ».¹⁸⁷ Il n'y a pas de complication particulière dans ce dernier passage, dit-il, car les deux termes ne peuvent tout simplement pas se répondre *metri ratione* étant donné la valeur prosodique différente

¹⁸³ Donat se garde même d'en faire une liste complète dû à leur grand nombre. *Ars Mai.* 3, 4 : « *fit praeterea pluribus modis, quos percensere omnes, ne nimis longum sit, non oportet.* »

¹⁸⁴ L'*Ars Donati* en donne la forme la plus simple dans le cas d'une proposition infinitive : « *audio secutorem retiarium superasse* », *op. cit.* Keil, p.395.

¹⁸⁵ VERG. *Aen.* 1.491-3 : « *Penthesilea furens, mediisque in milibus ardet, / aurea subnectens exsertae cingula mammae* »

¹⁸⁶ Le commentaire d'Austin – R. G. AUSTIN, *Aeneidos Liber Primus*, Clarendon Press, Oxford, 1971, p.165 – adopte la lecture *aurea cingula* sans même discuter du problème. Même chose pour la traduction de Fairclough dans la LCL, cf. GANIBAN, *Aeneid Books 1-6*, Hackett, Indianapolis, 2012, p.204.

¹⁸⁷ Cf. SERV. *ad Aen.* 1.698 « *si 'Dido aurea', 'pulchram' significat, et est nominativus; si 'sponda aurea', septimus quidem est, sed synizesis fit et spondeus est.*

du « a » à l’ablatif. La confusion quant à l’association d’un adjectif épithète à son sujet constitue un cas assez régulier d’amphibolie pour le latin. Il en est de même pour la valeur d’un ablatif sans préposition :

SERV. *ad. Aen.* 5.439 QVI MOLIBVS VRBEM : *amphibolon est : aut celsam molibus aut quae molibus oppugnantur.*

Sans être nommée comme telle, cette confusion entre une lecture considérant « *molibus* » comme un ablatif de spécification ou alors un ablatif instrumental – assaille-t-il une ville munie d’appareils de sièges ou le fait-il au moyen de ces derniers? – se retrouve encore aujourd’hui dans les commentaires modernes de *l’Énéide*.¹⁸⁸ Au quatrième livre, nous retrouvons une confusion du même type touchant la valeur à attribuer au génitif pour « *ira deorum* »; à savoir s’il s’agit-il d’un génitif objectif ou subjectif. Est-ce la colère *qu’ont les dieux* ou *à l’endroit* des dieux?

SERV. *ad. Aen.* 4.178¹⁸⁹ IRA INRITATA DEORVM *amphibolon est, utrum sua ira propter extinctos gigantes, an ‘ira deorum inritata’, quae extinxerat gigantes.*

L’amphibolie n’est pas un cas de figure qui se limite à la construction des cas, elle peut aussi être évoquée pour une imprécision quant au référent d’un pronom de rappel :

SERV. *ad. Aen.* 4. 371. QVAE QVIBUS ANTEFERAM¹⁹⁰ *amphibolia: quid prius, quid posterius dicam?*

Nous avons finalement cru bon relever cette appréciation de Servius où il témoigne que l’expression est à propos (*bene posuit*), appréciation réminiscence de son commentaire à *l’Ars Donati* où il relativise la distinction effectuée par Donat entre la *figura* et le *vitium*¹⁹¹. Or, l’amphibolie qu’il observe n’est pas liée ici à la syntaxe :

SERV. *ad. Aen.* 7.637 CLASSICA IAMQVE SONANT : *bene posuit amphiboliam: nam classicum dicimus et tubam ipsam et sonum. Classicum autem est flexilis tuba.*

¹⁸⁸ Lee M. Fratantuono, R. Alden Smith, *Virgil Aeneid 5*, Mnemosyne Supplement, 386, Brill, Leiden, 2015, p.456 : « : *A famous ambiguity: is the city celsa with molibus (so Williams), or are the molibus part of the imagined attack Dares is launching on the city?* »; cf. Ganiban, *op. cit.*, p.394 qui ne considère que la première lecture.

¹⁸⁹ VERG. *Aen.* 4.178 : « *Illam terra parens, ira inritata deorum* ».

¹⁹⁰ En référence au vers précédent : *Aen.* 4.370 « *Num lacrimas uictus dedit, aut miseratus amantem est ?* »

¹⁹¹ SERV. *Comm. in Donatum, op. cit.*, Keil p.447 « *si sciens quid dicat [...], figuram facit* ».

Cette occurrence est différente de celles relevées plus haut, car elle ne touche pas la construction d'un terme au sein du passage, mais plutôt la valeur précise attribuable au terme : *classicum* peut aussi bien signifier les trompettes elles-mêmes ou, par métonymie, le son des trompettes. Bien que la confusion porte sur le sens, il ne peut s'agir d'une acyrologie, car les deux valeurs ne présentent pas d'impropriété. L'emploi de *bene* pour qualifier cette ambiguïté, apparemment délibérée de la part de Virgile, bien qu'il s'agisse d'un *vitium*, participe de sa conception plus complexe des catégories de Donat.

***Pleonasmos* : l'expression superflue**

Parfois latinisé « *pleonasmus* », sa définition concorde avec celle du terme français lui étant transparent, soit l'ajout superflu d'une expression donnée à une construction déjà complète quant au sens¹⁹². Servius en donne une définition rapide dès la première occurrence :

SERV. *ad Aen.* 1.208 VOCE REFERT *pleonasmus est, qui fit quotiens adduntur superflua, ut alibi 'vocemque his auribus hausit'*.¹⁹³

SERV. *ad Aen.* 1.614 ET SIC ORE LOCUTA EST *pleonasmus. sic 'vocemque his auribus hausit'*.

Il est toutefois curieux que l'exemple paradigmatique du pléonasme, auquel les deux notices précédentes font justement référence, se retrouve plus loin au quatrième livre. Il ne peut pas s'agir d'une transposition des catégories identifiées dans l'*Ars* de Donat, car ce dernier emploie plutôt « *voce refert* » à titre d'exemple. Ce *vitium* est identifié autrement, au moyen d'« *abundat* », au deuxième livre :

SERV. *ad Aen.* 2.524 ORE EFFATA *abundat 'ore'*¹⁹⁴

Cette identification est curieuse, car *abundat* sert d'habitude à noter le caractère superflu – du point de vue du grammairien – d'un préfixe rajouté à certaines formes verbales composées.¹⁹⁵ Servius se sert d'*abundat* dans des contextes variés, si bien qu'il apparaît évident qu'il ne s'agit pas d'un langage technique propre à la grammatologie. Il peut être pertinent de noter le fait qu'*abundo* demeure toutefois la traduction la plus proche du verbe grec *πλεονάζω*.¹⁹⁶ Le pléonasme constituerait donc une forme plus précise d'*abundantia*,

¹⁹² *Ars Donati, op. cit.*, III, 3. « *adiectio verbi supervacui ad plenam significationem* ».

¹⁹³ SERV. *ad Aen.* 4.359 HIS AURIBUS HAUSI *accepi: et est pleonasmus*.

¹⁹⁴ SERV. AUCT. « *est autem figura pleonasmus*. »

¹⁹⁵ SERV. *ad Aen.* 4.116 CONFIERI 'con' *abundat*, Cf.

¹⁹⁶ Cf. Apollonios Dyscolos, *περὶ συντάξεως*, 4.2.

soit l'emploi d'un mot jugé superflu pour la construction; le sens du terme technique ayant dépassé sa simple signification grecque pour témoigner plutôt de ce cas de figure.

2.4.4 Perissologia. La distinction entre le pléonasme et la périssologie consiste en un ajout d'explications superflues quant au sens plutôt qu'au niveau de la construction, comme nous venons de le voir pour le *pleonasmos*.¹⁹⁷ On note que Servius ne fait jamais de description claire de ce type de faute, mais explique généralement pourquoi il l'identifie.

SERV. *ad Aen.* 2.40 ANTE OMNES¹⁹⁸ aut perissologia est, quia dixit 'primus'.

Le commentateur note une redondance du propos dans les expressions comme il le fait au livre 1 où, selon lui, le poète décrit une seule et même chose au moyen de deux expressions différentes.

SERV. *ad Aen.* 1.658 FACIEM MUTATUS *nota figura est. quod autem addidit 'et ora', perissologia est.*¹⁹⁹

Une distinction est à faire entre les remarques portant sur l'emploi de « *os* » dans les exemples relevés plus haut de *pleonasmos* et cette notice. La présence d'ablatifs instrumentaux tels que « *voce, ore* » est jugée superflue en présence d'un verbe de parole, et donc répétitive au sein même de la construction. Or, pour « *faciem mutatus et ora Cupido* », c'est dans le doublet « *faciem et ora* » – accusatif de relation complétant *mutatus* – que réside la redondance. La distinction que nous venons de tenter d'établir semble toutefois contredite par ce commentaire au livre 9 :

SERV. *ad Aen.* 9.317 ORE LOCUTVS *non est perissologia : nam secundum Homerum exploratores quae volunt, plerumque nutu plerumque sibilo significant.*

La construction est analogue à *ore effata* (2.524), *voce refert* (1.208) et *ore locuta est* (1.614) et Servius la comprendrait comme telle sans l'explication qu'il fournit pour justifier cet ajout de la part de Virgile. Or, il la qualifie ici de *perissologia*, ce qui laisse à entendre une valeur plus générique à ce terme.

¹⁹⁷ BAUDOU, *op. cit.* p. 436 (n.747). Cf. SERV. *Comm. in Donat.*, (Keil IV, p.447, 19-20): « *pleonasmos in verbis tantum fit, perissologia in sensu tantum* ».

¹⁹⁸ VERG. *Aen.* 2.40 : « *Primus ibi ante omnis* ».

¹⁹⁹ SERV. *ad Aen.* 6.11 MENTEM ANIMUMQUE « *perissologia est : nam secundum Lucretium unum est mens et animus.* »

Tapinosis : l'expression atténuante

Littéralement « abaissement » (ταπείνωσις), il s'agit du contraire de l'hyperbole, soit la désignation d'une chose de grande envergure au moyen d'une expression moindre, sorte de litote. Voici comment Servius décrit ce *vitium* :

SERV. *ad Aen.* 1.118 GVRGITE VASTO *tapinosis est, id est rei magnae humilis expositio*²⁰⁰. *Prudenter tamen Vergilius humilitatem sermonis epitheto sublevat, ut hoc loco 'vasto' addidit.*

Virgile a recours à des expressions catégorisées de la sorte lorsqu'il supplée justement à un mot donné un synonyme que le commentateur juge inexact. Ici, Servius relève que l'équivalence pour *vortex* doit donc forcément être *gurgis vastus* de sorte que l'épithète magnifie, en quelque sorte, la valeur du mot en corrigeant ainsi le caractère jugé fautif – ou plutôt à proscrire – qu'aurait autrement présenté la construction. Il note au passage la régularité de ce type d'expression chez Virgile et ne manquera pas de la signaler dans les exemples subséquents dont les explications dépendront de ce modèle.²⁰¹

Metaplasmi : les phénomènes affectant le mot

Aphaeresis : l'abrègement initial

L'aphérèse consiste en un retrait de la syllabe initiale d'un mot.²⁰² Or il s'agit, plus précisément, d'un préverbe dont le poète fait l'économie, pour reprendre la formule de Donat, *metri ornatusve causa*. Contrairement au DS, Servius ne donne pas d'explication pour le terme et se contente d'en indiquer les occurrences chez Virgile. L'identification de cette tournure prend généralement une forme assez régulière :

SERV. *ad Aen.* 1.59 FERANT : *aufferant; et est aphaeresis.*

SERV. *ad Aen.* 1. 203 MITTITE : *omittite. et est tropus aphaeresis, quomodo temnere pro contemnere.*

Fait notable : bien qu'il s'agisse d'un phénomène affectant le mot seul, Servius qualifie cette irrégularité comme un trope, alors que l'aphérèse correspond à un métaplasme selon la catégorisation de Donat. Le signalement de l'aphérèse survient dans deux cas qui nous

²⁰⁰ DONAT, *Ars. Gramm.* III. 3 (Keil, p.395) : « *T. est humilitas rei magnae non id agente sententia* ».

²⁰¹ Cf. SERV. *ad Aen.* 2.20 INGENTES « *ut diximus, epitheto levavit tapinosin* »; 3.197 GURGITE VASTO « *epitheto auxit tapinosin* »; 10.762 (NEREI STAGNA) « *epitheto elevavit tapinosin more suo* ».

²⁰² DONAT, *Ars Gram.* III. 4. (Keil, p.396) « *A. est ablatio de principio dictionis contraria prothesi, ut mitte pro omittite, temno pro contemno* ».

semblent distincts. Les deux premières scholies témoignent de la distinction qu’effectue le grammairien entre la forme simplifiée d’un verbe et celle que produit l’ajout d’une préposition comme préverbe. Bien que ces deux premiers verbes – *fero* et *mitto* – soient admis, il s’agirait d’une imprécision, voire d’une erreur, de les interchanger avec « *aufero* » et « *omitto* ». Ce premier type peut être identifié comme une aphérèse *acyrologique* car l’usage est ici jugé impropre, mais le mot demeure valide dans le lexique latin. Ses observations quant au phénomène peuvent être vues soit comme le reflet d’un souci de précision – les premières scholies semblent être résolument une observation de ce type – ou alors comme le témoignage d’une disparition de la forme simplifiée d’un verbe. L’exemple donné par Servius à la fin de la scholie au vers 1.203 constitue le modèle typique pour l’aphérèse : « *temnere pro contemnere* ». Nous avons vu qu’il s’agit de l’exemple qu’en donne Donat et Servius y fait justement face dans le premier chant.

SERV. *ad. Aen.* 1.665 TEMNIS : *aphaeresis est pro contemnis.*

La distinction entre *temno* et *mitto* réside dans le fait que soit sortie de l’usage – du moins en prose – la forme non préfixée que présente le premier au profit du composé « *contemno* ». ²⁰³ Le grammairien ne présente donc pas *contemno* comme un verbe renforcé par une quelconque contribution sémantique du préfixe « *cum* ». Le préfixe a perdu cet apport avec le temps au point où le composé a su supplanter la forme simple. Cette difficulté à identifier le « *cum* » antéposé mène à une divergence entre Servius et le supplément de Daniel dans leurs commentaires respectifs au sujet d’un passage du chant 4 concernant l’adjectif « *jugalis* » :

SERV. *ad. Aen.* 4.16 VINCLO IVGALI : *iugali autem propter iugum, quod inponebatur matrimonio coniugendis : unde et Iuno Iugalis dicitur.*

SERV. AVCT. : *quidam ‘iugali’ accipiunt pro ‘coniugali’, per aphaeresin dictum quae fit cum de prima parte verbi syllaba detrahitur*

Nous verrons plus tard le grand intérêt que porte Servius à l’égard des explications d’ordre étymologique. Il semble vouloir éviter de procéder, comme le fait le DS, à l’identification

²⁰³ MEILLET Antoine, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Klincksieck, 1951, « Temno », p.1200 : « Rare, et poétique; remplacé dans la prose par le composé d’aspect déterminé, très employé et attesté depuis Plaute, *contemno*. »

l'aphérèse – alors même qu'il la signale un peu plus loin, pour le même terme, au chant 7²⁰⁴ – afin que sa notice glossographique soit plus conséquente. Il semble même faire une association entre *iugalis* et *conjungo*, témoignant d'une certaine autonomie des deux mots. Qu'il considère ou non la tournure comme une aphérèse, l'emploi de *iugalis* « *pro coniugalis* » demeure curieux à ses yeux. Bien que Servius ait noté l'aphérèse *temno*; *contemno* en 1.665, il s'était gardé de le faire plus haut en 1.542²⁰⁵, bien qu'il s'agisse finalement du même mot selon lui.

Apocope : l'abrègement final

Malgré quelques signalements de ce phénomène dans le texte de Virgile, l'évocation de cette figure survient surtout lorsqu'il est question d'enseignements d'ordre plus général, c'est-à-dire dans des cas où la figure n'est pas tirée du texte lui-même, mais se présente dans les exemples servant à exemplifier une leçon²⁰⁶.

SERV. *ad Aen.* 1.702 TONSISQUE FERVNT MANTELIA VILLIS : '*mantelia*' vero a manibus tergendis dicta, et est nominativus mantele, quo modo torale. quod autem legimus « ne turpe toral », apocope est.

Bien que nous lisions la forme « *toral* », dit-il, la forme correcte serait *torale* car le mot s'inscrit dans le paradigme des noms neutres suivant la forme parisyllabique en « i ». Cette explication ne touche pas le texte de Virgile, mais constitue un complément pédagogique, car elle établit le paradigme selon lequel décliner « *mantele* ». Au premier chant, Servius rejette une lecture proposée par certains suggérant une apocope là où il voit plutôt la forme alternative d'un datif qui surviendrait selon une règle régulière.²⁰⁷ Le grammairien préfère toujours l'explication qui soit cohérente et qui suive une règle à celle selon laquelle une exception se justifie par un terme technique. Nous retrouvons l'exemple donné par l'*Ars Donati* pour l'apocope, « *Achilli pro Achillis* »²⁰⁸ dans le commentaire servien :

²⁰⁴ SERV. *ad Aen.* 7.320 IUGALES *coniugales*, *conceptos*. Bien qu'il n'identifie pas à proprement parler qu'il s'agit d'une aphérèse.

²⁰⁵ VERG. *Aen.* 1.542 : « *Si genus humanum et mortalia temnitis arma* »

²⁰⁶ Comme en 1.451 (LENIIT) où il explique les règles de l'accentuation d'après la finale d'un mot et le maintient de cette règle même en présence d'un *sermo corruptus* dont l'apocope est le cas de figure typique puisqu'il affecte la finale d'un mot.

²⁰⁷ SERV. *ad Aen.* I. 156 CURRU non, ut quidam putant, pro '*currui*' posuit, nec est apocope, sed ratio artis antiquae, quia omnis nominativus pluralis regit genitivum singularem et isosyllabus esse debet.

²⁰⁸ DONAT, *Ars Maior* III, 4 (Keil p. 396 l.12) : « *Apocope est ablatio de fine dictionis paragoge contraria, ut Achilli pro Achillis et pote pro potest* ».

SERV. *ad Aen.* 1.30 ACHILLI : *achilli propter ὁμοιοτέλευτον detraxit s litteram*²⁰⁹, *quae plerumque pro sibilo habetur non solum necessitatis, sed etiam euphoniae causa.*

L'altération du mot intervient ici afin de prévenir une faute de style, l'homoioteleuton. Dans la poésie, prévenir une faute de style l'emporte manifestement sur la régularité de la langue, contrairement à la prose. Or, il observe aussi le trope dans des cas où il ne justifie pas nécessairement la forme apocopée d'après une quelconque contrainte poétique. Ne sachant l'expliquer, il doit quand même la relever :

SERV. *ad Aen.* 2. 661 *ISTI apocope est pro 'istic'. pronomen enim esse non potest, quia non praecedit nomen.*

Même si la poésie épique se prête beaucoup moins à l'apocope que la comédie, qui se colle beaucoup plus sur l'expression orale des locuteurs naturels²¹⁰, le fait qu'il en relève une occurrence lui donne l'occasion de faire état d'une règle prosodique. Comme la forme et le contexte où le mot est abrégé (*-ne* devient *-n*) semblent être réguliers et admis dans la langue orale, Servius ne détaille pas tant la figure que les procédés d'accentuation qui en résulte. :

SERV. *ad Aen.* 12.503 TANTON' PLACVIT CONCURRERE : *sane 'tanton' 'ton' circumflectitur: nam cum per apostrophum apocopen verba patiuntur, is qui in integra parte fuerat, perseverat accentus.*

Cette admission dans la langue courante mène à des irrégularités d'usage comme celle qu'il évoque au chant 11 au sujet de la formation de l'impératif où il n'a pas le choix de traiter de *dic fac* (*duc, fer* ne sont pas mentionnés) :

SERV. *ad Aen.* 11. 463 AMARI EDICE : *'edice' autem plenus est imperativus; nam ab omnium coniugationum infinito detracta 're' ultima syllaba fit imperativus, ut 'amare' 'ama'; 'docere' 'doce'; 'legere' 'lege'; 'audire' 'audi'. cum autem 'fac' vel 'dic' dicimus, apocopen verba patiuntur.*

Métaplasme restreint par moment au registre poétique, parfois d'usage courant, l'apocope permet de faire se plier le mot au mètre où à ses exigences stylistiques. Or, la fixation dans l'usage de certaines formes apocopées et la constatation de ce fait par le grammairien nous pousserait à y voir les signes d'une conception diachronique de ce phénomène.

²⁰⁹ cf. SERV. *ad Aen.* 1.220 ORONTO *pro Orontis ut inmitis Achilli* (DS. : *vitavit ὁμοιοτέλευτον*).

²¹⁰ Notons, entre autres le comportement presque enclitique du « *est* ».

***Epenthesis* : l’allongement d’un mot**

Nous avons noté une certaine confusion au sujet de ce métaplasme car il est nommé *parenthesis* notamment par Probus.²¹¹ Donat est conscient de cette appellation alternative qu’il note au passage dans son *Ars*,²¹² mais il convient de noter que *parenthesis* sert une autre fonction dans sa catégorisation. Déjà chez Quintilien, la *parenthesis* est considérée comme une *figura verborum* (σχήματα λεξέως)²¹³; elle ne peut donc pas servir à indiquer à la fois un métaplasme et une figure. On peut comprendre la confusion, qui doit être ancienne, dû aux sens rapprochés des verbes grecs παρεντίθημι et ἐπεντίθημι, car il s’agit dans les deux cas de l’insertion d’un élément au milieu d’une construction ou d’une formation lexicale. Servius suit Donat à ce sujet lorsqu’il emploie l’une et l’autre expression :

SERV, *ad Aen.* 1.643: AENEAS sequitur ‘rapidum ad naves’, cetera per parenthesin dicta sunt.

SERV. *ad Aen.* 6.385 : NAVITA epenthesis, ut ‘Mavors’

L’épenthèse consiste alors en l’ajout d’une syllabe ou d’une voyelle au milieu d’un mot. Ici, Virgile a simplement employé une forme désuète ou archaïsante²¹⁴ pour laquelle Servius identifie néanmoins une altération par rapport au mot de base. Curieusement, bien que ce soit la deuxième fois que le poète emploie *navita* sous cette forme, c’est seulement ici que le commentaire porte sur l’épenthèse.²¹⁵ Comme nous l’avons noté plus haut au sujet d’autres métaplasmes, Servius considère généralement le phénomène comme ayant été « imposé » au mot par le poète même lorsqu’il est en présence d’une variante orthographique possible, bien que n’étant plus en usage à son époque. Ce type d’observation, curieuse pour un œil moderne, est généralement appliqué aux verbes :

SERV. *ad Aen.* 2, 25 : ABIISSE PETIISSE ‘abisse’ dicimus et ‘petisse’, sed propter metrum epenthesis facta est.

On peut admettre avec Servius que Virgile ait certainement pu employer ces variantes précises d’infinitif passé pour correspondre au mètre, mais les formes contractes et non

²¹¹ Keil IV, *op. cit.* p.262, 35; John Leverett Moore, *op. cit.*, 1891, p.189, note ce fait chez Charisius (KEIL IV, *op. cit.* p.278, l.8).

²¹² DONATUS, *Ars Maior*, Keil IV, p.396 : « alii parenthesin dicunt ».

²¹³ QUINT. *Inst. Orat.* IX, 3, 23.

²¹⁴ HORSFALL, *Virgil, Aeneid 6; A Commentary*, 2vol., De Gruyter, Berlin, 2013, p.263.

²¹⁵ VERG. *Aen.* 6.315 : « navita sed tristis nunc hos accipit illos ».

contractes sont aussi fréquentes en poésie.²¹⁶ Servius semble donc trouver régulières uniquement les formes contractes. Il considère donc comme épenthèse divers phénomènes qui constituent toujours pour lui un ajout en milieu de mot d'une syllabe ou d'une lettre, généralement par besoin métrique.

Syncope : l'abrégement d'un mot en son milieu

Il s'agit du contraire de la figure précédente, à savoir le retrait d'une syllabe ou d'une lettre à l'intérieur d'un seul mot. Comme nous l'avons noté pour l'épenthèse, Servius l'identifie généralement chez les formes du parfait, cette fois-ci des formes abrégées :

S. 4.606 : CVM GENERE EXTINXEM²¹⁷ : *et est syncope*²¹⁸

Servius n'emploie qu'à trois reprises cette expression, nous la retrouvons aussi pour la formation d'un participe passé.

SERV. *ad Aen.* 1, 249 : COMPOSTVS *syncope est*²¹⁹

Schemata : les figures d'expression

Prolepsis : un saut anticipé dans le temps

Ou « *prolepsis* »²²⁰, « *anticipatio* », gr. πρόληψις²²¹ ; cette figure est classée parmi les *figurae sententiarum* par Quintilien²²², mais Donat l'identifie comme du ressort du grammairien, donc comme un *schema lexeos*. Ce sont surtout des réflexions sur la construction narrative du récit que Servius entretient lorsqu'il souligne la présence de cette figure. Au début du premier chant, entre *Lavinium* et *Lavinum*.²²³ Servius insiste sur le fait que la première graphie aurait forcément voulu signaler le règne, alors à venir, de Lavinia :

SERV. *ad Aen.* 1, 2 LAVINAQUE VENIT LITORA *et aut Lavinum [Maro] debuit dicere, sicut dixit, aut Laurentum. Prolepsin velint quamvis quidam superfluo esse.*

²¹⁶ Cf. Nicholas HORSFALL, *Virgil, Aeneid 2; A commentary*, Brill, Leiden, 2008 p.68.

²¹⁷ SERV. AUCT. : 'extinxem' pro 'extinxissem'.

²¹⁸ Cf. SERV. *ad Aen.* 11, 118 : VIXET pro 'vixisset': *et est syncope* '.

²¹⁹ SERV. AUCT. : *pro compositus*.

²²⁰ DONATUS, *Ars Mai*, 3.5.

²²¹ QUINTILIEN, *Inst. Orat.*, IX, 2.16.

²²² *Ibid.*

²²³ V. *infra*, p.97 notre remarque sur le rôle de l'étymologie dans cette correction textuelle : « C'est à partir de ces étymologies et de la chronologie qu'il vient d'établir qu'il détermine que « lavinaque » est la bonne lecture à retenir. Selon lui, il se serait autrement agi d'une prolepse ».

Le fait que Virgile aurait nécessairement cherché à éviter la prolepse en employant *Lavinum* plutôt que *Lavina* lui sert d'argument pour l'établissement de sa critique textuelle. Il note néanmoins que ce passage est lu comme tel par certains, qui ont adopté la prolepse sans problèmes. Pour sa part, comme une lecture sans « faute » est possible, c'est forcément cette dernière que Servius juge qu'il faut adopter. Or, l'opinion de Servius à cet égard semble changeante :

SERV. *ad Aen.* 6.359, GENS CRVDELIS : *ut PORTVS REQVIRE VELINOS sane sciendum Veliam tempore quo Aeneas ad Italiam venit; nondum fuisse. ergo anticipatio est, quae ; ut supra diximus, si ex poetae persona fiat ; tolerabilis est; si autem per alium; vitiosissima es*

Pourvu qu'elle ne soit pas formulée par un des personnages prenant la parole, l'emploi de la prolepse est acceptable. Car le poète, à la différence des acteurs du récit, connaît les événements futurs. C'est d'ailleurs surtout lors d'évocation des toponymes que Servius relève cette figure.²²⁴ Donat identifie des prérogatives différentes pour la prolepse qui signalent chez lui un anachronisme plutôt qu'une anticipation narrative. Le passage en *Aen.* 12, 161 que l'*Ars* donne comme exemple de la prolepse²²⁵, n'est même pas identifié de la sorte par Servius, qui y voit plutôt une hyperbate.²²⁶

Zeugma: l'élision syntaxique

Il s'agit d'un verbe s'adaptant à plusieurs objets.²²⁷ Servius sent généralement la nécessité d'exprimer qu'il y a *zeugma* lorsque les sujets ou objets multiples se rapportant au verbe ne sont pas clairement discernables aux yeux du lecteur. L'exemple donné par ce dernier dans l'*Ars Donati* est relevé par Servius :

VERG. *Aen.* 3.359 : *Troiugena interpres divum, qui numina Phoebi / Qui tripodas, Clari laurus, qui sidera sentis.*

SERV. *ad Aen.* 3.359 *DIVVM QVI NVMINA sane per omnia zeugma est ab inferioribus 'sentis'.*

²²⁴ SERV. *ad Aen.* 6.900 : *AD CAIETAE PORTUM a persona poetae prolepsis: nam Caieta nondum dicebatur.*

²²⁵ « *Continuo reges ingenti mole Latinus* »

²²⁶ SERV. *ad Aen.* 12.161 : *INTEREA REGES « longum hyperbaton, nam ordo est 'interea reges procedunt castris', cetera enim per parenthesin dicta sunt »*

²²⁷ HOLTZ, *op. cit.*, 1981, p.194 *cf.* DONATUS, *Ars Maior* III.5, K.397, l.15 : « Zeugma est unius verbi conclusio diversis clausulis apte coniuncta ».

Parfois, le *zeugma* est utilisé en paire avec l'*hypozeuxis* : la répétition du verbe pour chaque complément. Ce n'est que cette construction qu'identifie Servius.²²⁸ Holtz note que Servius colle à Donat en distinguant les types de *zeugmata* qu'il note dans le texte commenté d'après la position des textes en présence.²²⁹

SERV. *ad Aen.* 1.120: IAM VALIDAM²³⁰ *zeugma est ab inferioribus 'vicit hiems', quod et a superioribus et a medio, plerumque et ad utrumque respondet.*²³¹

Dans cette scholie, Servius indique justement que les *zeugmata* peuvent se produire d'abord, comme dans le passage, *ab inferioribus*, puis *a superioribus*, puis *a medio* et que ces associations peuvent parfois même se superposer. Le passage semble requérir une identification de la figure, non seulement parce que la construction avec les relatifs éloigne le verbe de ses compléments, mais aussi parce que des objets de « *vicit* » sont ici omis par le poète et sont à sous-entendre : les navires d'Achate, d'Abas et d'Alétès. Nous sommes donc en présence de plusieurs objets pour un même verbe. Servius reste généralement constant dans son identification typologique des *zeugmata*:

SERV. *ad Aen.* 3. 133: PERGAMEAMQVE VOCO *zeugma a superioribus, hoc est urbem.*

Dans l'extrait qui précède²³², Servius note un bris de la syntaxe au moyen de laquelle le poète fait du génitif « *urbis* » l'objet sous-entendu de « *voco* ». Le verbe porte donc sur une expression située précédemment et se construit avec le sens plutôt qu'avec le cas. Pour Servius, le *zeugma* porte uniquement lorsqu'il y a accumulation de sujets ou d'objets se construisant avec le verbe, c'est-à-dire qu'il ne s'applique pas lorsqu'il y a plusieurs compléments d'un autre type, dont à l'ablatif :

SERV. *ad Aen.* 3.260 : NEC IAM AMPLIVS ARMIS²³³ *nec enim potest esse ab inferioribus zeugma, quod plerumque fit, ut ei per omnia unus sermo sufficiat.*

²²⁸ Sur la perte d'usage de cette formule dans les traités grammaticaux, car elle n'indique pas d'impropriété, v. Bernard COLOMBAT, *Les figures de construction dans la syntaxe latine*, Peeters, Paris, 1993, p.39.

²²⁹ *Ibid.*

²³⁰ *Iam ualidam Ilionei nauem, iam fortis Achatii / et qua uectus Abas, et qua grandaeeus Aletes, / uicit hiems* (VERG. *Aen.* 1.120-122).

²³¹ Cf. SERV. *ad Aen.* 1.502 : ISTANS OPERI « *zeugma est ad sequentia pertinens* ».

²³² *Ergo auidus muros optatae molior urbis, / Pergameamque uoco* (VERG. *Aen.* 3.132-133).

²³³ « *nec iam amplius armis, / sed uotis precibusque iubent exposcere pacem* » (VERG. *Aen.* 3.260-261).

Servius n'identifie pas toutes les occurrences où Virgile accumule les sujets ou objets d'un verbe comme un *zeugma* – bien que ce le soit d'après lui – mais se contente de le faire afin d'éclaircir un passage dont la construction lui semble compliquée. Il convient de noter le fait que le *zeugma* s'applique, même dans le cas de tournures elliptiques, lorsque les objets multiples du verbe sont au même régime, il s'agira autrement d'une syllepse.

Syllepsis : la confusion syntaxique

À la différence du *zeugma*, la syllepse occasionne des distorsions entre les différents compléments s'attachant au verbe. Ces distorsions surviennent autant sur le plan de la construction que du sens et sont notées comme des syllepses dans les deux cas. Parmi les emplois relevés de cette figure, Servius note les syllepses d'après ce qui ressemble à une classification. Il s'agit parfois d'une description directe portant sur la nature de la syllepse selon qu'elle touche au genre, au nombre ou au cas grammatical :

SERV. *ad Aen.* 10.672 : QUID MANVS ILLA VIRVM? *syllepsis per genus: nam a manu; id est multitudine, ad viros transitum fecit.*²³⁴²³⁵

SERV. *ad aen.* 1.573 : VRBEM QVAM STATVO VESTRA EST ...*si sic intellegamus, 'quam' nihilominus sequitur et syllepsis fit per casus mutationem*²³⁶; *debut dicere 'urbs quae statuitur vestra est'.*

SERV. *ad Aen.* 1.553 : SOCIIS ET REGE RECEPTO *syllepsis per numeros, ut HIC ILLIUS ARMA, HIC CURRUS FUIT.*²³⁷

Le dernier passage cité (*hic illius arma, hic currus fuit; Aen.* 1.17), indique qu'il faut respecter la règle de la proximité lorsque des expressions de nombres différents sont liées au même verbe, ou dans le cas de genres différents, au même adjectif.²³⁸ La catégorisation *per genus, per* et *per numeros* est forcément le fruit des différents types d'applications convenant à cette figure. Dans son commentaire à Térence, Donat évoque lui aussi divers types de *syllepses*, ce qu'il ne fait toutefois pas dans son *Ars*. Nous retrouvons des

²³⁴ « *Quid manus illa uirum, qui me meaque arma secuti ?* » (VERG. *Aen.* 10.672).

²³⁵ Cf. SERV. *ad Aen.* 10.31 : INVITO NVMINE TROES : *syllepsis per genus est.*

²³⁶ Il s'agit en fait ici d'une attraction de l'antécédent au cas du pronom relatif, l'identification comme syllepse est curieuse dû au fait qu'un seul objet est en réalité lié au verbe. Pour le caractère curieux de la tournure, v. Roland G. AUSTIN, *op. cit.*, p.182, note 573.

²³⁷ Cf. SERV. *ad Aen.* 9.523 : VOS O CALLIOPE PRECOR *syllepsis per numeros; erat enim rectum 'vos musae, aut te, Calliope'.*

²³⁸ SERV. *ad Aen.* 1.17 HIC ILLIUS ARMA, HIC CVRRVS FVIT *quotienscumque nomina pluralis et singularis numeri conectuntur, reponemus viciniore, ut ecce loco 'curru', non 'armis' respondit.*

mentions, dans le commentaire, de « *syllapsis prima* »²³⁹ et « *syllapsis tertia* »²⁴⁰. Cette fois-ci, il ne s'agit plus de descriptions du type « *per genus* », mais bien d'une sorte de système de classification, établi selon une catégorisation qu'aurait possiblement pu suivre Servius :

SERV. *ad Aen.* 2, 321 : IPSE TRAHIT²⁴¹ *septima syllepsis est*

Sans avoir de trace complète de ce système²⁴², nous sommes forcés à déduire les particularités de la *septima syllepsis* à l'aide de cette mention seule. Sans que le passage ne pose problème sur le plan de la construction – *sacra, deos et nepotem* étant tous les trois à l'accusatif que conditionne bien *trahit* –, c'est plutôt relativement à la valeur sémantique que s'effectue la distorsion; *deos trahere* constitue une figure pour Servius, car le verbe convient mal à ce complément²⁴³; de surcroît une syllepse, car il convient à ses deux compléments les plus rapprochés.

Hirmos : le rallongement de l'expression

La figure est écrite en alphabet grec dans une scholie au livre 6 :

SERV. *ad Aen.* 6.66 NON INDEBITA POSCO REGNA MEIS FATIS *est autem εἰρμός, id est longissimum hyperbaton*

Ce fait seul indique l'étrangeté de cette figure pour le grammairien. Jeunet-Mancy note que Servius confond – dans les définitions que nous en avons – cette figure avec une forme d'hyperbate, plus particulièrement la *parenthesis*.²⁴⁴ Il s'agit de la seule occurrence de ce terme chez Servius que relève Holtz et ce dernier indique qu'elle ne correspond en rien à l'enseignement des *artes*, même si elle est bien mentionnée dans l'*Ars Donati*.²⁴⁵ Servius l'emploie toutefois une seconde fois, dans sa forme latinisée, vers la fin du même livre :

SERV. *ad Aen.* 6.703 : INTEREA VIDET AENEAS *hirmos est hoc loco ; id est unus sensus protentus per multos versus.*

²³⁹ DONATUS, *Ph.* 354.

²⁴⁰ DONATUS, *Eu.* 876.

²⁴¹ « *Sacra manu uictosque deos paruumque nepotem / ipse trahit* » (VERG. *Aen.* 2.321).

²⁴² HOLTZ, *op. cit.*, 1981, p.195 et note 75.

²⁴³ COLOMBAT, *op. cit.* 1993, p.43.

²⁴⁴ Jeunet-Mancy, *op. cit.* p.212, note 106.

²⁴⁵ HOLTZ, *op. cit.*

La définition du terme « *hirmos* » correspond bien ici à ce qu'en dit Donat dans son *Ars*.²⁴⁶ L'imprécision à l'égard des propriétés de ce terme technique nous informe de l'usage restreint que devait présenter l'*hirmos*, autant dans les manuels que dans les commentaires.

Tropi : les phénomènes du mot *in sensu*

Parmi les procédés que Donat identifie comme des *tropi*, c'est-à-dire des « *dictio translata a propria significatione ad non propriam similitudinem, ornatus necessitatisve causa* » (*Ars Mai.* K, p.399, l.13),²⁴⁷ nous en avons retenu huit que Servius explique et exemplifie dans son commentaire, soit la *metaphora* – qu'il désigne davantage par son appellation latine, la *translatio* –, la *catachresis*, la *metonymia*, la *synecdoche*, *periphrasis*, *hyperbole* et finalement l'*hyperbate*, qui se décline elle-même en plusieurs catégories. L'expression *tropus* désigne une catégorie de phénomènes affectant le mot principalement en ce qui a trait à son sens.

Metaphora (ou translatio): le trope par excellence

Il s'agit du phénomène dont l'emploi occupe le registre le plus large et dont la définition peut même, pour certains cas, correspondre à celui de la catégorie générale des tropes.²⁴⁸ Quintilien donne une définition négative de la *metaphora* en ce qu'elle n'est pas une comparaison affectée d'un verbe d'état ou d'une expression comparative, mais une « *brevior similitudo* », une manière plus instantanée de fournir le même résultat.²⁴⁹ Servius, à la différence de Donat, préfère nettement utiliser l'expression latine « *translatio* ». Nous n'avons relevé qu'une seule occurrence de *metaphora* en grec chez Servius, dans la mesure où les autres entrées rapportées par l'*Index Rerum et Nominum*²⁵⁰ sont en fait des ajouts du Servius Danielis. L'adoption de cet emploi latinisé par Servius, au même titre que nous

²⁴⁶ DONATUS, *Ars Mai.*, III, 5. Keil IV, p.398, 30 : « *Hirmos est series orationis tenorem suum usque ad ultimum servans.* »

²⁴⁷ QUINT. *Inst. Orat.* 9.1.4 « ...vel, ut plerique grammatici finiunt, dictio ab eo loco in quo propria est translata in eum in quo propria non est. »

²⁴⁸ J. L. MOORE, *op. cit.* p.161, selon Charisius et Diomède; LAUSBERG (*op. cit.* 249), identifie l'expression μεταφορά comme désignant, chez Aristote, l'ensemble des phénomènes se rapportant au trope.

²⁴⁹ QUINT. *Inst. Orat.* 8.6.8-9 : « *Comparatio est cum dico fecisse quid hominem 'ut leonem', translatio cum dico de homine 'leo est'.* »

²⁵⁰ James Frederick MOUNTFORD, *op. cit.* p.110.

l'avons vu pour le doublet *schema/figura* peut être motivé par une volonté de rendre sa terminologie plus évocatrice pour le lecteur. Il en donne une description sommaire :

SERV. *ad Aen.* 1.435 PRAESEPIBVS *alveariis. et est translatio. quae fit quotiens vel deest verborum proprietas, vel vitatur iteratio.*

Le commentaire ne discute pas des rapports de similitude que doit entretenir le terme avec celui qui est remplacé, ce à quoi une bonne partie de la tradition grammaticale s'est attardée en précisant que les deux termes doivent entretenir des rapports figuratifs, dissemblables ou associés *per contrarium*. Servius ne juge pas ces dispositions techniques nécessaires à la compréhension du trope.²⁵¹ Selon ce qu'il en dit, deux situations autorisent le recours à la *translatio* : l'absence d'un synonyme, la nécessité d'éviter une répétition de terme. Il s'agirait autrement d'une acyrologie.

Comme noté par Quintilien²⁵², la *metaphora* peut s'opérer aussi bien à un nom qu'à un verbe, ce que Servius note et explique en détail lorsqu'il est question d'Apollon et de la Sibylle décrits comme des chevaux au chant 6:

SERV. *ad Aen.* 6.79 : EXCVSSISSE DEVM *excuti proprie de equis dicimus: quod ideo traxit, quia Phoebus, id est Sol, equis utitur. et nunc Sibyllam quasi equum. Apollinem quasi equitem inducit et in ea permanet translatione.*

C'est à un regroupement d'expression qu'a recours le poète, ce que veut signifier Servius lorsqu'il dit : « *permanet in translatione* », faisant ainsi du trope une sorte de style oblique pouvant être soutenu. Comme il ne discute pas des grandes catégories de classement, il n'est pas possible de voir si Servius remet en cause l'appartenance de la *translatio* aux *tropes* lorsqu'elle affecte toute une série de vers. Il est important de rappeler que cette tournure n'est pas restreinte au registre poétique; son identification permet aussi d'évoquer certains détails techniques, comme lorsqu'il est question de l'entreposage des amphores dans les navires commerciaux, processus dont le verbe décrivant l'action est, dans l'usage courant, dérivé du matériau employé :

²⁵¹ LAUSBERG, *op. cit.*, p.251: « *Since the similitudo knows no limits, all possibilities are open to the metaphor.* »

²⁵² QUINT. *Inst. Orat.* 8.6.5 *nomen aut verbum.*

SERV. *ad Aen.* 1.433 STIPANT *densent. translatio a navibus, in quibus stipula interponitur vasis, quam stipam dicunt.*

La *translatio reciproca* :

Ce type particulier de *translatio* (ou *metaphora*) est noté par Servius lorsque deux termes sont employés de manière interchangeable; l'un placé à la place de l'autre. Les réalités auxquelles elles réfèrent sont ainsi permutées par le poète :

SERV. *ad Aen.* 1.224 VELIVOLVM *est ista reciproca translatio navium et avium. legimus enim “et velorum pandimus alas” (Aen. 3.520) et contra de apibus “nare per aestatem liquidam” (Georg. 4.59), cum natatus navium sit, alae vero avium. et sciendum est esse reciprocas translationes, esse et partis unius.* ²⁵³

Le commentateur note le fait que Virgile attribue des propriétés d'abeilles aux navires, mais que le procédé est renversable : Virgile se permet de décrire également les abeilles comme des navires. Sa dernière remarque effectue une distinction entre deux types de *translatio* : les *reciprocae translationes* et les *translationes partis unius*, soit la *translatio* régulière que nous venons de voir plus haut. Il semble avoir développé cette catégorie en se confrontant aux réalités du texte de Virgile, car cette précision n'est pas mentionnée dans les scholies citées précédemment où il se donne toutefois la peine de décrire le procédé de base. Servius avait déjà identifié une *metaphora reciproca* un peu plus tôt dans le commentaire :

SERV. *ad Aen.* 1.92 : FRIGORE timore. *et est reciproca translatio; nam et timor pro frigore et frigus pro timore ponitur [...] utrumque enim in unum exitum cadit.*

Cette réciprocité n'est pas conditionnée par les observations qu'il effectue au sein du texte de Virgile, mais leur évocation dépend de l'autorité du poète. Ce sont des critères de similitude qui permettent à Servius de justifier, puis d'établir de manière systématique les modalités de ces *translationes*. Il peut s'agir d'une finalité commune, comme en 1.92, ou de caractéristiques communes partagées par les deux termes eu égard à leur nature. Les scholies essaient par moment de rendre ces caractéristiques évidentes, comme lorsque sont établies des correspondances générales entre l'humain et le végétal au quatrième livre :

²⁵³ SERV. *ad Aen.* 1.301 REMIGIO ALARUM *translatio reciproca, ut supra diximus.*

SERV. *ad Aen.* 4.513 PVBENTES *et sciendum inter homines et herbas esse reciprocam translationem: sic enim 'pubentem herbam' dicimus, quemadmodum 'florem aetatis'*.²⁵⁴

Catachresis : une acyrologia « nécessaire »

Ce terme n'est pas compté parmi les tropes listés dans le commentaire, on ne retrouve que la forme adverbiale du grec : « καταχρηστικῶς ». Il s'agit alors d'un contexte où un trope serait admissible, voire nécessaire :

SERV. *ad Aen.* 1.260 : MAGNAMNIMVM 'magnus' et 'parvus' quoniam mensurae sunt, ad animum non nisi καταχρηστικῶς adhibentur.

L'âme n'étant pas mesurable physiquement, c'est de manière détournée qu'il emploie *magnus* pour la décrire. C'est ce qui caractérise la catachrèse chez Donat, soit l'*usurpatio nominini alteri* pour décrire une réalité dans la mesure où cette dernière n'a pas de terme précis pour la désigner.²⁵⁵ Il donne l'exemple du parricide pour le meurtre du frère. Quintilien donne une traduction latine de cette expression : *abusio*²⁵⁶, que ni Donat ni Servius n'emploieront.²⁵⁷ On pourrait comprendre cette expression dans le même sens que Quintilien là où Servius désigne un emploi de Virgile comme « *abusive* » :

SERV. *ad Aen.* 4.495 ET ARMA *gladium dicit abusive*.

Il semble y avoir imprécision de la part de Servius où il mêlerait par moment ce trope avec l'acyrologie, que nous avons mentionné plus haut, pour une tournure similaire :

SERV. *ad Aen.* 1.543. AT SPERATE DEO abusive 'timete'²⁵⁸

Le signalement de ces emplois se fait toujours dans le commentaire au moyen d'une expression adverbiale – que ce soit en grec ou en latin – ou verbale plutôt que par l'identification d'un trope par son nom comme dans les autres cas. Elle a été probablement évacuée de la liste technique de Servius au profit, d'une part, de l'acyrologie, et d'autre part, de cette conception contextuelle de la catachrèse, qui décrit surtout la nécessité

²⁵⁴ SERV. *ad Aen.* 12, 413 cite ce passage et justifie la réciprocité : « *nam et pubertatem herbarum et florem iuventutis vocamus* ».

²⁵⁵ DONAT, *Ars Mai.* 3, Keil IV, p.400, 1.1-3. « *Haec nisi extrinsecus sumerent, suum vocabulum non haberent* »

²⁵⁶ QUINT. *Inst. Orat.* 8, 6, 34.

²⁵⁷ D'après l'absence même d'entrée à ce propos dans MOUNTFORD, *op. cit.*, p.1.

²⁵⁸ SERV. *ad Aen.* 4. 419 SPERARE DOLOREM *pro timere: et est acyrologia*.

d'employer une métonymie. Sophie Roech²⁵⁹ note les applications variées de l'expression « *usurpare, usurpatio, usurpative* » dans le commentaire, parmi lesquels nous comptons effectivement un jugement sur la métonymie.

***Metonymia* : synonyme par correspondance**

Elle forme, pour beaucoup, un couplet avec la synecdoque²⁶⁰ dans la mesure où la relation entre le terme de remplacement et le terme remplacé n'en est pas une de comparaison – contrairement au cas de la *metaphora* – mais constitue à un rapport de correspondance comme notamment le contenant avec son contenu, une divinité avec son aire d'attribution, une cause avec son effet.²⁶¹

SERV. *ad Aen.* 1.1 : ARMA per 'arma' autem bellum significat, et est tropus metonymia. nam arma quibus in bello utimur pro bello posuit, sicut toga qua in pace utimur pro pace ponitur.

Nous avons peu d'exemples de ce *tropus* qui est d'ailleurs identifié comme *tropus* – avec la synecdoque – par Servius. Il s'agit en fait des deux seuls phénomènes classifiés dans le commentaire de Servius²⁶² conformément à Donat.²⁶³ La seule distinction que présente Servius concerne le fait de nommer une réalité par le nom du dieu y présidant :

SERV., *ad Aen.* 1.724 VINA CORONANT 'vina' pro poculis posuit, et est tropus synecdoque. ut Cererem dicimus pro frumento.

Ce type de désignation serait plutôt classé comme une métonymie « mythologique » par Donat. C'est ce que fait d'ailleurs Quintilien dans un rapport plus large, qu'il identifie comme celui d'« *inventas ab inventore* ». ²⁶⁴ Sur cet objet, il y a contradiction entre Donat et Servius, car le vers 1.724 est cité à titre d'exemple pour la section décrivant la *metonymia* dans l'*Ars Donati*.

***Synecdoche* : le tout désigné par la partie**

Comme nous l'avons identifié plus haut, une confusion est entretenue entre la synecdoque et la métonymie. Servius a tendance à employer la première pour désigner la seconde.

²⁵⁹ SOPHIE ROECH, « Usurpare/usurpatio/usurpative : Sur la notion de norme linguistique et d'écart chez Servius », dans Alessandro GARCEA, Marie-Karine LHOMMÉ, Daniel VALLAT (dir.) *op. cit.*, pp.197-208.

²⁶⁰ QUINT. *Inst. Orat.* 8. 6. 23 : « *Nec procul ab hoc genere discedit μετωνυμία* ».

²⁶¹ LAUSBERG, *op. cit.* p.257-9, §565-568.

²⁶² J. L. MOORE, *op. cit.* p.160.

²⁶³ Sans compter le classement « fautif » de l'aphérèse (*ad Aen.* 1.203) et de la systole (*ad Aen.* 1.73).

²⁶⁴ QUINT., *Inst. Orat.* 6, 6, 23 voir la section suivante.

Même si c'est principalement un rapport quantitatif qui vient conditionner l'emploi de ce trope, Quintilien donne aussi d'autres modalités d'expression, dont *pro specie genus, pro praecedentibus sequentia*²⁶⁵. La définition de Donat est plus restreinte. L'exemple qu'il fournit dans l'*Ars* sera toutefois identifié comme tel par Servius.

SERV., *ad Aen.* 1.399 PVPESQUE TVAE PVBESQUE TVORVM *tropus synecdoche: a parte totum significat.*

Il y a donc correspondances entre la définition qu'en donne Donat et celle fournie par Servius pour ce cas.

***Periphrasis* : l'expression détournée**

Il s'agit du fait de paraphraser un mot ou une expression de manière à la rallonger artificiellement.²⁶⁶ Lausberg note la distinction devant être faite entre une périphrase contenant le *verbum proprium* et une « vraie » périphrase, soit une façon imagée de signifier le *verbum proprium*.²⁶⁷ Ni Donat ni Servius ne font cette distinction. Virgile a principalement recours à des *periphrasei* du premier type :

SERV. *ad Aen.* 1.65; *divum pater atque hominum rex Iuppiter. et periphrasis est, id est circumlocutio.*²⁶⁸

Le titre ajouté en épithète à *Iuppiter* est considéré par Servius comme une périphrase. Quintilien note que la formation doit rester brève ou qu'autrement il s'agirait d'une périéologie.²⁶⁹ La simplicité de ce trope a permis une grande stabilité dans l'établissement de ses conditions.²⁷⁰ Nous avons retenu deux exemples de Servius illustrant les deux catégories par Lausberg. Elles sont toutefois présentées et expliquées de la même façon :

SERV. *ad Aen.* 6.405 : PIETATIS IMAGO *pietas: per periphrasin dicta.*

SERV. *ad Aen.* 5.695 : ARDVA TERRARVM *periphrasis montium.*

²⁶⁵ QUINT., *Inst. Orat.* 8.6.19.

²⁶⁶ DONAT, *Ars Mai* (Keil IV, p.400, l.32).

²⁶⁷ LAUSBERG, *op. cit.* p.269.

²⁶⁸ Cf. QUINT. *Inst. Orat.* 8, 6, 61 : *cui nomen Latine datum est [...] 'circumlocutio'.*

²⁶⁹ QUINT., *Inst. Orat.* 8. 6. 16.

²⁷⁰ HOLTZ, *op. cit.* p.212.

Hyperbaton : le dérangement de l'ordre des mots

Cette expression indique tout type de déplacement (Don. : *transcensio*²⁷¹, Quint. : *transgressio*²⁷²) d'un terme à l'intérieur d'une proposition de manière à déranger la séquence normale des mots. Donat identifie cinq variétés à l'hyperbate : l'*hysterologia* (ou *hysteroproteron*), l'anastrophe, la parenthèse, la tmèse et la *synchisis*. Holtz indique que le développement de cette liste est le fruit d'un débat au sujet non seulement du classement de ses variétés, mais aussi de l'appartenance de l'hyperbate à la catégorie des tropes.²⁷³ Une réorganisation de l'ordre des mots peut effectivement affecter l'expression dans son ensemble et les scholies serviennes semblent être de cet avis pour certaines situations. D'abord, malgré qu'il s'agisse justement d'un terme général définissant une catégorie de phénomènes linguistique, Servius indique des occurrences pour une hyperbate générale, ou sans nuance²⁷⁴ :

SERV. *ad Aen.* 7.346 HVIC DEA *figura hyperbaton: namque talis est ordo...*

Cette notice entre donc en contraction dans une certaine mesure avec les classements qui en font une catégorie générale,²⁷⁵ mais surtout avec son commentaire à l'*Ars Donati* selon lequel il serait nécessaire de toujours identifier la désignation particulière d'une tournure.²⁷⁶ Par ailleurs, il ne fait pas de distinction entre l'hyperbate et la figure de l'*hirmos* comme nous l'avons rencontrée un peu plus haut :

SERV. *ad Aen.* 6.66 : NON INDEBITA POSCO REGNA MEIS FATIS *est autem* εἰρηδὸς, *id est longissimum hyperbaton.*

Virgile présente une série d'expressions dépendant du même verbe²⁷⁷ et Servius juge qu'elle fait en sorte de troubler l'ordre de lecture.

²⁷¹ Keil IV, p.401, l.4.

²⁷² *Inst. Orat.* 8.6.62.

²⁷³ *Ibid.*, p.213.

²⁷⁴ Nous pouvons voir une justification dans SERV. *Comm. in Donatum* (Keil IV, p.448): « *quidquid enim dixerit hyperbaton simul quinque tropos ponit.* »

²⁷⁵ MOORE, *op. cit.* p.186 : « *The grammarians, excepting Quintilian, do not cite examples under the general term, hyperbaton, but under the various special divisions.* »

²⁷⁶ *Comm. in Donatum*, (Keil IV, p.448, l.10): « *quare debemus non ipsis uti principalibus nominibus, sed potius nominibus subdivisionis, sicut in arte dispositum est.* »

²⁷⁷ VERG.6.66-68, *Aen.* : « *da, non indebita posco / regna meis fatis, Latio considerare Teucros / errantisque deos agitataque numina Troiae* ».

Le couple « *hysterologia vel hysteroproteron* »:

Donat les identifie comme deux désignations d'un même phénomène, soit un « *sententiae cum verbis ordo mutatus* ». La nécessité d'établir une démarcation claire entre *l'hysterologia* et *l'hysteroproteron* est un pan caractéristique de la démarche servienne.²⁷⁸

La distinction entre les deux est donnée explicitement dans cette scholie au chant 2 :

SERV. *ad Aen.* 2.162 TYDIDES SED ENIM *hysteroproteron* est 'sed enim ex quo impius Tydides'; nam *hysterologia unius sermonis est.*

Nous avons signalé ce type de trope précédemment lorsqu'il était question de la construction grammaticale des prépositions et conjonctions; classe de mots que Servius définit comme étant principalement affecté par *l'hysterologia*²⁷⁹, qui consiste en leur *detractio*, soit un changement de leur position régulière au sein d'une construction donnée sans que le régime qu'elle détermine ne change. John L. Moore indique que Servius utilise *hysterologia* en remplacement à *l'anastrophe*²⁸⁰, décrite par Donat comme un « *verborum tantum ordo praeposterus* ». ²⁸¹ Or il s'agirait plus précisément de l'anastrophe de la préposition.²⁸² Nous avons déjà traité de la question des conjonctions et des prépositions dans le chapitre 1 et avons d'ailleurs mentionné la scholie au vers 1.307 où Servius systématise justement son traitement de la question en fournissant une description assez complète de *l'hysterologia*, qu'il oppose à une *figura* :

SERV. *ad Aen.* 1.307 QVAS VENTO ACCESSERIT ORAS *diximus superius figuram fieri, cum praepositio detracta nomini verbo copulatur, et plerumque eam suam retinere naturam plerumque convertere. hoc igitur sciendum est, quia, cum casum suum retinet, hysterologia est, ut hoc loco; cum autem mutat, figura est.*

²⁷⁸ Contrairement, notamment, à Donat qui les note comme deux désignations d'un même phénomène (DONAT, *Ars Mai*, Keil IV, p.401 : *hysterologia vel hysteroproteron*).

²⁷⁹ Et uniquement le cas de la postposition des conjonctions et prépositions selon Maria KAZANSKAYA, « *L'hysteron-proteron dans le corpus servien* », dans Alessandro Garcea, Marie-Karine Lhommé, Daniel Vallat (dir.) *op. cit.*, pp. 299-318.

²⁸⁰ MOORE, *op. cit.*, p.188 Proposition dont nous doutons étant donné le fait, mentionné précédemment, que le phénomène s'applique, pour Servius, aux prépositions et aux conjonctions, ce qui demeure le cas pour l'exemple fourni par Donat dans l'*Ars* (K. p.401, l.9-10), mais qu'il n'indique pas dans sa description.

²⁸¹ *Ars Mai*, Keil IV, p.401, l.9.

²⁸² Tryphon en identifie déjà les trois types pour l'anastrophe : « γίνεται δὲ ἤτοι ὁ ὀνόματος ἢ προθέσεως ἢ ἐπιρρήματος μετακίνησις. » (*Rhet. Gr.* III, p.197, 10).

La distinction effectuée ici entre la *figura* et l'*hysterologia* semble respecter la distinction traditionnelle entre un trope – en l'occurrence l'*hysterologia* – et la figure. Comme nous l'avons déjà noté, Servius emploie ce dernier terme de façon plutôt imprécise. Néanmoins, lorsque l'énoncé n'est pas affecté par la *detractio* de la préposition, il faut considérer qu'il s'agit d'une *hysterologia*, qui n'affecte qu'un seul mot. La préposition vient se placer devant le verbe et s'y attacher alors qu'elle l'aurait normalement suivi.

SERV. *ad Aen.* 1.388 ADVENERIS URBEM *hysterologia ut supra, hoc est ad urbem veneris.*

La préposition peut aussi être antéposée à un autre nom que son antécédent logique. Dans ce type de cas, la remarque du grammairien ne sert pas seulement à rectifier l'usage, mais bien à clarifier le propos du vers et le régime de la préposition :

SERV. *ad Aen.* 9.813 ILE SVO CVM GVRGITE FLAVO *hysterologia est 'cum ille eum excepit' : non enim procedit 'cum suo gurgite'.*

Les exemples d'*hysterologia* sont assez rapidement traités par Servius, qui se contente d'en restituer simplement l'ordre normal étant donné que ce trope n'affecte que la disposition d'un mot.

L'hysteroproteron in sensu

Pour Servius, l'*hysterologie* n'affecte que la position d'un mot seul. Par conséquent, nous pouvons présumer qu'il considère l'*hysteroproteron*, qu'il lui oppose, comme un phénomène affectant davantage l'énoncé et pour lequel une plus grande partie de la phrase est à restituer. Une particularité que présente le commentaire de Servius concerne l'ajout de *in sensu* dans l'identification de cette tournure :

SERV. *ad Aen.* 1.264 MORESQUE VIRIS ET MOENIA PONET *hysteroproteron in sensu; ante enim civitas, post iura conduntur.*

Dans ce type de passage, Servius n'identifie pas de problème dans la construction du latin, mais plutôt dans l'ordonnancement des actions d'un strict point de vue narratif. Énée érigera d'abord les murailles, il instaurera ensuite les lois. Entre les deux *tropes*, le supplément « *in sensu* » ne se retrouve qu'après l'*hysteroproteron*, qui peut non seulement affecter l'ordre des mots, mais aussi l'ordre logique.²⁸³ L'attention que Servius accorde lui-

²⁸³ KAZANSKAYA, *op. cit.* p.306.

même à ce trope chez Virgile dépasse l'importance attribuée à l'*hyperbaton* par tradition grammaticale.²⁸⁴ Curieusement, nous avons aussi relevé une scholie où le commentateur met en garde contre l'identification d'un *hysteroproteron* :

SERV. *ad Aen.* 1.179 ET TORRERE PARANT FLAMMIS ET FRANGERE SAXO *multi hysteroproteron putant, non respicientes superiora, quia dixit undis Cererem esse corruptam, quam necesse fuerat ante siccari.*

Lorsque Servius rejette explicitement une lecture donnée, c'est nécessairement pour une raison. Cette attitude est généralement due au fait que l'explication qu'il juge fautive est largement répandue et que le commentateur souhaite la confronter. Dans le passage qu'il commente, cette scholie constitue justement celui que cite l'*Ars Donati* pour exemplifier l'*hysterologia/hysteroproteron*. Bien plus qu'un lieu de débat, pour reprendre l'expression de Kazanskaya²⁸⁵, la démonstration quant à l'absence d'*hysteroproteron* au vers 1.179 constitue pour Servius l'ultime moyen de prouver sa connaissance avancée sur le sujet.

***Parenthesis* : une interruption du propos**

En latin « *interpositio* », la *parenthesis* est un bris de syntaxe par l'interposition d'une proposition au milieu d'une autre, l'interrompant du même coup.²⁸⁶ Contrairement à Donat qui l'identifie comme un type d'hyperbate, Servius la nomme *figura* et l'associe étroitement avec l'ellipse, le principe opposé :

Serv. *ad Aen.* 1.65 AEOLE INCUTE VIM VENTIS²⁸⁷ *ordo ipse est, quod figura parenthesis. Inter parenthesis et ellipsin hoc interest, quod parenthesis est quotiens remota de medio sententia integer sermo perdurat; plenum namque est. Ellipsis autem est quotiens remotis interpositis deest aliquid.*

Certaines ellipses peuvent être moins longues, comme cette apposition à l'interrogatif qui est toujours identifiée comme telle :

²⁸⁴ Le DS cite d'ailleurs de manière indistincte l'*hysterologia* et l'*hysteroproteron*. Notons comme exemple *ad Aen.* 4.14 QVIBVS IACTATVS FATIS *et est hysterologia : nam prius est ut bella exhauserit, post fatis iactatus sit.* où une inversion logique est comprise comme une *hysterologia*. KAZANSKAYA, *op. cit.*, p.305.

²⁸⁵ KAZANSKAYA, *op. cit.* 304.

²⁸⁶ J. L. MOORE, *op. cit.*, p.189.

²⁸⁷ Le lemme présente « *Aeole* » au vers 65, puis « *incute vim ventis* » au vers 68. Tout le reste constitue l'ellipse.

SERV. *ad Aen.* 1.308 QVI est autem ordo 'qui teneant, hominesne feraene'²⁸⁸; media per parenthesis dicta sunt.

Un emploi de ce type couramment mentionné par Servius concerne l'ajout ou le retrait des verbes de parole du type « *dixit* ». Les incisives sont en effet d'usage fréquent autant dans la prose qu'en poésie. L'absence de verbe de parole représente, quant à elle, une ellipse.

SERV. *ad Aen.* 1.371 IMOQVE TRAHENS *a pectore vocem deest 'dixit'. et quotiens longe respondet, parenthesis est; quotiens nusquam, ellipsis dicitur, ut hoc loco.*

Tmesis : la séparation d'un mot

Le principe de la tmèse est similaire à la parenthèse mis à part que ce phénomène ne s'applique pas à une proposition, mais uniquement à un mot, qu'il soit composé ou simple. L'exemple le plus fréquent est tiré des *Géorgiques*²⁸⁹ :

DON. *Ars Mai.* (K. IV, p.401, l.14) : *tmesis est unius conpositi aut simplicis verbi sectio, una fictione vel pluribus interiectis, ut 'septem subiecta trioni' pro septemtrioni.*

Servius définit à nouveau ce trope dans son commentaire au chant 1 et l'exemplifie au moyen du même passage des *Géorgiques* :

SERV. *ad Aen.* 1.412 : CIRCVM DEA FVDIT²⁹⁰ *figura est tmesis, quae fit cum secto uno sermone aliquid interponimus, ut alibi "septem subiecta trioni". sed hoc tolerabile est in sermone conposito, ceterum in simplici nimis est asperum; quod tamen faciebat antiquitas, ut "saxo cere comminuit brum".*

Il précise que la tournure est plus régulière quand elle affecte un terme composé, malgré que les poètes en aient fourni des exemples avec des mots simples. Contrairement à l'exemple tiré de *septem-trionis*, ce sont généralement des expressions verbales construites avec une préposition préfixée qui subissent la tmèse :

SERV. *ad Aen.* 6.342 SVB AEQUORE MERSIT tmesis est: medio aequore submersit.²⁹¹

²⁸⁸ VERG. *Aen.* 1.308-9 : « *qui teneant, nam inculta uidet, hominesne feraene, / quaerere constituit* ».

²⁸⁹ VERG. *Georg.* 3, 381 : « *talīs Hyperboreo septem subiecta trioni* ».

²⁹⁰ Similaire en 6.709 : CIRCUM LILIA FUNDUNTUR *hoc est circumfunduntur circum flores.*

²⁹¹ Cf. SERV. *ad Aen.* 9.286. INQVE SALVTATAM LINQVO *insalutatam: et est tmesis*; 7.104. SED CIRCVM LATE VOLITANT tmesis est; 9.337 PER OVILIA TVRBANS *perturbans ovilia: nam tmesis est.*

Servius observe aussi une tmèse ayant affecté l’adverbe *hactenus*²⁹². Ce cas semble néanmoins faire partie de ces exceptions affectant les mots simples qu’il indique n’appartenir qu’au registre des *antiqui*. La tmèse peut parfois avoir l’effet contraire d’une *hysterologia* – selon la définition qu’en donne Servius – dans la mesure où ce phénomène peut préfixer au verbe une préposition, et la tmèse détacher de son verbe un préfixe. Comparons les deux notices suivantes :

SERV. *ad Aen.* 5.440. SEDET CIRCVM CASTELLA *tmesis est, hoc est circumsedet*.

SERV. *ad Aen.* 10.845 CORPORE INHAERET ...*aut certe hysterologia est, ut it haeret in corpore*’.

Dans le premier cas, le verbe *circumsedeo* prend la valeur particulière d’« assiéger ». C’est donc que le préfixe est nécessaire pour en comprendre le sens précis. Nous sommes donc en présence d’une tmèse. Dans la seconde notice, c’est le contraire qui se produit : *haereo* aurait exigé un complément introduit par la préposition « *in* » suivie de l’ablatif; la préposition ayant en l’occurrence été artificiellement jointe au verbe par le poète. Curieusement, il indique un recours simultané aux deux tropes pour une même expression au vers suivant :

SERV. *ad Aen.* 10.794. INQVE LIGATVS²⁹³ *pro inligatusque*: *et est tmesis cum hysterologia*.

En faisant remonter la conjonction « *-que* », ce qui constitue une *hysterologia*, Virgile sépare du même coup le préfixe « *in-* » du verbe qu’il suit normalement, produisant ainsi cette construction curieuse pour Servius.

***Synchysis* : l’enchevêtrement**

Servius ne mentionne ce trope qu’une seule fois dans son commentaire :

SERV. *ad Aen.* 2.348 IVVENES FORTISSIMA FRVSTRA PECTORA *obscuritatem autem facit hoc loco et synchysis, id est hyperbati longa confusio, et falsa lectio*.

Pour Servius, la *synchysis* ne représente qu’un « extrême de l’hyperbate », c’est-à-dire une hyperbate où plusieurs éléments de la proposition sont mêlés entre eux. L’exemple de l’*Ars*

²⁹² SERV. *ad Aen.* 6.62 HAC TRIOANA TENVS *hactenus*.

²⁹³ VERG. *Aen.* 10.794-5 : *Ille pedem referens et inutilis inque ligatus / cedebat*.

*Maior*²⁹⁴ est cité par Quintilien qui le décrit comme « *ultra modum hyperbaton* ». Il faut garder en tête que l'*hyperbate* est un des tropes les plus fréquents en poésie. Servius se contente d'en restituer l'ordre naturel. C'est d'ailleurs le cas pour le passage retenu à la fois par Quintilien et Donat pour illustrer la *synchysis* que Servius n'identifie pas. Il ne fait que restituer l'ordre :

SERV. *ad Aen.* 1.109 SAXA VOCANT ITALI MEDIIS QVAE IN FLVCTIBUS ARAS *ordo est, quae saxa in mediis fluctibus Itali aras vocant.*

Le cas de l'hypallage

Ce trope ne compte pas parmi le classement de la troisième partie de l'*Ars Maior*, mais il nous semblait pertinent de conclure ce chapitre en abordant ce concept, car Servius l'emploie à de nombreuses reprises. John Leverett Moore note la fréquente confusion de la part de Servius entre les manifestations de la métonymie et de l'hypallage.²⁹⁵ Il est étonnant de relever la mention de cette tournure comme d'une *figura* et de la tendance à l'identifier par moments en latin, par moments en grec :

SERV. *ad Aen.* 2.64 CIRCVMFVSA RVIT figura ὑπαλλαγῆ, ruit et circumfusa est.

SERV. *ad Aen.* 4.586: ALBESCERE LVCEM hypallage est: *luce enim albescunt omnia, non lux albescit.*

Cicéron témoigne de cette confusion entre les deux termes, incluant même la *catachresis* comme constitutif d'un même phénomène et identifie une désignation commune qu'il fait remonter à Aristote :

CIC. *Orat.* 93. *Hanc ὑπαλλαγῆν rhetores, quia quasi summutantur verba pro verbis, μετανομίαν grammatici vocant, quod nomina transferuntur. Aristoteles autem tralationi et haec ipsa subiungit et abusionem quam κατάχρησιν vocant.*

Selon Cicéron, l'hypallage est le même phénomène que la métonymie, à savoir, la désignation d'une chose pour une autre. Or, les hypallages qu'identifie Servius semblent

²⁹⁴ VERG. *Aen.* 1.108-9 : « *Tris Notus abreptas in saxa latentia torquet / saxa uocant Itali mediis quae in fluctibus aras*, passage à propos duquel MOORE (*op. cit.* p.190) rapporte que le deuxième vers constituerait un ajout ultérieur, ce qui ne change rien à la lecture de Servius.

²⁹⁵ J. L. MOORE, *op. cit.* p.184, note 6.

plus précis, et leurs mentions beaucoup plus nombreuses que tout autre trope. Servius tente d'en donner la définition dès le début de son commentaire :

SERV. *ad Aen.* 1.9 : VOLVERE CASVS *id est casibus volvi. et est figura hypallage, quae fit quotienscumque per contrarium verba intelleguntur.*

Il indique que la structure est exprimée contrairement à son sens; c'est-à-dire qu'en l'occurrence, Virgile aurait inversé l'objet et le sujet de la proposition. Servius n'hésite pas à identifier à plusieurs reprises ce procédé que semble effectivement affectionner Virgile. La scholie suivante établit certains exemples de l'hypallage comme paradigmatiques :

SERV. *ad Aen.*1.392 NI FRVSTRA AVGVRIVM VANI DOCVERE PARENTES *quod autem dicit 'vani parentes', aut hypallage est, id est vanum augurium, ut "dare classibus austros" (Aen. 3.61)²⁹⁶ et "ibant obscuri sola sub nocte" (Aen. 6.268)²⁹⁷ pro ipsi soli per obscuram noctem*

L'hypallage n'est donc pas l'équivalent de la métonymie pour Servius; un terme donné n'est pas employé pour exprimer autre chose. La tournure est toujours symétrique et consiste soit à intervertir deux termes au sein d'une même construction²⁹⁸, soit à accorder un attribut ou une épithète avec un autre terme que son antécédent logique.²⁹⁹ Ce type d'expression aurait davantage valu d'être classée parmi les *figurae*. Une confusion persiste sur la nature du phénomène, à savoir s'il affecte davantage le mot ou l'expression.³⁰⁰ Le phénomène n'est noté qu'à une reprise par Donat dans ses scholies à Térence :

DONAT. *ad. Hec.* 359 ATQVE EIS ONERA ADIVTA *figura est ὑπαλλαγή pro 'ipsos onera portantes'*

Conclusion

Contrairement aux *artes* qui tentent de systématiser et de lister l'ensemble des phénomènes du langage que les étudiants pourront éventuellement rencontrer dans les textes puis employer en rhétorique, un recueil de scholies identifie des problèmes réels rencontrés dans le texte et affectant la lecture. Les désignations qu'emploie Servius servent avant tout un but pédagogique : elles permettent de faire comprendre les difficultés que présente un

²⁹⁶ SERV. *ad Aen.* 3.61 CLASSIBUS AVSTROS *hypallage est.*

²⁹⁷ SERV. *ad Aen.* 6.268 : OBSCURI SOLA SUB NOCTE *aut hypallage est 'sub obscura nocte soli ibant'.*

²⁹⁸ SERV. *ad Aen.* 4.385 : ANIMA SEDUXERIT ARTUS *hypallage pro 'animam artubus seduxerit'.*

²⁹⁹ SERV. *ad Aen.* 6.214 : PINGVEM *aut hypallage est, hoc est de pinguibus taedis.*

³⁰⁰ V. HOLTZ, *op. cit.* 1981, p.201 au sujet des chevauchements entre les notions de trope et de figure.

passage donné. Le but du commentaire demeure de rendre intelligible le poète au lecteur. Or, Servius semble s'attendre à une certaine mise en application des catégories préalablement apprises par son auditeur et tente même de rectifier leur classement au sujet duquel certaines de ses notices laissent présumer un doute de sa part. En vertu des différences que nous avons observées entre le classement des tropes et des figures de l'*Ars Donati* et ce que préfigure, par ses remarques contextuelles, celui de Servius, nous sommes en mesure de constater qu'un débat concernant le classement de formes ornementales et fautives du discours persiste jusqu'au quatrième siècle. Nous n'avons qu'à penser à l'emploi de l'expression *figura*, l'utilisation ou non d'un registre grec ou latin, et surtout la différence que trace Servius entre l'*hysterologia* et *hysteroproteron* qui constituent pour Donat des synonymes.

3. Servius et l'étymologie, l'approche pragmatique d'une science spéculative

Dans ce chapitre, nous proposons d'examiner la part glossographique des scholies serviennes. Plus qu'un simple étalage d'érudition ou un listage d'étymologies « intéressantes », la glossographie est un outil pédagogique de premier plan pour Servius qui s'en servira afin d'appuyer par moment une correction textuelle, une rectification de la graphie d'un mot ou une identification de ses quantités vocaliques. Au même titre que Virgile utilise les jeux de mots étymologiques pour raffermir sa position de poète et s'inscrire dans la tradition littéraire, le recours à cette science permet à Servius d'acquérir une certaine emprise sur les propriétés régissant la nature du langage, justifiant ainsi le rôle du grammairien et la position de sa science au sein de monde intellectuel de l'Antiquité tardive. Or, il faut savoir que l'étymologie savante des grammairiens est conditionnée, dans une certaine mesure, par certaines règles auxquelles ne sont pas soumis les poètes, même s'il lui est aussi possible de proposer, pour un seul terme, différentes origines. Il s'agit d'un processus qui en vient à employer les éléments du lexique comme un outil conceptuel. Ces concepts se déploient en ramifications aux avenues multiples au même titre que la trame narrative des mythes peut l'être pour les poètes.³⁰¹ Il s'agit aussi d'un outil à caractère autoritativ : c'est grâce à l'origine du mot qu'on peut statuer sur ses propriétés. Servius s'en sert aussi comme argument justifiant ses positions dans un contexte polémique. Sa propension à proposer des étymologies issues du grec lui permet d'abord d'agir en tant que courroie de transmission assurant ainsi une sorte de lien logique entre les expressions de langue du monde grec et romain.³⁰² De plus, ce type d'enseignement viendrait justifier une conception synchronique et autoréférentielle de la langue latine³⁰³ et renforce certaines notions fondamentales qu'entretient et veut transmettre Servius sur le langage qu'il considère, dans l'idéal, comme un système cohérent et logique.³⁰⁴ D'un point de vue plus

³⁰¹ Ineke SLUITER « Ancient Etymology: A Tool for Thinking », dans *Brill's Companion to Ancient Greek Scholarship*, Brill, Leiden, 2015, p.902-903.

³⁰² Marc AMSLER, *op.cit.* p.64-65.

³⁰³ BRUNET Claude, « Servius et l'étymologie, une approche de la création lexicale », dans Alessandro Garcea, *et al. (dir.) op. cit.*; p.140

³⁰⁴ *Ibid.*

pratique, l'étymologie, comme outil épexégétique, se retrouvera donc dans différents types de scholies et sera employé comme source de l'information (fonction heuristique), comme preuve du point de vue que défend Servius (fonction argumentative) ou servira simplement à faciliter la rétention des notions de son commentaire (fonction mnémonique).

Nous avons opté pour un traitement des remarques glossographiques des noms propres et des toponymes étant donné les nombreuses informations que renferment les origines de ces termes pour le grammairien. Il est important de savoir que les étymologies savantes affectent tous les éléments du lexique de manière indistincte. Servius assimile entre eux des mots dont le sens et l'orthographe semblent suggérer un rapprochement. Notre intention n'est pas de vérifier la validité factuelle des propositions étymologiques de Servius, nous explorerons plutôt la manière dont il en fait usage selon les modalités où cette « science » est pratiquée à l'Antiquité. En général, les étymologies qu'il propose ne sont pas données de manière arbitraire; elles remplissent une fonction dans son commentaire. Comme il ne s'agit ni d'un ouvrage de compilation ni d'un traité d'étymologie, nous avons donc jugé pertinent de considérer l'utilité que présente l'ajout d'une notice glossographique pour le commentaire dans son ensemble. Le texte de Virgile recèle une grande quantité de signalements étymologique que Servius rend par moment apparents. Nous nous sommes donc initialement penchés sur le traitement qu'effectue Servius des étymologies poétiques auxquelles fait allusion le texte de Virgile. De quelle manière explicite-t-il l'étymologie proposée? De quelle manière s'y prend-il pour fournir un enseignement plus général quant à l'origine de la formation des mots? Il convenait, pour répondre à ces questions, d'énoncer d'abord quelques généralités au sujet des étymologiques anciennes, car leur emploi précède et dépasse largement le cadre de la grammatologie. Puis nous verrons comment Servius emploie lui-même les étymologies dans son commentaire. Il le fait très souvent sans rapport avec les associations lexicales que Virgile effectue dans l'*Énéide*. Puisque le commentaire, en fournissant des explications de nature plus technique, atteste de plusieurs évolutions lexicales présumées – soit de phénomènes diachroniques – nous traiterons finalement de certains éléments tirés de la méthode du grammairien que ces explications nous permettent d'identifier quant au traitement général de la formation présumée du vocabulaire latin.

Le développement des théories étymologiques et leur mise en pratique.

Aux origines : une pratique poétique

Les associations étymologiques effectuées dans un registre poétique – antérieures aux explications à leur sujet – se retrouvent dès Homère et demeureront une pratique littéraire importante.³⁰⁵ Le poète établit initialement des associations entre différents termes en fonction des similarités assonantes et allitératives qu'ils présentent, qui finiront par s'établir en associations sémantiques. Nous avons noté un exemple, commenté notamment par James O'Hara³⁰⁶, assez révélateur de cette technique s'appliquant autant aux noms propres – à la fois pour les lieux-dits, les héros ou les divinités – qu'aux adjectifs et noms communs. Nous avons choisi l'exemple le plus évident, autant par ses signalements, que par l'attention lui ayant été accordée jusqu'à présent. Deux passages clés l'exemplifient :

οὐ νότ' Ὀδυσσεύς

Ἀργείων παρὰ νηυσὶ χαρίζετο ἱερὰ ρέζων

Τροίη ἐν εὐρείῃ; τί νό οἱ τόσον ὠδύσαο, Ζεῦ; (Hom. *Od.* 1.60-62)

πολλοῖσιν γὰρ ἐγώ γε ὀδυσσάμενος τόδ' ἰκάνω, /

ἀνδράσιν ἠδὲ γυναιξὶν ἀνά χθόνα πουλυβότειραν /

τῷ δ' Ὀδυσσεύς ὄνομ' ἔστω ἐπώνυμον (Hom. *Od.* 19, 407-409)

En plus de produire un habile rapprochement phonétique, la correspondance du nom d'Ulysse avec le verbe « ὀδύσομαι » remplit une fonction programmatique, c'est-à-dire que le sens qu'on peut attribuer au terme est lié à l'argument du récit. Elle associe étroitement le récit et la signification du nom attribué à son héros.³⁰⁷ Bien que mûrement réfléchie, la part glossographique de ce type de référence n'est pas révélée de manière explicite, mais plutôt signalée de plusieurs façons. Nous avons comme signalements, pour le second passage, l'emploi de l'expression « ὄνομ' ἔστω ἐπώνυμον » servant à attirer

³⁰⁵Helen PERAKI-KYRIAKIDOU « Aspects of Ancient Etymologizing », dans *The Classical Quarterly*, 2002, Vol. 52, No. 2 (2002), p.119.

³⁰⁶ James O'HARA, *op. cit.* 1996.

³⁰⁷ Voir William Bedell. STANFORD, « The Homeric Etymology of the Name Odysseus », *Classical Philology*, Vol. 47, No. 4 1952, pp.211 *passim* : « Ὀδυσσεύς, if connected with* *ὀδύσομαι could bear three etymological meanings. It could indicate a man who showed an unusual degree of irascibility or hatred in himself, or a man who caused an unusual degree of hatred or anger in others, or a man who suffered from an unusual degree of hatred or anger in others. »

l'attention sur la valeur et les sonorités propres au mot. Le premier exemple effectue une association aussi marquée, mais signalée de manière plus subtile; d'une part, au moyen d'un alignement, vers la fin de chaque vers de chacun des termes associés « Ὀδυσσεὺς », « ὠδύσαο » et, d'autre part, au moyen d'une lecture κατ' ἀντίφρασιν³⁰⁸ de « χαρίζετο ». Ce dernier verbe se construit et est présenté en effet comme l'opposé d'« ὀδύσσομαι »; il sert donc à raffermir le sens de ce dernier verbe au moyen d'une antiphrase. Ce type de jeu lexical alliant la forme de l'expression et sa force sémantique sera en usage dans la tradition poétique grecque. Elle sera l'objet d'un engouement majeur à l'époque hellénistique et les Romains l'adopteront à leur tour autant en poésie, notamment chez Virgile, que dans les théories sur le langage.³⁰⁹

Le développement d'une étude de le glossographie

Ces conceptions sur le langage, préluées par la poésie, seront entretenues et explicitées par des ouvrages philosophiques qui tenteront de définir et de circonscrire les prérogatives de cette technique. L'étymologie tendra alors à s'ériger en pratique discursive, voire scientifique. C'est Platon, dans le *Cratyle*, qui tente, pour la première fois, d'explicitier les rapports liant la désignation d'une chose et son essence. Ce texte marque l'établissement de catégories techniques et de critères au moyen desquels l'étymologie se développera comme science à part, à un certain degré, de la pratique poétique.³¹⁰ Il est important de noter que l'expression « ἐτυμολογία » ne figure pas dans le texte. Platon désigne le phénomène au moyen de l'expression « ὀρθότης τῶν ὀνομάτων »³¹¹ : la « justesse des mots » dans la mesure où ils reflètent adéquatement la nature de la chose qu'ils désignent.³¹² Le rapport au langage qu'entretient le dialogue pressent le nom comme l'expression d'une vérité qu'il contient en son sein et qu'il exprime par des liens de nature synchronique avec d'autres mots ou tournures.³¹³ L'exposé se limite initialement aux noms

³⁰⁸ *Ibid.*, p.66.

³⁰⁹ O'HARA, *op. cit.*, p.4 donne plusieurs facteurs ayant favorisé l'émergence de cet intérêt à Rome outre la popularité de cette pratique chez les poètes/savants d'Alexandrie : la popularité du stoïcisme à Rome, le grand intérêt y étant voué à l'histoire des mots et des choses et l'apport d'auteurs comme Varron et Valérius Flaccus qui consacrèrent des ouvrages majeurs sur ce sujet.

³¹⁰ Marc AMSLER, *op. cit.* 1989, p.38.

³¹¹ PLATON, *Cratyle*, 428e : « Ὀνόματος [...] ὀρθότης ἐστὶν αὐτῆ, ἣτις ἐνδείξεται οἷόν ἐστι τὸ πρᾶγμα ».

³¹² Jean LALLOT, « L'étymologie en Grèce ancienne », dans CHAMBON Jean-Pierre, George LÜDI (ed.), *Discours étymologiques*, Max Niemeyer, Tubingue, 1991, p.138.

³¹³ Ineke SLUITER, *op. cit.* p.898.

de certains héros. Comme nous le verrons, les noms propres de héros et de divinités sont une pépinière à réflexions de cette nature – mais aussi à jeux de mots étymologiques de la part des poètes – car, grâce à son nom, il est possible d’identifier les qualités et attributions d’un personnage. À titre d’exemple, Platon considère le nom d’Astyanax comme plus approprié (ὀρθότερον) que Scamandre, pour le fils d’Hector, d’après l’étymologie du nom : ἄστυ/ἄναξ qu’il note comme signalée chez Homère. Elle est attestée aujourd’hui comme une étymologie poétique effectuée par le poète.³¹⁴ Platon glose aussi des noms communs, dépassant donc le registre seul des noms propres.³¹⁵ Par exemple, le nom ἄνθρωπος, détermine-t-il, renfermerait un sens qu’il tient en commun avec le verbe « ἀναθρέω », « examiner avec attention ».³¹⁶ Nous voyons là un des premiers emplois argumentatifs – voir autoritatifs – de la pratique étymologique, liant ainsi la nature d’une chose à sa désignation lexicale; Platon expose, par le biais du nom servant à l’exprimer, sa propre conception de la nature de l’homme.

En nous fiant aux sources fragmentaires, nous pouvons situer les premières mentions du terme ἐτυμολογία chez Chrysippe de Soles³¹⁷, un philosophe stoïcien du 3^{ème} siècle avant l’ère commune. Le principal apport des stoïciens à la science étymologique réside dans la nécessité technique que les termes entre lesquels des correspondances sont établies entretiennent entre eux une certaine relation sémantique,³¹⁸ c’est-à-dire qu’ils possèdent des qualités ou des propriétés communes.³¹⁹ Ils s’agenceraient selon trois principes³²⁰ : la *similitudo* (*crux/crus*), la *vicinitas* (*piscis/piscina*) ou *per contrarium* (*bellum/bellus*).³²¹ La pratique de l’étymologie aurait constitué pour eux une forme d’archéologie épistémique leur permettant d’identifier les λεκτά cachés, soit les « réalités dicibles » participant à l’acte

³¹⁴ Voir Eva TSITSIBAKOU-VASALOS, « Gradation of science. Modern Etymology versus ancient » dans *Glotta*, 74, N.1, Jan 1997 : « *The Cratylus [...] reflects the etymological speculation not only of Plato but of past generations of poets, rhapsodes, poet-philosophers...* »

³¹⁵ PLATON, *Cratyle* 392e : « οἷος γάρ σφιν ἔρυτο πόλιν καὶ τείχεα μακρά » (II. 22.507). διὰ ταῦτα δὴ, ὡς ἔοικεν, ὀρθῶς ἔχει καλεῖν τὸν τοῦ σωτήρος υἱὸν Ἀστύνακτα.

³¹⁶ PLATON, *Cratyle*, 399a : « ἐντεῦθεν δὴ μόνον τῶν θηρίων ὀρθῶς ὁ ἄνθρωπος ἄνθρωπος ὀνομάσθη, ἀναθρόων ἃ ὄπωπε. »

³¹⁷ Dans Hans F. VON ARNIM, *Stoicum Veterum Fragmenta*, Vol. 2, Teubner, Stuttgart, 1903, Fr. 146 (*Origenes contra Celsum* I, 2).

³¹⁸ Jean LALLOT, *op. cit.*, p.143.

³¹⁹ Cf. SERV. *ad Aen* 1.262 ARCANAE ‘secretae’. *Unde et arca et arx dictae, quasi res secretae.*

³²⁰ Jaap MANSFELD, « Zeno of Citium. Critical Observations on a Recent Study », *Mnemosyne*, Vol. 31, Fasc. 2, 1978, p.144.

³²¹ AUGUSTIN, *De Dialectica*, VI.

énonciatif³²² que renferment les différents mots de la langue.³²³ Cette conception s'inscrit dans une vision matérialiste du langage au sein de laquelle ce dernier aurait initialement entretenu un rapport isomorphe avec la réalité matérielle, qu'elle représentait de manière initialement plus saillante; il se serait agi d'un petit nombre de sons ayant un rapport étroit avec leur signifié, qui se serait par la suite complexifié et développé³²⁴, subissant alors des altérations qui en auraient voilé la clarté du sens.³²⁵ Trouver l'origine d'un mot en revient donc à déterminer ses possibilités sémantiques dans la mesure où l'origine d'une expression est constitutive de ses qualités primordiales. C'est majoritairement sur la base de ces idées que s'est développée la science étymologique des premiers Romains.

L'étymologie savante à Rome : la rencontre de deux pratiques étrangères

Nous laisserons de côté le développement de la pratique étymologique dans la tradition poétique grecque ou romaine pour nous concentrer plutôt sur les études qu'en ont produites les auteurs s'étant intéressés au sujet. Françoise Desbordes mentionne une pratique glossographique pré-Varronienne; la tradition des *verborum enonratio*, vieille tradition romaine liée notamment au milieu juridique, annalistique et religieux, qui consiste en une étude indistincte de certains mots, souvent archaïques, ayant un sens obscur.³²⁶ Sans dégager un statut clair accordé à l'étymologie, ou encore à l'expérience des *verborum emendatio*, une approche antiquisante du langage, cette pratique donne à voir la prédisposition des Romains pour tout type d'étude touchant l'origine des mots et leur rapport à l'histoire.³²⁷ L'entreprise stoïcienne – grâce à la popularité que gagnèrent leurs théories dans les milieux intellectuels romains – fut à l'origine d'un développement du souci étymologique. Les premières études sur ce sujet furent d'ailleurs produites par des adeptes du stoïcisme³²⁸, parmi lesquels compte notamment Aelius Stilo, dont Varron fut

³²² Pour une définition plus complète de λεκτόν, voir Frédérique ILFEDONSE, « Retour sur la terminologie stoïcienne de la signification », *Methodos*, 19, 2019, [En ligne]: <http://journals.openedition.org/methodos/5579>.

³²³ Jaap MANSFELD, *op. cit.*, p.143.

³²⁴ Jean LALLOT, *op. cit.*, p.143.

³²⁵ Marc AMSLER, *op. cit.* p.22-23.

³²⁶ Françoise DESBORDES, « La pratique étymologique des Latins et son rapport à l'histoire », dans Pierre CORBIN (dir.) *L'étymologie de l'Antiquité à la Renaissance*, Presses universitaires du Septentrion, Lille, 1998, pp. 69-80.

³²⁷ James O'HARA, *op. cit.*, p.42.

³²⁸ Marc AMSLER, *op. cit.*, p.24.

l'étudiant. Cet auteur avait un grand intérêt à la fois pour les Antiquités romaines et les études glossographiques.³²⁹ Il était particulièrement friand des étymologies par antiphrase :

« MILITEM : *Aelius a mollitia κατά αντίφρασιν dictum putat, eo, quod nihil molle, sed potius asperum quid gerat.* ».³³⁰

L'état hautement fragmentaire du texte de Stilo rend difficile de mesurer son influence sur Varron.³³¹ Il n'en demeure pas moins que les premiers livres, aux aussi perdus, du *De Lingua Latina* constituent la première tentative qui nous soit parvenue d'une étude systématique des procédés conditionnant la formation des mots. Bien que partiellement conservée, sa section au sujet de l'étymologie est attestée par de nombreuses sources qui corroborent son importance dans le développement de cette science.³³² Contrairement à ses influences stoïciennes³³³, Varron ne développe pas nécessairement de rapport liant la langue et la nature du monde, ni même ne cherche à établir une origine naturelle aux mots.³³⁴ Il ne considère d'ailleurs pas qu'il soit possible de tracer l'origine de tous les mots. Pour lui, ce qui importe est d'identifier le plus grand nombre de ce qu'il nomme des *primigenia*³³⁵ : à l'origine, un nombre fini de mots « primitifs » desquels découlèrent l'ensemble des autres mots, pour la plupart, composés.³³⁶ Quintilien, qui s'intéressera à son tour à cette question, notera la nécessité de pondérer cette technique³³⁷ et de restreindre son emploi aux cas évidents et nécessaires sans jamais outrepasser le consensus et l'utilité pratique qu'elle présente pour la grammatologie.³³⁸ L'auteur des *Institutions Oratoires* tentera de restreindre les prérogatives de la science grammaticale en s'attaquant à la vision de l'étymologie comme d'une science organisant entre eux les différents savoirs et capable de produire de nouvelles connaissances à partir des mots eux-mêmes.³³⁹ Une conception

³²⁹ Stanley F. BONNER, *op. cit.*, p.53-54.

³³⁰ P. FESTUS, *De Verborum Significatu*, recens. LINDSAY W., Teubner, Stuttgart, p.109, 22.

³³¹ Françoise DESBORDES, *op. cit.*, 1991, p.150.

³³² *Ibid.*

³³³ Citées explicitement dans son introduction au livre 6, VARR. *Ling. Lat.*, 6.2 « *Huius rei auctor satis mihi Chrysippus et Antipater* ».

³³⁴ Robert MALTBY, « Étymologie et origines du langage chez Varron », *Revue de Linguistique latine du Centre Alfred Ernout*, 2021, [en ligne] <https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-03461757>, p.5.

³³⁵ VARR., *Ling. Lat.* 6, 37 : « *P. dicuntur verba ut lego [...] quae non sunt ab aliquo verbo, sed suas habent radices.* ».

³³⁶ Robert MALTBY, *op. cit.* 2012, p.3.

³³⁷ QUINT., *Inst. Orat.* 1.6.32 : « *Inde pravis ingeniis ad foedissima usque ludibria labuntur.* »

³³⁸ Mark AMSLER, *op. cit.*, p.41.

³³⁹ *Ibid.*, p.55.

totalisante de l'étymologie similaire à celle entretenue par Varron se développera sous l'impulsion des grammairiens de l'Antiquité tardive. Le recours à l'étymologie participe à l'idée selon laquelle la langue peut, jusqu'à un certain point, être systématisée et qu'elle suit des règles fixes et normées.³⁴⁰ Suivant cette idée, les associations phonétiques fonctionneraient forcément comme des associations sémantiques. Cette pratique discursive fournit d'abord au grammairien un outil heuristique de premier choix pour déterminer la graphie et les propriétés prosodiques d'un mot. Au-delà des considérations techniques, il s'agit aussi d'une façon pour le commentateur de prouver la signification d'un mot ou d'une réalité sociale ou physique et d'imposer sa vision du langage à ses lecteurs. Finalement, le recours à l'étymologie occupe une fonction pédagogique de premier ordre pour faire comprendre efficacement et de manière imagée le sens précis d'un mot rare ou obscur.³⁴¹

Les noms propres : un contexte clé pour les étymologies savantes

Comme les différentes façons de nommer une divinité et ses attributs représentent une occasion de premier choix au poète pour la mise en place d'un jeu de mots étymologique³⁴², il est normal que Servius s'y attarde particulièrement dans son commentaire. Il convient de noter l'omniprésence du grec qui entre en jeu pour ces appellations elles-mêmes très souvent grecques, comme c'est le cas pour l'épithète Pallas :

S. 1.39 PALLASNE : *Minerva, ἀπὸ τοῦ πάλλειν τὸ δόρυ, id est 'ab hastae concussionē' : vel quod Pallantem gigantem occiderit.*

Ce type de structure est assez fréquent chez Servius et s'articule de la sorte : une identification du terme qui pose problème – « Pallas [signifie] Minerve » – puis l'expression grecque d'où émanerait le terme, suivi de sa traduction en latin. C'est donc à partir de ce type d'exemple que nous détaillerons d'abord la méthode qu'affiche Servius avant de noter les applications qu'offre à son commentaire l'analyse glossographique.

³⁴⁰ Clause BRUNET, *op. cit.*; pp.126-127.

³⁴¹ Ineke Sluiter, *op. cit.* p.920-922.

³⁴² James O'HARA, *op. cit.* p.59; 66-73

La méthode étymologique de Servius : une question de préférence

C'est sans surprise qu'on constate que le poète joue avec les différentes étymologies d'un même terme sans nécessairement chercher à identifier celle qui serait la plus vraisemblable au profit des autres. Il apparaît toutefois déroutant qu'un grammairien adopte lui aussi la même posture. Par son emploi de « *vel* », il témoigne d'une chose importante : qu'il n'y a pas lieu de débattre du seul « vrai » sens ou de la provenance réelle d'un terme donné, mais qu'il convient plutôt d'exposer les différentes pistes dont la pluralité des avenues et des sens qu'elles attribuent à un même mot.³⁴³ Les différentes étymologies proposées d'un même terme participent généralement du sens à en comprendre dans son contexte d'emploi. Il serait difficile de déterminer, pour la notice au sujet de *Pallas*, si Servius « préfère » une explication à une autre. Mais on peut penser qu'il tendrait probablement à insister sur la première étymologie (ἀπὸ τοῦ πάλλειν) plutôt que sur la seconde (*Pallantem occiderit*) dans le cas d'une notice plus détaillée. La première se rapporte en effet à une attribution de la divinité en décrivant celle-ci d'une manière plus révélatrice et, qui plus est, elle tire son origine d'une locution grecque. Il ne convient pas de dire que Servius rejette l'une au profit de l'autre : nous dirons plutôt qu'il en favorise l'emploi dans son commentaire et cette préférence demeure toujours contextuelle. Le favoritisme affiché dépendra en effet de plusieurs conditions dont la plus évidente est liée à l'argument même du récit. Les deux notes glossographiques au sujet d'*Achates* attestent éloquemment de ce principe et du fait qu'il ait non seulement pu départager les différentes origines fournies pour un terme donné, mais aussi qu'il s'en soit servi au moment propice, permettant ainsi au lecteur de mieux saisir le caractère d'*Achates* et son rôle dans le récit de *l'Énéide*.

SERV. aen. 1.312 COMITATVS ACHATE : *diximus quaeri cur Achates eneae sit comes. Varia quidem dicuntur, melius tamen hoc fingitur ut tractum nomen sit a Graeca etymologia. ἄχος autem dicitur sollicitudo, quae regum semper est comes.*

SERV. aen. 1.174 ACHATES: « *adlusit ad nomen, nam 'achates' lapidis species est. [...]* Unde etiam *Achaten eius comitem dixit.* »

³⁴³ *Ibid.*, p. 903 : « *several explanations can co-exist, they can be true simultaneously, because different ones can elucidate and highlight different aspects of the same concept, and there is virtually always a certain fluidity to etymological discourse.* »

Ces deux origines, bien différentes, se justifient d'après les contextes dans lesquels elles se retrouvent à l'intérieur du poème épique. Cette récollection ne semble donc pas s'être faite de façon arbitraire ou avoir été conditionnée seulement par l'état des sources grammaticales. Dans un cas, *Achates/ἄχος* peut se comprendre avec le *horrentis umbris* du vers précédent et l'état d'esprit qui accompagne Énée avant sa rencontre avec Vénus. De l'autre, *Achates/lapis* se lie avec le silex dont le héros se sert ici pour faire jaillir le feu. Servius contextualise le nom d'un personnage de façon à produire, à partir de ce dernier, une sorte d'explication narrativisante.³⁴⁴ Les remarques exégétiques de cette nature apposée au nom de Vesta nous permettent de voir dans quelle mesure Servius aurait pu colliger et même omettre certaines étymologies pourtant reconnues.

SERV. *Aen.* 1.292 CANA FIDES ET VESTA : *Vesta vero pro religione, quia nullum sacrificium sine igne est [...]. Vesta autem dicta ἀπὸ τῆς ἐστίας, ut digammos sit adiecta, sicut ἦρ 'ver', Ἐνετός 'Venetus', vel quod variis 'vestita' sit rebus.*

Dans cet exemple, nous voyons la tentative de systématiser un certain phénomène d'altération (*ut digammos sit adiecta*) qui voilerait une similarité autrement apparente entre ἐστία et *Vesta*. Servius prouve l'existence de ce phénomène en identifiant d'autres occurrences de ce dernier, établissant de ce fait une sorte de règle. Il indique aussi une autre origine à partir du verbe « *vestio* ». Il convient de noter que, comme pour *Pallas*, l'origine grecque est donnée en premier et que, pour ce cas de figure, elle est accompagnée d'une description plus complète. Une troisième origine pour *Vesta*, omise par Servius, est toutefois donnée par le DS au deuxième livre.

DS. *Aen.* 2.296 : *...quod 'vi sua stet', inde Vestam*

On peut comprendre la disparité entre l'attention qu'accorde Servius à l'une ou à l'autre explication d'après l'utilité même de ces étymologies et leur pertinence pour le commentaire. L'étymologie « ἀπὸ τῆς ἐστίας » serait donc toute choisie pour le commentateur en fonction des avenues qu'elle présente.

³⁴⁴ Eva TSITSIBAKOU-VASALOS, *op. cit.*, p.131.

Les fonctions de l'étymologie au sein du commentaire

Le nom d'origine grecque permet d'abord d'établir une sorte d'unité cohérente qui joigne les appellations latine et grecque. Il s'agit là d'une occasion pour Servius de traiter plus largement de la façon dont sont transposés certains mots du grec au latin de façon parfois systématique. Cela lui permet d'entretenir le principe voulant qu'il y ait une analogie entre ces deux langues, un sujet d'une grande importance aux yeux de la tradition grammaticale romaine.³⁴⁵ Elle fournit ensuite la description parlante d'une réalité culturelle, voire historique, que rappelle le nom de la divinité (*nullum sacrificium sine igne est*). En partant du nom de la déesse présidant au culte, il est en mesure de témoigner des pratiques l'entourant. Comme pour *Achates*, l'explication favorisée par Servius convient très bien au contexte dans lequel le nom de la divinité est évoqué. Au contraire des deux autres (*vestita; vi sua stet*), ἐστία agit donc pour le commentaire comme point de départ vers un traitement plus large du propos : sur l'histoire, la religion, le langage. La correspondance entre l'appellation employée pour une divinité, soit son nom ou l'épithète, et son attribution est un thème qui revient à plusieurs reprises dans le commentaire; même lorsqu'il ne s'agit que d'une simple action que le dieu effectue, comme à la notice en S. 1.47 (ET SOROR ET CONIVNX : *Iovem autem a iuvaudo dixerunt*) qui est attestée chez plusieurs auteurs.³⁴⁶ Le nom agit comme un signalement concernant la nature de la divinité. C'est un angle d'approche de premier plan au sein duquel la grammatologie peut se permettre de puiser pour l'explication du *sens véritable* d'un mot; comme en S. 1.388 (AVRAS VITALES...*unde et Iuppiter, quo constant omnia, Ζεὺς uocatur ἀπὸ τῆς ζωῆς, id est 'uita'*)³⁴⁷ où un principe est associé à une divinité. Comme pour *Achates*, le choix et la place qu'occupent ces deux étymologies distinctes peuvent se comprendre d'après le contexte où le terme est retrouvé au sein du poème; dans le cas de « ἀπὸ τῆς ζωῆς », c'est en l'occurrence « *auras vitalis* » qui est glosé. Certaines caractéristiques plus concrètes peuvent également entrer en jeu

³⁴⁵ Cf. F. Desbordes, « La fonction du grec chez les grammairiens latins », *L'héritage des grammairiens latins de l'Antiquité aux lumières*, Peeters, 1988, Paris, p.18 : « Avec le grec, les Latins ont un merveilleux instrument d'explication, d'autant plus pratique qu'ils l'utilisent absolument sans système et sans principes. »

³⁴⁶ Cf. VARR. Ling. 5, 65 «... *propter Iupiter [...] qui mortalis [...] iuvat* »; CIC. nat. deor. 2, 64 « *Iuppiter, is est iuvans pater* »; GELL. 5, 12, 4 « *Iovem Latini veteres a iuvando appellavere* ».

³⁴⁷ Notons ces deux suivantes : SERV. aen. 4.243 Ἑρμῆς *autem Graece dicitur ἀπὸ τῆς ἐρμηνείας, Latine 'interpres'*; SERV. aen. 6.12 *nam, ut supra diximus (cf. 3.445), Sibylla dica est quasi σιοῦ βουλή, id est 'dei sententia'. Aeolici enim σιοῦς 'deos' dicunt.*

pour une onomastique du divin, soit des attributs relevant de propriétés physiques.³⁴⁸ C'est le cas pour Zeus Ammon (S. 4.196 IARBAN : *Unde facum est Iovi Ammoni ab arenis dicto simulacrum...*) où aucune indication supplémentaire n'est donnée. Il faut comprendre que le mot grec à opposer à *arena* est ἄμμος. Cette correspondance devait probablement être assez répandue³⁴⁹ pour que Servius se garde de l'explicitier.

Vénus Acidalia et Tisiphone : deux cas de paronymie gréco-latine

La préférence affichée pour les définitions issues du grec se reflète dans la façon qu'a Servius d'ordonner puis de traiter les deux étymologies données pour l'épithète « *Acidalia* » employée par Virgile pour décrire Vénus vers la fin du premier livre :

SERV. aen. 1.720 ACIDALIAE : *'Acidalia' Venus dicitur uel quia incit curas, quas Graeci ἄκιδας dicunt, uel certe a fonte Acidalio qui est in Orchomeno Boeotiae ciuitate, in quo se Gratiae lauant quas Veneri esse constat sacratas.*

Le grammairien identifie deux origines à l'épithète *acidalia*. La première constitue une étymologie par périphrase : Vénus est surnommée ainsi puisqu'elle est instigatrice de *cura* (tourment amoureux), qui se dit ἄκιδας en grec. La seconde est une étymologie plutôt tirée d'un toponyme lié au culte de Vénus. Au premier abord, on aurait rejeté la première explication avancée par Servius au profit de la seconde.³⁵⁰ Or, cette première (*quas Graeci ἄκιδας dicunt*) semble davantage correspondre à la méthode de composition poétique de Virgile : l'emploi d'une épithète inédite est effectivement une façon subtile pour le poète d'attirer l'attention du lecteur et agit, de manière générale, comme un signalement étymologique et une référence à des auteurs antérieurs. S'il n'explique ni le sens particulier d'ἄκίς lorsqu'employé pour désigner l'acuité d'ἔρως ni la façon dont la poésie a su assimiler l'expression du désir amoureux à celle de la douleur,³⁵¹ le grammairien transmet, en revanche, une lecture de cette épithète résolument inscrite dans la tradition grammaticale. Une question subsiste néanmoins à savoir si la traduction simpliste fournie

³⁴⁸ Cf. SERV. Aen. 1.144 : « *Salaciae [...], deae marinae ab 'aqua salsa' dictae.* »

³⁴⁹ Cf. PAUL. FEST. 102 « *Hammo [...] in harena putatur inventus, quae Graece hoc nomine appellatur.* »

³⁵⁰ Du moins, jusqu'à plus récemment : Cf. John Conington, *Commentary on Vergil's Aeneid, Volume 1, 1876* : « *The only account of the epithet 'Acidaliae' is given by Serv., who after narrating an absurd etymology from ἄκιδας, cares, explains the word from the Acidalian spring near Orchomenus in Boeotia.* »

³⁵¹ James O'HARA, « *The Significance of Vergil's Acidalia Mater, and Venus Erycina in Catullus and Ovid* », *Harvard Studies in Classical Philology*, 1990, Vol. 93 (1990), pp. 335-342.

pour ἀκίς, *cura*³⁵², relève d'une méconnaissance générale du grec chez Servius ou bien s'il s'agit plutôt d'une simplification intentionnelle, c'est-à-dire, d'une assimilation lexicale plutôt que d'une traduction à proprement parler. Il faut d'abord comprendre pour *cura* un sens bien particulier qui s'inscrit dans l'économie du poème lui-même et y voir un traitement similaire pour ἀκίς : les sens figurés respectifs sont rapprochés par Servius à la lumière des indications fournies par Virgile. Même si l'état des sources ne fournit aucune donnée antérieure pour l'association *Acidalia*/ἀκίς dans un ouvrage de ce genre, nous nous fierons à la méthode d'O'Hara³⁵³ pour ce cas de figure : que Virgile ait eu recours à cette technique signifie forcément que les lecteurs contemporains – dont certains comptent assurément parmi les sources de Servius – furent en mesure de déceler son propos formel. Quoi qu'il en soit, comme pour la notice concernant « *Pallas*/πάλλειν », c'est le fait que le nom soit tiré d'un substantif grec qui est d'abord mis en évidence.

Ce type d'explication incomplète quant à l'origine grecque du nom propre se retrouve également au livre 4 lorsqu'il est question des « *Dirae ultrices* » :

SERV. *aen.* 4.609 VLVLATA PER VRBES 'Ultrix' vero, hoc est Tisiphone; nam Graece τίσις ultio dicitur.

Il ne donne l'étymologie *complète* « τίσις φόνου », que pour le premier terme des deux. Le fait que sa remarque au livre 4 des *Géorgiques* contienne, quant à elle, la formule complète³⁵⁴ témoigne soit d'une dépendance contextuelle de Servius à ses sources selon l'œuvre commentée ou bien, plutôt, d'une évolution de ses connaissances à ce sujet. Il est fort probable que Virgile, pour le passage en question, ait effectivement fait allusion au nom de Tisiphone par l'emploi dans le même vers de la formulation « *et Dirae ultrices, di morientis Elissae* »³⁵⁵, sauf que Servius semble encore une fois comprendre au jeu formel

³⁵² Voici ce qu'il faut comprendre : ἀκίς (épine/trait) > blessure > d'amour > *cura*. Cette traduction directe qui demeure en pratique inexacte et qui est donnée sans plus d'explication est effectivement curieuse.

³⁵³ O'HARA, *op. cit.*, 1996, pp.66-69.

³⁵⁴ Cf. SERV. *georg.* 4.453 « *et non humile autem nomen dicit Tisiphonen, id est mortis ultricem : nam ideo Tisiphone dicta est, quasi cui cura est τίσις φόνου id est morientis ultio.* » Cet ajout au commentaire déjà présent en *Aen.* 4.609 peut agir comme une preuve de l'ordre de composition *Énéide*-*Éclogues*-*Géorgique* du commentaire, tel qu'avancé notamment par Thilo-Hagen. Servius fournirait une explication plus complète d'une même étymologie, car il aurait rassemblé davantage d'informations, entre-temps, sur cette dernière.

³⁵⁵ VERG. *Aen.* 4.609, v. la note précédente pour la reconnaissance de cette étymologie par Servius.

un sens plus direct ou, du moins, se limiter à l'assimilation *ultrix/Tisiphone* dans son commentaire.

Hécate et le traitement des figures numériques

Lorsqu'il est question de nommer le divin, la préférence qu'affiche le grammairien – lui-même ou ses sources – à l'égard d'une explication de nature étymologique au profit d'autres, même très fréquentes au sein du commentaire, se manifeste ostensiblement à la scholie au vers 510 du livre 4 :

A. 4.509-11 : *stant arae circum et crinis effusa sacerdos / ter centum tonat ore deos, Erebumque Chaosque / tergeminamque Hecaten, tria uirginis ora Dianae*

SERV. ad *Aen.* 4.510 TER CENTVM SONAT ORE DEOS non 'tercentum deos', sed 'tonat ter centum numina Hecates; unde Hecate dicta est ἑκατόν, id est centum potestates habens.³⁵⁶

Pour que son explication se tienne, Servius effectue une *distinctio* entre *ter* et *centum*, modifiant sensiblement l'ordre de lecture en altérant, par le fait même, le sens à comprendre dans le vers. Désigné par certains comme un commentateur pour lequel les usages culturels de la société romaine dite traditionnelle sont considérés comme un sujet majeur³⁵⁷, il est curieux qu'il ne juge pas digne de discuter de la présence de l'adverbe itératif « *ter* » ou alors, simplement, de la fréquence à laquelle on retrouve de grands nombres lorsqu'il est question du divin ou de rites liés à la divinité.³⁵⁸ Des formulations répétées du même type – avec des nombres tels que trois, cent, mille ou trois-cents³⁵⁹ – se retrouvent tout au long de *l'Énéide* et Servius a généralement recours à une formulation régulière pour les expliquer à ses lecteurs³⁶⁰ :

³⁵⁶ O'Hara, *op. cit.* 1996 p.158 : « Servius, perhaps implausibly, sees in *centum* in 510 an allusion to the association of the name Hecate with the Greek ἑκατόν, "hundred," explaining that she is to be thought of as "having a hundred (or 'countless') powers." »

³⁵⁷ Emmanuelle JEUNET-MANCY, *Commentaire sur l'Énéide de Virgile, livre VI*, pp. XLII-LXIV.

³⁵⁸ Cf. VERG. *Aen.* X. 565-66 « *Aegaeon qualis, centum cui bracchia dicunt / centenasque manus* ». Il se permet toutefois un commentaire sur le contexte rituel justifiant « tonat ».

³⁵⁹ R.G. AUSTIN, *Aeneidos liber quartus*, Oxford, 1955, p.152, au sujet de la fréquence du nombre magique trois, fait référence aux vers suivants des *Eclogues* pour lesquels le commentaire de Servius est d'une étonnante simplicité : VERG. *E.* 8.73 « *terna tibi haec primum triplici diversa colore/ licia circumdo, terque haec altaria circum/ effigiem duco; numero deus impari gaudet* » SERV. **TERNA** : *tria*.

³⁶⁰ Cf. SERV. *aen.* 1.116 TER : 'saepius', *finitus numerus pro infinito*. 4.200 CENTUM : *finitus numerus pro infinito*. 6.43 OSTIA CENTUM : *finitus numerus pro infinito est* 6.700 TER : 'saepius' : *finitus pro infinito*. 7.93 CENTUM : *aut finitum pro infinito posuit*.

SERV. aen. 1, 94 O TERQVE : *id est 'saepius': finitus numerus pro infinito*

SERV. aen. 1.499 MILLE : *finitus numerus pro infinito*

SERV. aen. 2.501 CENTVMQVE NVRVS : *aut finitus est numerus pro infinito ὑπερβολικῶς*

Toutefois, à la scholie du passage concernant Hécate, il n'adopte pas la même attitude face au texte et, même, ne croit pas utile de donner des lectures divergentes : le nombre *centum*, selon lui, n'aurait pas été placé par hasard – ou suivant la formule régulière – mais plutôt afin d'expliciter de manière détournée l'origine du nom d'Hécate. Cela laisse transparaître, quant à sa méthode, qu'il ne construit pas ses explications de manière toujours analogique. Que l'explication « *finitus pro infinito* » puisse constituer pour le grammairien une sorte de faux-fuyant serait justifié par l'omission de cette lecture du moment qu'une autre voie semble pleinement satisfaisante; en l'occurrence, une volonté d'étymologisation. Nous ne voulons pas affirmer qu'il exclue la lecture « *finitus pro infinito* » lorsqu'il en a l'occasion, mais plutôt qu'il favorise une variété d'explications pour une construction donnée. Cela devient manifeste lorsqu'on compare son traitement des deux autres emplois de « *tercentum* » qui se retrouvent au sein de *l'Énéide*³⁶¹ :

A. 8.716 : *maxima ter centum totam delubra per urbem*

SERV. : *TERCENTVM hoc est pro 'multis'*

A. 9.368 : *ter centum, scutati omnes, Volcente magistro*

SERV. : *TERCENTVM quia Romani equites primo trecenti fuerunt; de singulis enim curiis deni dabantur, quas triginta fuisse diximus.*

Pour trois usages d'un même terme, Servius fournit effectivement trois explications différentes : une étymologie d'Hécate justifiant la séparation « *ter – centum* », un emploi régulier de la formule, puis une référence à l'histoire de Rome. On peut discuter la validité de ce qu'avance Servius en se basant sur la récurrence de la formule « *tercentum* » chez Virgile.³⁶² Or, ce passage demeure un témoignage éloquent de son intérêt à l'endroit des

³⁶¹ A. S. PEASE (*op. cit.*, 1935, p. 418) fait lui aussi remarquer que la propension de Servius à vouloir fournir une étymologie ici lui fait négliger la régularité que présentent les différents emplois de *tercentum* chez Virgile.

³⁶² Comme le font Lee M. FRATANTUONO, R. ALDEN SMITH *op. cit.*, 2022, p.726 sur la base des doutes exprimés par O'HARA (*op. cit.* 1996, p.158). À notre avis, le passage demeure toutefois trop chargé : il semble contenir plusieurs références implicites à Trivia (*ter centum*, *tergeminamque*, *tria ora*) pour justifier un rejet catégorique de la présence d'un jeu étymologique mêlant les deux noms de la divinité.

lectures étymologisantes au point où il se permet même de ne pas fournir de détails supplémentaires sur le passage. Il serait toutefois exagéré d'affirmer que la formulation « *finitus pro infinito* » fait office d'expédient employé systématiquement pour les passages où il peinerait à justifier l'emploi d'un nombre donné. L'expression d'une quantité déterminée pour signifier l'indéterminé demeure toujours aujourd'hui la principale lecture acceptée aux yeux des commentateurs modernes pour des passages tels que celui-ci.³⁶³ Ce type de formulation, à la forme assez régulière, trouve tout de même sa place là où aucune autre justification ne serait suffisante pour Servius, comme ici où il justifie même son choix en rejetant une lecture alternative :

SERV. aen. 6.43 : OSTIA CENTVM : *finitus numerus pro infinito est, licet possit et rationabiliter dictum esse: responsa enim Sibyllae in hoc loco plus minus centum sermonum sunt. inveniuntur tamen Apollinis logia et viginti quinque et trium sermonum: unde melius est finitum pro infinito accipi.*

La conclusion de la notice se fait au moyen d'une formule suggérant que c'est, d'une certaine façon, faute de mieux qu'il faut accepter cette occurrence standard de *centum*.³⁶⁴ Le souci de rapporter une deuxième lecture sans nécessairement l'accepter est encore une attestation éloquente d'un traitement critique de ses sources de la part du grammairien. Il prend la peine d'expliquer pourquoi il rejette une interprétation au profit d'une autre : peut-être s'agissait-il d'une autre position répandue avec laquelle il s'inscrivait en faux.

Pour en finir avec le cas de « *ter centum tonat ore deos...* », c'est l'explication étymologique qui, selon Servius, constituerait donc la principale – en l'occurrence, la seule – chose digne de mention pour ce passage. L'omission, en 4.510, d'une quelconque référence à un regroupement de termes relevant de « trois » (*ter, tergemina, tria*) alors qu'il est question d'Hécate – qui est ailleurs surnommée « *Trivia* »³⁶⁵ – montre bien que les remarques de Servius ne sont pas forcément en conformité totale avec les procédés d'étymologisation du poète.

³⁶³ Lee M. FRATANTUONO, R. ALDEN SMITH, *op. cit.* : « *The point is to be obsessive: if you name three hundred gods, there is a good chance no deity will be omitted.* »

³⁶⁴ Nicholas HORSFALL, *Virgil, Aeneid 6 : a commentary*, De Gruyter, Berlin, 2013 p.120 : (CENTUM) « *Even if V. really was both a neighbour and a regular visitor, he describes the site in conventional epic terms* ». (C'est à dire, l'emploi de *centum* pour toute mesure de grande amplitude.)

³⁶⁵ O'HARA, *op. cit.* 1996, p.67.

Divergences et convergences entre l'étymologie poétique chez Virgile et l'étymologie savante de Servius

Bien que surviennent à l'occasion des points de jonction, les voies qu'empruntent le poète et le grammairien prennent très souvent des directions opposées. Le commentaire part toujours d'un terme qui est bel et bien employé dans *l'Énéide*, mais s'en sert afin de dispenser un enseignement dépassant parfois le cadre du texte. Prenons la scholie au sujet du vers suivant :

A. 1.535-38 : *cum subito adsurgens fluctu nimbosus Orion / [...] huc pauci uestris adnauimus oris.*

SERV. *aen.* CVM SVBITO ADSVRGENS FLVCTV NIMBROSVS ORION : *quo facto inventus est puer, cui uomen ab 'urina' inpositum est, ut Οὐρίων diceretur, quod Doriea lingua commutatum est, ut, ou diphthongus in ω converteretur.*

Il s'agit, de la part du commentateur, d'une référence au mythe évoqué dans les fastes d'Ovide³⁶⁶ que rappelle, plus en détail, le grammairien Hygin :

HYG. *astr.* 2.34.1 : « *ex quo postea natum puerum quem Hyrieus e facto Vriona nomine appellaret; sed venustate et consuetudine factum esse ut Orion vocaretur »*

Nous sommes dans une situation où le texte de Virgile présente certainement des allusions qui pourraient être considérées comme les indications d'un jeu de mots étymologique.³⁶⁷ Or, et en suivant assurément ses sources³⁶⁸, Servius soustrairait « *Orion* » à ce groupement formel et se contenterait d'en donner l'origine grecque à l'aide d'une digression mythographique. On pourrait donc considérer que ce type de scholie dépasse largement le cadre du propos virgilien en empruntant une autre voie. Le commentateur se sert plutôt du terme comme le point de départ d'un enseignement général à portée plus large, que d'aucuns considéreraient comme de l'étalage d'érudition.³⁶⁹ C'est aussi, comme nous

³⁶⁶ OV. *fast.* 5.535 « *hunc Hyrieus, quia sic genitus, vocat Uriona : / perdidit antiquum littera prima sonum* ».

³⁶⁷ O'HARA, *op. cit.* 1996, p.291 identifie possiblement pour *adsurgens...* *Orion* un jeu avec *orior* avec quoi nous pourrions y voir, de plus, une correspondance évoquée entre *ora* et *Orion* présentant tous deux des « o » longs. Peut-être y aurait-il un lien à faire avec certains mots grecs (ὄρνυμι – *orior*; οὐρον – *urina/ora*; οὐρος – *ventum secundum*, etc.).

³⁶⁸ Nous savons qu'Hygin comptait parmi les sources de Servius, il le nomme explicitement à plusieurs reprises, e.g. *ad. aen.* 2.15; 3.553, 389; 7.47, 412, 678; 12.120 (le DS en 8.600, 638).

³⁶⁹ Il s'agirait d'une position exprimée par JEUNET-MANCY, *op. cit.* p. XXXVII, au sujet de la fonction globale des étymologies au sein du commentaire : « *Ainsi, dans les scholies de Servius, l'étymologie est davantage un signe d'érudition, qu'un moyen assuré d'explicitement tel ou tel terme.* »

l'avons vu avec *Vesta*, une façon d'assimiler le plus possible le grec au latin, peu importe le dialecte.³⁷⁰ Si on se recentre toutefois sur les préoccupations du commentateur quant à l'origine du nom d'Orion, on accordera certainement de l'importance à la longue remarque qui suit:

SERV. aen. 1.535 *quod autem plerumque prima syllaba brevis iuvenitur, ut hoc loco, cum sit naturaliter longa, Graecae rationis est; nam detractio fit v litterae et o remanet brevis, quo modo οὔρεά τε σκιάεντα pro ὄρεα, ποιήσον pro πόησον. et hoc, quia aut ω est uaturaliter longa, aut ou diphthongus; ceterum si sit in proprio nomine dichronos, ut omnes Latinae sunt, priorum nominum abutemur licentia, ut in artibus lectum est.*

Le fait de fournir l'origine d'un nom ou d'un terme – et l'évocation du mythe la corroborant – n'est donc pas motivé, en l'occurrence, par le désir d'étaler un savoir ou de déployer aux yeux de ses lecteurs des connaissances de nature mythographique, accessoires à la lecture du texte lui-même. Il s'agirait plutôt d'ambages permettant au grammairien d'effectuer un traitement métrique du passage où il atteste la présence de ce qu'il appelle la *dichronos*, soit la possibilité pour une voyelle donnée de se présenter comme longue ou brève. Il se sert d'une observation glossographique pour démontrer, en outre, en quoi une scansion anapestique « Ö-rī-ōn » serait normalement incorrecte. Bien qu'il justifie cet écart de la part de Virgile grâce à une exception s'appliquant aux noms propres (*propriorum nominum licentia*), il relève tout de même l'irrégularité et estime qu'elle serait à éviter en temps normal. De fait, l'étymologie agit comme une fonction argumentative thématifiée.³⁷¹ Au moyen de celle-ci, le grammairien est en mesure d'accéder à la nature du mot. Il s'en sert pour prouver que la quantité vocalique longue du « O » est *essentielle*. C'est lorsque nous avons en tête la préoccupation derrière cette explication que nous comprenons pourquoi assimiler « *orior* » à ce cas de figure, comme semble vouloir le faire le poète, n'est pas utile à la démarche du grammairien vu le propos et les préoccupations de sa notice. Le verbe « *orior* » présente en effet un « o » initial bref, ce qui irait dans le

³⁷⁰ Cf. DESBORDES, 1988, *op. cit.* p.20 « En cherchant bien, on trouve toujours 'du' grec analogue au latin [...] ; si l'éolien n'est pas adéquat, on peut voir d'autres dialectes, jusqu'au béotien, qui apparaît chez Priscien pour justifier la correspondance du [s] latin et de l'aspiration grecque. »

³⁷¹ Cf. Françoise DESBORDES, *op. cit.*, 1998, p.73.

sens contraire de ce que Servius tente de démontrer.³⁷² Nous verrons plus bas que les associations glossographiques constituent un outil de premier choix dont Servius se sert dans son analyse métrique même lorsqu'il est question de noms communs ou de verbes.

Observations sur le cas des noms propres

Comme nous l'avons vu, les épithètes et les noms du divin se prêtent donc adéquatement au jeu de l'analyse glossographique. Leur apparente richesse – et leur caractère flagrant – nous a permis d'étudier la méthode à laquelle a recours un grammairien comme Servius lorsqu'il est question d'en fournir différentes étymologies et d'évaluer, trier puis structurer leur exposition dans son commentaire. Nous avons relevé certains aspects de sa méthode, pouvant se résumer ainsi :

1. L'exposition indifférenciée de plusieurs étymologies (« *vel* »).
2. Sa préférence pour cette méthode.
3. La préséance accordée aux étymologies provenant du grec.
4. La correspondance non systématique entre les étymologies savantes explicitées dans le commentaire et celles suggérées par Virgile.

Puis, nous avons aussi tenté de déterminer les raisons déterminant le choix d'une explication au profit d'une autre, après avoir observé ce phénomène de *préférence*, selon différents contextes :

1. Les notions que recèle en soi une étymologie.
2. La place qu'occupe le mot dans la structure narrative du poème.
3. Les explications plus larges qu'elle permet d'introduire, soit :
 - a. Les attributions et propriétés de la chose nommée.
 - b. Certains compléments de nature historique, religieuse, etc.
 - c. Certains phénomènes ou règles ayant trait à la linguistique.
 - d. Les règles prosodiques.
4. La recherche générale de variété.

³⁷² Cf. Émile THOMAS, *Essai sur Servius et son commentaire sur Virgile*, Ernest Thorin, Paris, 1879, p.223 : « Il remarque non moins justement que pour qu'une étymologie soit probable, il faut que le mot dérivé garde la quantité du mot primitif ».

Nous avons vu qu'une majorité des notes glossographiques du commentaire n'ont donc pas comme objectif principal d'expliciter les étymologies poétiques de Virgile. Elles sont plutôt un outil conceptuel et didactique qui est autonome au texte commenté. Aux mains du grammairien, il s'agit tout à la fois d'une pratique heuristique, permettant d'obtenir ou de confirmer des informations sur un objet donné, et d'un outil mnémonique, permettant de retenir ces dernières.³⁷³ Bien que la méthode s'effectue de manière similaire à ce qu'on pourrait retrouver dans la poésie, les intentions du grammairien sont toutefois plus orientées, plus précises, et sa méthode plus explicite étant donné l'absence de jeux formels comme ceux auxquels se prête le poète. Le procédé sert donc ici à constituer des points focaux à visées interprétatives,³⁷⁴ c'est-à-dire une manière de produire du discours portant sur les différentes propriétés d'une chose en prenant comme point de départ son nom.

Traitement par Servius des toponymes

Nous avons voulu confirmer et annoter au besoin la démarche que nous venons de relever en consultant les notices du même genre au sujet des lieux-dits. Il s'agissait surtout de relever l'utilité pratique de cet outil pour le commentaire et de définir les procédés au moyen desquels celui-ci entrait en jeu dans un contexte aussi circonscrit que le précédent. Comme la poésie a très souvent recours à des appellations alternatives peu usitées, voire déconcertantes, une des fonctions de la notice est, en l'occurrence, de clarifier le lieu dont il est question, mais aussi de donner les raisons – parfois contextuelles – derrière le choix d'un toponyme irrégulier. Le traitement étymologique qu'effectue Servius est, à cet égard, très similaire à celui observé pour les noms propres. Or, les raisons motivant le choix de détailler certaines étymologies au profit d'autres sont par moment différentes, de même que la contribution que ces dernières apportent au commentaire. Les remarques glossographiques apposées aux appellations géographiques servent d'abord à compléter une notice plus générale. Dans ce cas de figure, nous retrouvons des informations de nature variée au sujet du climat, de l'histoire ou de la géographie pour une localité ou une région donnée. Dès lors, l'exposé sur l'origine et celui sur la signification d'un nom sont parties prenantes d'une leçon de géographie. Nous verrons

³⁷³Ineke SLUITER, *op. cit.*, pp. 919-921.

³⁷⁴Helen PERAKI-KYRIAKIDOU, *op. cit.* p. 448.

comment Servius fait usage avec soin de l'instrument que constitue pour lui l'étymologie en s'assurant de conserver une certaine cohérence dans le propos de son commentaire.

Les descriptions physiques et les propriétés géographiques

Notons d'abord que le passage par le grec est encore une fois très présent, surtout pour les lieux-dits grecs :

SERV. *Aen.* 1.196 TRINACRIO : *Graecum est propter tria ἄκρα, id est promonturia, Lilybaeum, Pachynum, Pelorum. Latine autem 'Triquetra' dicitur.*

Nous retrouvons avec *Trinacrio* une notice similaire à certaines relevées précédemment. La structure du commentaire est la suivante : une étymologie tirée du grec qu'il explicite avant d'en donner une forme latine équivalente. Dans cet exemple, le sens du nom participe assurément des propriétés mêmes du lieu. Commenter l'étymologie de *Trinacrius* donne justement l'occasion au commentateur de lister les trois monts auxquels le nom fait référence. C'est également le cas pour « *Libya* », que Servius considère employé par Virgile pour désigner précisément la ville de Carthage :

SERV. *aen.* 1.22 : LIBYAE : *'Carthaginis'. Et provinciam pro civitate posuit. Dicta autem 'Libya' vel quod inde 'libs' flat, hoc est Africus, vel ut Varro ait, quasi λιπυία, id est 'egens pluviae'. Sic Sallustius 'caelo terraque penuria aquarum'.*

Le commentateur clarifie d'abord que le nom veut signifier précisément *Carthago*, sciemment remplacé par le poète. La raison derrière cette seconde appellation résiderait dans le fait qu'elle soit plus évocatrice quant aux propriétés du lieu. Les deux étymologies pour « *Libya* » témoignent de ses courants venteux et de l'aridité que présente son sol. Le nom agit par lui-même comme une incarnation de ces propriétés. Le poète s'en sert donc comme point de départ pour une notice géographique. Ayant cette préoccupation en tête, nous sommes en mesure de mieux saisir sa méthode de sélection. En effet, le terme grec « λιπυία » demeure aujourd'hui un hapax³⁷⁵ et fut assurément très rare – si même attesté ailleurs que chez Varron – à l'époque de Servius, d'où la pertinence de mentionner les *Antiquitates rerum humanarum et divinarum* et de citer Salluste : afin d'établir une forme d'autorité pour ce terme grec peu commun. Comme pour le cas des attributions divines, le

³⁷⁵ BAUDOU, *op. cit.*, notes, p.396.

propos de la notice est clair : identifier les propriétés et la position d'un lieu et les clarifier grâce au toponyme par sa « signification profonde ». Ce qu'écrit Servius au sujet de la géographie de l'Afrique est assurément d'intérêt pour son lecteur. Mais c'est dans ce qu'il se garde d'écrire que sa méthode se profile. Hygin fait découler le nom « *Libya* » d'une fille de Jupiter dont il raconte l'histoire dans ses *Fabulae* :

HYG. *Fab.* 149 : *Iupiter Epaphum, quem ex Io procreauerat, Aegypto oppida communire ibique regnare iussit. Is oppidum primum Memphim et alia plura constituit, et ex Cassiopia uxore procreauit filiam Libyen, a qua terra est appellata.*

Comme nous l'avons relevé plus haut, Hygin compte parmi les auteurs cités dans le commentaire servien. Si nous sommes en droit de présumer que cette étymologie fut connue de Servius³⁷⁶, son omission peut être justifiée d'une part par souci d'allègement, mais surtout, par le rappel de la fable qui ne cadre probablement pas avec l'objet de la notice. Nous avons noté le fait que Servius ne se contente pas de lister l'entière des origines attestées pour un nom, mais qu'il cherche davantage à s'en servir dans un contexte donné, de sorte que l'étymologie appuie un propos dépassant la démarche glossographique comme telle. Une toponymie établie d'après le nom d'un fondateur ou d'une fondatrice mythique est beaucoup plus courante que la dérivation d'un terme grec à l'attestation curieuse. Malgré l'intérêt certain pour le grec que nous avons déjà noté chez Servius, il faut aussi comprendre le contexte dans lequel l'étymologie est donnée et le contenu de sa leçon. Servius s'astreint à discourir au sujet du climat; c'est donc à cette fin qu'il recoure à l'étymologie. Ce n'est pas en estimant que « *libs* » ou « *λιπυία* » sont plus « plausibles » qu'il les a préférées ou qu'il n'a pas cru bon d'évoquer le sujet dont traite la fable d'Hygin. Au contraire, il aurait explicitement rejeté cette dernière étymologie s'il s'y était vraiment opposé.³⁷⁷

³⁷⁶ Robert MALBY, *A Lexicon of Ancient Etymologies*, Francis Cairns, Melksham, 1991, p.339, indique qu'elle fut récupérée dans les scholies à Lucain, les commentaires à la Thébaidé en plus d'Isidore de Séville. Notons que si Servius n'eut pas la connaissance de cette fable d'Hygin, notre argument peut s'appliquer à ses devanciers à l'origine des sources du commentaire.

³⁷⁷ Tel qu'observé plus haut : Cf. SERV. aen. 6.43, : OSTIA CENTUM : *licet possit et rationabiliter dictum esse: [...] tamen [...] : unde melius [...] accipi.*

La toponymie comme prétexte d'une leçon d'histoire

Nous retrouvons une autre (double) origine grecque au début du commentaire au livre 6, lorsqu'il est question de Cumae :

SERV. *Aen.* 6.2 EVBOICIS ORIS : *a colonia appellavit Cumas; nam Euboea insula est in qua Chalcis civitas, de qua venerunt qui condiderunt civitatem in Campania, quam Cumas vocarunt vel ἀπὸ τῶν κυμάτων vel a gravidæ mulieris augurio, quæ Græce ἔγκυος dicitur*³⁷⁸.

Contrairement à *Trinacrius*, l'origine du nom n'a pas de rapport apparent avec des caractéristiques physiques, bien qu'on puisse tenter de justifier ἀπὸ τῶν κυμάτων d'après le fait que Cumae soit effectivement située en bord de mer. Mais le nom permet de présenter l'origine grecque des fondateurs du site de Campanie. La lecture « *a gravidæ mulieris augurio* » est curieuse étant donné la condition virginale normalement requise pour assurer la fonction de prophétesse. Cette seconde explication a toutefois le mérite de lier d'abord l'étymologie avec les propriétés du lieu, mais surtout avec son rôle dans le récit. Nous voulions exposer ces deux notices afin d'illustrer d'entrée de jeu la polyvalence et l'utilité multiple des étymologies pour le commentaire. Alors que la première notice a surtout trait à la géographie physique, la seconde introduit une leçon historique et permet de lier le lieu à la fonction qu'il occupe pour Virgile – tout cela en prenant comme seul point de départ son nom. Une façon de le faire est justement de comparer d'abord son traitement de deux étymologies différentes pour Patavium, mais aussi de lui opposer la notice du DS :

SERV. *Aen.* 1.247 VRBEM PATAVI : *'Patavium' autem dictum vel a 'Padi vicinitate', quasi 'Padavium', vel ἀπὸ τοῦ πέτασθαι*³⁷⁹, *quod captato augurio dicitur condita, vel quod avem telo petisse dicitur et eo loco condidisse civitatem.*

SERV. AVCT. : *Alii a palude Patina, quæ vicina civitati fuisse dicitur, Patavium dictam putant.*³⁸⁰

Chaque explication trouve son utilité dans ce qu'elle fournit comme information supplémentaire sur un lieu, sa situation géographique et son histoire. À cet effet, une comparaison entre l'étymologie fournie par Servius concernant la position géographique

³⁷⁸ Cf. SERV. *Aen.* 3.441.

³⁷⁹ Il s'agit de l'exacte même étymologie qui est aussi proposée pour *Petilia* : SERV. *Aen.* 3.402 SUBNIXA PETILIA MURO : « '*Petilia*' dicta vel ἀπὸ τοῦ πέτασθαι, *id est volare, quod captato augurio est condita...* ». On se doute que le même rituel augural soit entré en jeu pour la fondation des deux villes; il s'agirait évidemment de la préoccupation principale de Servius dans ce contexte.

³⁸⁰ Cf. *Scholia Veronensium in Verg.* : « *sunt qui Patavium a Patena palude dictum putent...* »

de Padoue et celle ajoutée par le DS est frappante. Si le Pô, un fleuve majeur de l'Italie, peut être pointé du doigt sur la carte par un étudiant romain, c'est étonnant qu'il en soit autant du marais « *Patina* »; la formulation elle-même « *fuisse dicitur* » témoigne d'une certaine incertitude à ce sujet. L'histoire demeure une source à laquelle la grammatologie fait remonter le nom de plusieurs lieux³⁸¹. Servius ne cherche donc pas à éviter de lier le nom des lieux à leurs héros éponymes. Il a au contraire tendance à le faire assez souvent lorsque ce type d'explication sert justement à appuyer son enseignement. Nous en retrouvons un exemple dès le deuxième vers de l'*Énéide*:

SERV. *Aen.* 1.2 LAVINAQVE VENIT LITORA : *haec civitas tria habuit nomina. Nam primum Lavinum dicta est a Lavino, Latini fratre; postea Laurentum a lauro inventa a Latino, dum adepto imperio post fratris mortem civitatem auget; postea Lavinium a Lavinia, uxore Aeneae. Ergo 'Lavinia' legendum est, non 'Lavinia', quia post adventum Aeneae Lavinium nomen accepit, et aut Lavinum debuit dicere, sicut dixit, aut Laurentum. Quamvis quidam superfluo esse prolepsin velint.*

Les tout premiers commentaires ont comme objectif principal de contextualiser l'action de l'épopée dans le temps et l'espace, comme l'est par ailleurs celui des premiers vers du poème épique. Il n'est donc pas surprenant que les scholies fassent référence à des personnages historiques dont les noms se seraient cristallisés en toponymes. Servius prouve encore une fois l'utilité de l'étymologie pour son projet, car, sous couvert d'une notice traitant d'informations à l'apparence générales, le recours à l'étymologie lui permet trois choses. Il est d'abord en mesure d'effectuer une certaine réconciliation entre ce qui apparaît être différentes versions d'un même mythe étymologique.³⁸² Il clarifie les trois appellations concurrentes utilisées pour ce lieu. Il dit en effet que la ville eut trois noms qui changèrent d'après ceux et celle qui y régnèrent successivement. C'est en partant de ces trois noms qu'il peut ensuite raconter un pan de l'histoire italique introduisant du même coup des personnages qui occuperont un grand rôle dans le récit de l'*Énéide* : Lavinia et Latinus. Finalement, l'établissement de cette chronologie sert à justifier une critique textuelle au sujet de la forme à conserver entre *Lavinia* et *Lavina*.³⁸³ C'est à partir de ces étymologies

³⁸¹ Cf. SERV. *Aen.* IV. 42 LATEQUE FURENTES BARCAEI : « *Barce autem civitas est Pentapoleos, quae hodie Ptolomais dicitur : nam Cyrene et Barce reginae fuerunt, quae singulis dederunt civitatibus nomina.* »

³⁸² BAUDOU, *op. cit.*, p. 391 signale le fait qu'il s'agit de la seule mention attestée d'un certain roi Lavinus et que ce personnage serait à considérer comme issu d'un doublet *lav-/lat-*.

³⁸³ La lecture « *laviniaque* » est en effet trouvée dans plusieurs manuscrits. Elle est notamment retenue par l'édition d'Austin (1971), mais rejetée par celle de Conte (2019).

et de la chronologie qu'il vient d'établir qu'il détermine que « *lavinaque* » est la bonne lecture à retenir. Selon lui, il se serait autrement agi d'une prolepse; la ville n'aurait pu être nommée d'après Lavinia avant-même l'arrivée d'Énée dans le Latium pour la simple raison que Virgile n'aurait pas pu commettre ce qu'il estime être une faute.³⁸⁴ La note glossographique est donc ici employée, entre autres, afin d'établir l'argumentaire justifiant sa critique textuelle.

Comme pour le cas des noms propres, le commentaire se voit parfois aussi dans la nécessité d'explicitier les jeux de mots étymologiques que Virgile lui-même dissémine dans le texte. Dans ce cas de figure, même si une concordance évidente est observée entre le propos formel du vers et le contenu de la scholie, on retrouve chez Servius la volonté d'utiliser l'étymologie comme un outil conceptuel évocateur. Nous citerons certains vers faisant l'objet de plusieurs scholies ayant attiré notre attention à cet effet. La relative longueur des commentaires pour ce passage est probablement due à une volonté de dissiper du mieux possible la confusion entretenue par certains lecteurs contemporains à Servius au sujet des appellations que le poème mentionne :

Aen. 1.530-33 : *est locus, Hesperiam Grai cognomine dicunt, / terra antiqua, potens armis atque ubere glabrae; / Oenotri coluere uiri ; nunc fama minores / Italiam dixisse ducis de nomine gentem.*

SERV. ad. *Aen. 1.533* ITALIAM : *Italus, rex Siciliae ad eam partem uenit in qua regnavit Turnus, quam a suo nomine appellavit 'Italiam'; unde est 'fines super usque Sicanos'³⁸⁵ non 'usque ad Siciliam' – nec enim poterat fieri –, sed usque ad ea loca, quae tenuerunt Sicani, id est Siculi a Sicano, Itali fratre.*

SERV. AVCT. *Aen. 1.533* ITALIAM alii Italiam a bubus quibus est Italia fertilis, quia Graeci boves ἰταλοῦς, nos vitulos dicimus; alii a rege Ligurum Italo; alii ab advena Molossio; alii a Corcyreo; alii a Veneris filio, rege Lucanorum; alii a quodam augure, qui cum Siculis in haec loca venerit quamque his regionem inauguraverit; plures† atare tenari nepote desatura Minois, regis Cretensium, filia Italiam dictam.

³⁸⁴ James E.G. ZETZEL, *op. cit.* p.118. « *Virgil was a sacred text, and as such he could do no wrong. [...] Thus, whenever Virgil erred in historical or religious detail, immediate justification or correction was necessary.* »

³⁸⁵ Cf. VERG. *Aen. 11.317. Est antiquus ager Tusco mihi proximus amni / longus in occasum, finis super usque Sicanos.*

L'information donnée par la notice n'est pas bénigne dans ce contexte où le poème lui-même établit le nom d'un roi comme étant à l'origine de l'appellation *Italia*, ce que confirme et explicite d'abord le grammairien. Le poète semble, par ailleurs, suggérer la même chose pour *Hesperia* (*cognomine dicunt*) et fort probablement aussi pour *Oenotria*. Notons d'abord le contraste frappant entre la succession de pistes éparses et peu travaillées que propose, d'une part, le Servius Danielis et, d'autre part, la relative concision de Servius, qui semble vouloir surtout clarifier le passage plutôt que donner des pistes explicatives. La quantité d'étymologies suggérées pour Italie est telle qu'on peut présumer qu'il ait pu en avoir au moins une autre sous la main. Or, et même si sa démarche peut être associée avec celle du poète, une préoccupation surtout pédagogique semble l'emporter sur une tendance à l'antiquarisme. C'est d'abord l'occasion d'éclaircir cette curieuse confusion entre les *sicani* occupant la Sicile et ces même *veteres sicani*, dont parle Virgile, ayant auparavant occupé le Latium à l'époque d'Énée.³⁸⁶ Italus, roi mythique venu de Sicile, était le frère de Sicanus, un autre roi mythique. Voilà pourquoi leurs peuples respectifs furent voisins, résume donc Servius, et que le nom du dernier évoque à tort la Sicile : la proximité des deux peuples tiendrait simplement à la proche parenté de leurs rois. Servius associera également *Oenotria* au souvenir d'un roi mythique :

SERV *Aen.* 1.532 : *Oenotria autem dicta est uel a uino optimo*³⁸⁷ *quod in Italia nascitur, uel ut Varro dicit ab Oenotro, rege Sabinorum.*

Un plus grand intérêt semble être porté à l'endroit d'« οἶνος », terme grec sous-entendu sans être explicité. Là où Virgile effectuerait lui-même le signalement d'une étymologie pour un passage chargé (*dixisse ducis de nomine*)³⁸⁸, il est forcément d'intérêt pour Servius de parler aussi du roi Oenotrus. Nous pourrions présumer qu'il cherche à garder la même structure qu'à la notice du vers 533, dans un contexte où il trace aussi les contours d'un cadre chronologique. Il effectue la même chose pour *Hesperia*³⁸⁹ :

³⁸⁶ SERV. ad. *Aen.* 7.795 VETERESQUE SICANI : bene 'veteres': nam ubi nunc Roma est, ibi fuerunt Sicani, quos postea pepulerunt Aborigines.

³⁸⁷ Il semble trouver plus intéressante cette piste qu'il commente peu plus loin : SERV. *Aen.* 3.165 OENOTRI vel a rege, vel a vino. *Italus enim primus vitem ostendit Saturnus.*

³⁸⁸ O'HARA, *op. cit.*, 1996 p. 126.

³⁸⁹ Qu'il rappelle à quelques reprises dans le commentaire : Cf. SERV. *Aen.* 3, 163 COGNOMINE : ab Hespero, Hispaniae rege: vel stella quam intuentur petentes Italiam; SERV. *Aen.* 6.6 LITUS IN HESPERIUM : ut supra diximus, vel a rege vel a stella.

SERV. *Aen.* 1.530 HESPERIAM : *Hesperiae duae sunt, una quae 'Hispania' dicitur, altera quae est in Italia. Quae hac ratione discernuntur: aut enim 'Hesperiam' solam dicis et significas Italiam; aut addis 'ultimam' et significas Hispaniam, quae in occidentis est fine [...]. Et haec est uera Hesperia, ab Hespero dicta, id est stella occidentali. Ceterum Italia Hesperia dicitur a fratre Atlautis³⁹⁰, qui pulsus a germano Italiam tenuit eique nomen pristinae regionis iuposuit, ut Hygius docet.*

Les lecteurs de Virgile font face à un problème similaire à celui de *Sicani* : un doublet devant être résolu, car il s'agit d'une appellation pouvant désigner à la fois l'Hispanie et l'Italie. Comme pour *Oenotria*, c'est la seconde origine « *ab Hespero [...] stella occidentalis* » qui est au cœur de la notice et à laquelle le commentaire accorde le plus d'attention. C'est, d'une part, car elle fournit les raisons derrière cette duplicité. Comme *Hesperia* serait une façon détournée de signifier *occidens*; on peut comprendre l'usage qu'en font les Grecs pour désigner l'Italie. Le roi éponyme est d'un moindre intérêt pour Servius; peut-être passe-t-il même sous silence – s'il en eut la connaissance – le fait que ce dernier vienne d'Hispanie.³⁹¹ Il donne néanmoins très peu d'information à son sujet et se contente surtout, comme pour *Oenotrus*, de référer à un auteur postérieur comme source. Dans le cas des deux dernières scholies, Servius semble être dans une position où l'évocation d'un roi éponyme est justifiée eu égard à la cohérence du passage et par analogie avec la scholie concernant *Italia*. Toujours est-il qu'une étymologie *héroïque*, bien que très facile à établir, demeure peu évocatrice et est généralement d'un intérêt moindre quant au contenu notionnel pouvant en être retiré. Le fait que Servius veuille attester d'une origine soulignée par Virgile pourrait probablement motiver l'évocation d'*Hesperius*. Une correspondance entre les jeux de mots étymologiques de Virgile et le commentaire survient effectivement par moment, de façon similaire à ce que nous avons vu pour les noms propres.³⁹² C'est-à-dire que les explications se croisent parfois. Une certaine recherche de variété peut vraisemblablement être à l'origine de la sélection de plusieurs notices.

³⁹⁰ Cf. HYG. *Fab.* 65.

³⁹¹ ISID. *Orig.* 3, 71, 19 : *Vesperus stella [est] occidentalis, quam cognominatam perhibent ab Hespero Hispaniae rege.*

³⁹² Cf. SERV. *Aen.* 4.268 CLARO DEMITTIT OLYMPO : *Olympos quasi ὀλολαμπής dictus est [...] unde addidit 'claro';* O'Hara, *op. cit.* 1996, p. 154.

Jusqu'à présent, nous avons vu des noms dont la provenance est généralement établie à partir de certaines propriétés physiques d'un lieu, d'une fonction, ou même d'après des noms propres. Mais parfois, c'est aussi – comme pour Patavium/πέτασθαι, Pallas/πάλλειν – à partir d'expressions verbales que vient le nom; qu'il s'agisse de verbes grecs ou de verbes latins. C'est le cas pour le Latium :

SERV. *Aen.* 1.6 INFERRETQVE DEOS LATIO : *Latium autem dictum est, quod illic Saturnus latuerit.*

Cette origine du mot n'est pas étrangère aux propos mêmes de Virgile. Nous la retrouvons explicitée au chant 8 lorsqu'il est question des actes civilisateurs de Saturne en Italie, Servius rend ce fait évident dans son commentaire :

SERV. *Aen.* 8.322 ET LATIVMQVE VOCARI MALVIT : *et Vergilius Latium vult dici³⁹³, quod illic Saturnus latuit. Varro autem Latium dici putat, quod latet Italia inter praecipitia Alpinum et Apennini.*

SERV. AVCT. *Aen.* 8.322 : *quidam ferunt a Latino dictum Latium, alii ipsum Latinum a Latio.*

Tout porte à croire, dans la forme du commentaire, que Servius trouve plus intéressante la piste suggérée par Varron : l'emploi du subjonctif « *latuerit* », la formulation *Vergilius vult dici* et l'ajout de cette seconde étymologie, pour laquelle Varron est cité, et qui ouvre une autre piste que celle clairement explicitée ici par le poète. Une question se pose, à savoir pourquoi avoir cité uniquement l'étymologie virgilienne dans sa notice au premier livre s'il semble préférer celle de Varron qu'il fournit dans le huitième. La question d'une préférence – ou simplement d'une distinction – entre les deux étymologies peut sembler triviale, car elles sont, dans les deux cas, formés à partir du même verbe, soit *lateo*.³⁹⁴ Or, bien que le verbe duquel découle le toponyme soit le même dans les deux cas, elles sont à distinguer dans leur propos. La première origine se rattache à un récit fondateur, une étiologie, tandis que la seconde se situe plutôt dans un registre géographique dans lequel, comme nous l'avons vu plus haut, le nom contiendrait en lui-même certaines propriétés de la chose qu'il désigne. Un souci de cohérence serait vraisemblablement à l'origine du choix effectué pour *Aen.* 1.6 (*Latium quod Saturnus latuerit*). L'étymologie remontant au mythe

³⁹³ VERG. *Aen.* 8. 321-323 : « *legesque dedit Latiumque uocari / maluit, his quoniam latuisset tutis in oris. »*

³⁹⁴ Une autre étymologie reprenant à son tour « *lateo* », est donnée par le DS : SERV. AVCT. *Aen.* 1.6 : « *Sauficius Latinum dictum ait, quod ibi latuerant incolae*. »

de Saturne répondrait aux autres origines mythiques données pour ce même passage dans les scholies précédentes, passage consacré lui-même à une toponymie héroïque (*genus unde Latinum*). Ce cas de figure permet de comprendre un rouage majeur de la glossographie servienne – et antique : l’origine d’un mot ne fournirait pas seulement des informations de nature diachronique sur ce dernier, elle l’investirait également d’une charge sémantique, voire symbolique, agissant de manière persistante et intemporelle.

Les fleuves infernaux: le déploiement d’une théorie des ensembles

Avant de conclure ce traitement glossographique des toponymes, nous avons jugé pertinent de relever ce que nous considérons être un exemple évocateur d’un regroupement d’étymologies pour lequel Servius s’assure qu’une cohérence les unisse entre elles. Ce type de regroupement vient s’ajouter à notre démonstration au sujet de l’utilité pratique des étymologies savantes et du fait que ce procédé ne soit pas qu’un simple étalage d’érudition. Dans le cas de figure qui nous intéresse, nous avons constaté que le choix d’une étymologie peut être justifié par l’emploi groupé de plusieurs noms, ce rapprochement ayant pour but l’établissement d’une forme d’association symbolique entre différents termes aux étymologies distinctes. Dans l’épisode catabatique du sixième livre, le poète se permet d’esquisser une description des enfers en s’attardant à ses cours d’eau : l’Achéron, le Cocyte et le Styx, noms à propos desquels Servius glisse justement des remarques glossographiques :

VERG. *Aen.* 6. 107 *et tenebrosa palus Acheronte refuso*

SERV. *ad Aen.* 6. 107 ET TENEBROSA PALVS ACHERONTE REFVSO : *Acheron fluiius dicitus inferorum quasi sine gaudio* [ἀ-χαίρω].

VERG. *Aen.* 6. 132-134 : *Cocytusque sinu labens circumuenit atro. /Quod si tantus amor menti, si tanta cupido est, / bis Stygios innare lacus.*

SERV. *ad Aen.* 6. 132 COCYTVSQVE SINV LABENS CIRCVMFLVIT³⁹⁵ ATRO : *fluiius inferorum, dicitus ἀπὸ τοῦ κωκύειν, id est lugere.*

³⁹⁵ « *Circumfluit* » se retrouve chez Servius. Les manuscrits contiennent plutôt la leçon « *circumvenit* ». Cf. Conte, Teubner, *op. cit.*

SERV. *ad. Aen.* 6. 134 BIS STYGIO INNARE LACUS : *Styx maerorem significat, unde ἀπὸ τοῦ στυγεροῦ, id est a tristitia, Styx dicta est.*³⁹⁶

Jeunet-Mancy³⁹⁷ relève le fait que l'étymologie donnée par Servius pour *Acheron* n'est pas en l'occurrence celle qui serait la plus couramment admise, soit celle dérivant d'ἄχος. Le choix de l'associer plutôt à ἀ-χαίρω³⁹⁸ serait motivé, selon elle, par une volonté de faire répondre, par son origine, ce nom à celui des autres fleuves. Il effectuerait ce regroupement selon une « théorie d'ensemble » dont l'explication serait la suivante :

SERV. *ad. Aen.* 6. 295 TARTAREI ACHERONTIS : *Acheronta vult quasi de immo nasci Tartaro, huius aestuaria Stygem creare, de Styge autem nasci Cocyton. Et haec est etymologia, nam physiologia hoc habet, quia qui caret gaudio sine dubio tristis est. Tristia autem vicina luctui est, qui procreatur ex morte : unde haec esse apud inferos dicit.*

Cette description géographique des enfers est elle aussi accessoire. Cet enchaînement des trois fleuves – succession où chacun puiserait sa source depuis le précédent – incarne les phases par lesquelles passerait chaque personne au moment où elle descendrait aux enfers. Perdant d'abord la joie (Achéron), le mort sombre donc ensuite dans la tristesse (Styx) avant de finalement fondre en larmes (Cocyte). La série au sein de laquelle *Acheron* serait produit par l'antiphrase ἀπὸ τῆς χάριτος, 'perte de joie – tristesse – pleurs' se tient beaucoup mieux en séquence que 'douleur – tristesse – pleurs', cas où l'étymologie retenue pour ce passage aurait été ἄχος. À toutes fins utiles, il faut voir dans l'adoption d'une lecture glossographique un certain souci à l'égard de l'économie du commentaire, dont ce passage constitue un exemple frappant.

Peut-on refuser une étymologie? : la méthodologie de Servius

Nous retrouvons des objections adressées par moments à l'endroit de certaines étymologies que Servius refuse d'admettre. Ce fait témoigne d'une conception objective – ou, du moins, d'un traitement logique – de cette science. Cette posture méthodologique est différente de celle que l'on pourrait voir dans la poésie où les associations lexicales semblent sans limites. Servius donne néanmoins peu de critères limitatifs et ces derniers sont restreints.

³⁹⁶ Cf. SERV. *ad. Aen.* 6.154 *haec palus Styx vocatur quod tristitiam transeuntibus gignit.*

³⁹⁷ *Op. cit.* Introduction pp. xc-xci.

³⁹⁸ Cf. SERV. *ad. Aen.* 6.299 CHARON : « κατ' ἀντίφρασιν quasi ἀχαίρων ».

Par exemple, une expression grecque ne peut pas dériver d'un mot latin. Le passage entre le grec et le latin s'effectue dans un seul sens :

SERV. *ad Aen.* 4.207 LENAEM Bacchicum: *nam Liber Linaeus dicitur, quia torculis praeest, qui et Graece ληνοί dicuntur: nam cum sit Graecum, a mentis delenimento non potest accipi.*

Cette objection sera rappelée dans le commentaire aux Géorgiques où il attribuera l'étymologie « *Linaeus a mentis delenimento* » à Donat.³⁹⁹ Il prend position de la sorte à plusieurs reprises au fil du commentaire en effectuant une description des critères étymologiques par la négative. Comme nous l'avons vu précédemment pour l'identification des figures et des tropes dans le cas d'une probable hypallage rejetée⁴⁰⁰, ce type de remarque lui permet d'asseoir encore davantage son autorité sur la matière qu'il détaille. Mis à part le fait qu'un mot grec ne puisse présenter une étymologie latine, d'autres restrictions sont à prendre en compte :

SERV. *ad Aen.* 1.441 LVCVS autem dicitur quod non luceat, non quod sint ibi lumina causa religionis, ut quidam volunt.

Servius détermine que *lucus* ne peut pas dériver à la fois du verbe *luceo* de manière directe en même temps que par association antiphrastique. Le mot ne peut donc pas désigner une chose et son contraire par essence. Par moment, même sans identifier de nom, ou même l'étymologie pour laquelle il aurait exprimé un doute, on voit qu'il jette un regard critique sur les sources grammaticales en ce qui a trait aux diverses étymologies proposées et choisit sciemment d'en omettre :

SERV. *ad Aen.* 1.312 : *et diximus quaeri, cur Achates Aeneae sit comes. varia quidem dicuntur, melius tamen hoc fingitur, ut tractum nomen sit a Graeca etymologia. ἄχος enim dicitur sollicitudo, quae regum semper est comes.*

Nous avons relevé que Servius établit deux sens, d'après l'origine, pour le prénom d'Achates. Il épargne toutefois à ses étudiants la recension de ces étymologies à tout

³⁹⁹ SERV. *ad Georg.* 2.4 HUC PATER LINAEE *Linaeus autem ἀπὸ τῆς ληνοῦ dicitur, id est a lacu: nam **quod Donatus dicit** ab eo, quod mentem deleniat, **non procedit**; nec enim potest Graecum nomen Latinam etymologiam recipere.*

⁴⁰⁰ v. *supra* pp. 72-73.

moment et en tout lieu. Certaines étymologies s'effectuent, selon Servius, suivant des règles phonétiques qui semblent analogiques:

SERV. *ad Aen.* 1.292 CANA FIDES ET VESTA *Vesta autem dicta vel ἀπὸ τῆς ἐστίας, ut digammos sit adiecta, sicut ἦρ ver, Ἑνετὸς, Venetus, vel quod variis vestita sit rebus.*

Cette mention du digamma et les exemples qu'il rajoute pour prouver son point de vue sont une démonstration de ce fait; ἦρ permet aussi de voir que ce phénomène s'applique indistinctement aux noms propres et aux noms communs. Les verbes sont aussi sujets à ce type d'observation. Ils sont généralement à l'origine d'un substantif (1.83 : *in/exportari : porta*; 1.178 : *fruor : frumen : frugum*; 4.69 : *infari : infans*; 6.43 : *ab obstando : ostium*). Parfois, mais plus rarement, ils en résultent (1.433 : *stipula/stipam : stipant*; 1.537 : *salum, -i : salere*). Nous tenons finalement à noter les étymologies provenant d'expressions périphrastiques. Or, il ne s'agit pas d'un aspect de cette pratique qui soit propre à Servius.⁴⁰¹ Nous avons retenu les suivantes : 1.208 : *cura dicta ab eo quod cor urat*⁴⁰² (cf. VARR. *Ling.* 6.46); 1.423 : *nam per contrarium segnem, id est sine igni*; 1.688 : *venenum dictum ab eo quod per venas eat*; 4.405 *est semis via, unde et semita dicta est* (VARR. *Ling. lat.* 5.35).

Conclusion

Au fil des pages précédentes, nous avons soulevé l'idée qu'une étymologie est donnée – ou préférée – selon la façon dont s'inscrit la partie glosée dans texte de *l'Énéide*, et ensuite en fonction de la scholie au sein du commentaire servien dans son ensemble. Le procédé appliqué à des noms de lieux trouve son utilité dans les notions complémentaires auxquelles ce dernier permet d'accéder telles que le climat, la situation géographique, la topographie, l'histoire.

Les étymologies portent sur des objets de nature diverse : elles peuvent servir à commenter l'évolution du récit, à développer des leçons sur les propriétés d'un lieu ou les attributs d'une divinité ou à lier symboliquement entre eux des êtres ou des choses. Malgré la variété de sujets couverts et de méthodes employées, nous avons vu que le recours à l'étymologie

⁴⁰¹ O'HARA, *op. cit.* le note déjà chez Homère pour Astyanax : ἄστυ et ἄναξ (Il. 9.561-64)

⁴⁰² Aussi à la scholie *ad Aen.* 4.1.

répond avant tout à un besoin pratique. Grâce à l'étude du nom, Servius est d'abord en mesure et déceler, voire de produire du savoir. C'est ensuite la démonstration de ce savoir que peut appuyer l'étude des noms. Finalement, lier des éléments à leurs appellations permet d'en faciliter la mémorisation. Jean Lallot, en guise de conclusion à son article sur l'étymologie en Grèce ancienne, note un fait intéressant au sujet de cette pratique chez les poètes, les philosophes et les grammairiens. Tous sont tour à tour fascinés par l'étymologie pour des raisons néanmoins différentes et conditionnées en outre par leurs propres objectifs.⁴⁰³ Si le grammairien ne cherche pas forcément la vérité des choses contenues dans l'expression du langage, c'est plutôt la vision d'un système de langue cohérent et logique que laisse transparaître sa démarche.⁴⁰⁴

⁴⁰³ Jean LALLOT, *op. cit.* p. 146

⁴⁰⁴ Nous n'osons pas aller aussi loin dans nos conclusions que Claude BRUNET, *op. cit.* p.140 pour qui le recours à l'étymologie est constitutif d'une résistance au développement du christianisme dans la mesure où cette pratique rétablit les liens entre la langue et la culture classique païenne.

Conclusion générale : utrum analogia an auctoritas?

Beaucoup d'auteurs introduisent généralement la personne de Servius au moyen du portrait qu'en fait Macrobie, dans ses Saturnales⁴⁰⁵, qui le présente comme : « *inter grammaticos doctorem recens professus, iuxta doctrina mirabilis et amabilis verecundia* ». ⁴⁰⁶ La distinction qu'effectue Robert Kaster entre le Servius du dialogue et celui derrière les scholies serviennes mérite ici notre attention.⁴⁰⁷ Au cours d'une dispute au sujet des expressions appropriées à observer entre, respectivement : *noctu futura* et *nocte futura* puis *diecrastini* et *die crastino*, Servius détermine laquelle des deux expressions est préférable en basant sa réponse sur l'*antiquitas*, soit selon son attestation dans l'histoire des textes. Ce faisant, c'est l'*auctoritas* qui lui permet de déterminer l'usage correct à adopter. Or, comme nous l'avons vu, les notices signalent de manière très fréquente qu'il ne faut pas tenter d'imiter les formes particulières rencontrées dans les textes puisqu'elles ne sont souvent pas conformes à la *ratio*, c'est-à-dire à l'ensemble des principes linguistiques logiques de la grammaire auxquelles nous avons partiellement démontré l'attachement de Servius. Une partie de l'énergie que le grammairien dispense dans son commentaire sera mobilisée afin de faire comprendre les formes et les constructions irrégulières que les textes présentent. À l'Antiquité tardive, les prérogatives élargies du grammairien en sont donc venues à faire de lui la courroie de transmission entre son époque celle des *antiqui*. Or, une grande partie de l'attention du lecteur est portée sur le fait que ces tournures ne sont pas à imiter. Servius joue ici à un jeu d'équilibriste : la tradition sur laquelle repose son modèle culturel ne cesse de contredire son modèle linguistique.⁴⁰⁸ Il doit donc s'assurer de présenter favorablement les deux en justifiant les raisons pour lesquelles Virgile, la pierre angulaire de la tradition littéraire latine, incarne ce rôle même s'il bafoue continuellement les règles grammaticales que l'école tente de faire observer si scrupuleusement à l'étudiant.⁴⁰⁹ C'est donc ce à quoi est voué l'ensemble de la terminologie des *vitia*

⁴⁰⁵ Notamment ZETZEL, *op. cit.* 1981, p.83; Alan CAMERON, *The Last Pagans of Rome*, Oxford University Press, New York, 2011, p.246-251.

⁴⁰⁶ MACR. *Sat.* 1.2.15.

⁴⁰⁷ Robert KASTER, *The Grammarian's Authority*, 1980, *op. cit.* p.218-219.

⁴⁰⁸ Fabio STOK, *op. cit.* p.478 : « *The main problem Virgil posed for teachers was the many instances in which Virgilian language differed from current linguistic usage, that adopted for teaching.* »

⁴⁰⁹ Raymond STARR, « The Flexibility of Literary Meaning and the Role of the Reader in Roman Antiquity », *Latomus*, 60, Fasc. 2, 2001, pp.962.

virtutesque sermonis entre lesquels nous avons constaté la difficulté à tracer une limite claire. Robert Kaster identifie trois visées qu'il associe à ce réseau de concepts appliqué par les grammairiens : la protection de son modèle synthétique des assauts à la fois de l'*usus* et de l'*auctoritas*, la distance à établir par son lecteur entre sa propre expression de la langue et celle des auteurs, et le contrôle⁴¹⁰ exercé par son modèle sur les dispositifs de l'énonciation qui lui permettent de maintenir un ensemble de règles cohérentes.⁴¹¹ La science du grammairien est confrontée au problème de la conciliation entre l'analogie, qui constituerait le point de départ d'une déduction logique des aspects de la langue, et l'*auctoritas*, l'attestation des formes présentées par les textes. Il s'agit d'une préoccupation qui occupe une place centrale dans le commentaire. Or, la forme du commentaire ne permet pas à Servius d'expliquer des sujets d'une trop grande complexité et il nous est difficile d'avoir parfois une idée précise du système qu'il emploie. Il est souvent possible de considérer certaines explications comme des raccourcis destinés à un public non spécialiste et à des adolescent, plutôt que des exposés complets, représentatifs de sa doctrine et propres à un exposé scientifique complet.⁴¹² Le caractère résolument prescriptif de sa démarche nous permet de visualiser de quelle façon il s'y prend pour faire la part des choses entre les maniérismes de Virgile et les principes de la *latinitas*.

Son classement des formes de discours oblique suscite une problématique à prendre en compte dans ce contexte. Nous avons comme idée que les *artes* auraient constitué un point d'ancrage intéressant à partir duquel nous aurions compris le système que laisserait préfigurer le commentaire. Or, les informations contenues dans l'*Ars Donati* sont trop limitées pour constituer un bassin notionnel utile. Ce type d'œuvre, même s'il présente un format différent, demeure lui aussi limité par son contexte d'application, au même titre que l'est le commentaire textuel. Nous avons par ailleurs noté trop de divergences entre ces deux types d'œuvres en ce qui a trait au vocabulaire technique pour déterminer que les commentaires tirent leur typologie des *artes*, tout au moins, que les scholies serviennes ont puisé leur matériel dans l'*Ars Donati*. Il est clair que Servius connaissait le classement de

⁴¹⁰ Cf. KASTER, 1988 *op. cit.*, p.175 : « *Figurae make intelligible what the author is saying while segregating the author's usage from the grammarian's central lesson of correct speech.* »

⁴¹¹ KASTER, *op. cit.* 1980, p.222.

⁴¹² Cf. la distinction effectuée par Louis HOLTZ *op. cit.*, 1981, p.10, entre ce qu'il qualifie de temps des savants et celui des maîtres.

Donat, mais il semble avoir voulu faire la démonstration de son propre système de classification qui dépendait de sources différentes de celles de son prédécesseur. S’il fallait effectuer une attribution, ces différentes catégories que constituent les figures, les tropes et les *vitia* demeurent constitutifs de l’aspect normatif de sa méthode en ce qu’elles permettent le développement de leçons prescriptives qui balisent le langage.

L’emploi des étymologies relève davantage de cet autre aspect de sa méthode qu’est l’*ennarratio poetarum*. Le grammairien tend à élargir sa vision lorsqu’il est question de l’origine des mots. Au même titre que pour la poésie, l’étymologique est essentielle au grammairien et s’élève, pour lui, au-dessus du principe de la simple pratique discursive triviale. Nous avons pris le temps de décrire la longévité de cette pratique ; le grammairien y adhère de sorte à s’inscrire lui-même dans la tradition intellectuelle du monde antique et d’en assurer la continuité. Bien plus, il s’agit d’une méthode à forte dimension performative, une façon d’asseoir son autorité à l’intérieur de son champ de compétence en rendant manifeste les choses « cachées », que recèle le langage. Cette technique viendrait justifier de manière fondamentale l’objet de la grammaire en établissant le langage comme renfermant en lui-même des savoirs et vérités sur le monde. La grammatologie se présente alors comme la science permettant d’atteindre ces notions, et le grammairien, comme le dépositaire de cette science. Nous avons été limités aux noms propres et aux toponymes, lesquels regorgent de sens et contresens, de mythes étiologiques, de gestes héroïques et d’attributions divines. Par ailleurs l’étymologie nous paraît constituer une manière pour Servius de lier symboliquement les cultures romaines et grecques. Il s’agit de la preuve d’une continuité culturelle même si ce mouvement demeure à sens unique. Il serait pertinent de traiter éventuellement des étymologies tirées du grec que Servius attribue aux noms communs et verbes du lexique latin et les idées que ces théories semblent suggérer. Nous avons en banque plusieurs scholies similaires à celle-ci où Servius effectue un rapprochement entre *orgia* et ὀργή :

SERV. *ad Aen.* ORGIA apud Graecos dici sacra omnia, sed iam abusive sacra Liberi ‘orgia’ vocantur, vel ἀπὸ τῆς ὀργῆς, id est a furore; vel ἀπὸ τῶν ὀρέων, ex silvis.

La richesse et la variété de formations étymologiques qu’admet Servius sont comparables à celles que présentent les poètes. En plus de tracer d’étonnants liens et des

correspondances satisfaisantes entre des éléments partageant à la fois des similarités au niveau du son et du sens, l'étymologie demeure une source féconde en notions de tout genre pour le grammairien. C'est ancré dans une pratique pédagogique que nous avons étudié le recours à cette pratique, notamment par l'identification de trois fonctions principales (heuristique, argumentative et mnémonique). L'étude de l'étymologie nous a permis de traiter d'éléments que nous pensions initialement devoir laisser de côté soit la métrique, la critique textuelle, l'histoire, la géographie et les mythes. Le foisonnement de savoirs que le traitement glossographique peut extraire d'un simple mot est un élément de la pensée antique qui continue de nous surprendre par sa grande richesse. Bien qu'elle puisse nous laisser une impression de légèreté, cette pratique était toutefois d'une grande importance et les anciens l'approchaient avec grand sérieux. Il serait donc également pertinent de vouer un travail uniquement aux étymologies sur les noms communs à la lumière des informations que ce présent travail a dégagées sur l'analyse glossographique.

Au fil des dernières pages, nous avons vu que la forme du commentaire permettait au grammairien de développer une pluralité de sujets dépassant ce que lui aurait permis de faire le cadre plus restrictif des *artes*. Servius témoigne de ses connaissances au sujet des altérations phonétiques affectant les mots, des différentes manières d'articuler les parties du discours entre elles et des étymologies. Ces sujets ne s'inscrivent pas dans le schéma d'enseignement traditionnel d'une *ars grammatica*. Bien plus, le texte devient un prétexte à des enseignements plus larges permettant à l'étudiant de plonger dans un univers culturel large et riche en notions de tout genre. La langue demeure toutefois l'élément central du commentaire de Servius. À cet effet, lors de nos premières lectures, nous étions frappés par la relative similarité qu'entretennent avec lui les commentaires modernes d'auteurs que nous avons eu l'occasion de consulter lors de notre cheminement académique. Si les notions ont évoluées, la forme et les objectifs des commentaires textuels demeurent essentiellement les mêmes d'une époque à l'autre: *l'explication des poètes* et des notions que renferment leurs œuvres, qui constituent le témoignage d'une culture riche et ancienne qui a encore bien des choses à nous apprendre.

Bibliographie

AMSLER Marc, *Etymology and Grammatical Discourse in Late Antiquity and the Early Middle Ages*, John Benjamins, Philadelphie, 1989

AUSTIN, Roland G., *Aeneidos liber quartus*, Oxford University Press, 1955

— *P. Vergili Maronis Aeneidos Liber Primus*, Oxford University Press, Oxford, 1971

BARATIN Marc, Françoise DESBORDES, *l'Analyse linguistique dans l'Antiquité classique : I. Les théories*, Klincksieck, Paris, 1981

— *La naissance de la syntaxe à Rome*, les Éditions de Minuit, Paris, 1989

BAUDOU Alban et Séverine CLÉMENT-TARANTINO, *Servius, À l'école de Virgile*, trad. pres. annot., Presses Universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq, 2015

BONNER, Stanley F., *Education in Ancient Rome from the elder Cato to the younger Pliny*, Routledge, New-York

BORTOLUSSI Bernard, et al., *Traduire, transposer, transmettre dans l'Antiquité gréco-romaine*, Picard, Paris, 2009

BOBER, Richard John, *The Latinitas of Servius*, Ohio State University, 1971

BRUNET Claude, « Servius et l'étymologie, une approche de la création lexicale », dans Alessandro Garcea, Marie-Karine Lhommé, Daniel Vallat (dir.) *Fragment d'éruditions : Servius et le savoir antique*, Olms, Verlag, 2016; pp. 127-141

CALBOLI, Gualtiero, « From Aristotelian λέξις to elocutio » *Rhetorica*, Vol.16, No.1, 1998, pp. 47-80

— « The Schemata λέξεως: A Grammatical and Rhetorical Tool », *Rhetorica*, Vol. 22, No. 3, 2004, pp. 241-256

CAMERON, Alan, *The Last Pagans of Rome*, Oxford University Press, New York, 2011

CAPLAN Harry, trad. et ed., *Rhetorica ad Herrenium*, Loeb Classical Library, Harvard University Press, Cambridge, 1954

CHAHOUD, Anna. « Lucilius on Latin Spelling, Grammar, and Usage ». Dans G. PEZZINI & B. TAYLOR (ed.), *Language and Nature in the Classical Roman World*, Cambridge University Press, Cambridge, 2019, pp. 46-78

CHAMBON Jean-Pierre, George Lüdi (ed.), *Discours étymologiques, actes du colloque international organisé à l'occasion du centenaire de la naissance de Walther von Wartburg*, Max Niemeyer, Tübingue, 1991

CICÉRON, *Orator*, G. L. HENDRICKSON, H. M. HUBBELL (ed. et trad.), Loeb Classical Library, Harvard University Press, Cambridge, 1939

COLOMBAT, Bernard, « La problématique des figures de construction dans la syntaxe latine au XVI^e siècle ». *Archives et documents de la Société d'histoire et d'épistémologie des sciences du langage*, n°7, 1986. pp. 48-49

— *Les figures de construction dans la syntaxe latine*, Peeters, Paris, 1993

CONNINGTON, John. P. *Vergili Maronis Opera. The works of Virgil, with a Commentary*, Whittaker and Co., London, 1876.

CRIBIORE, Raffaella, *Writing, teachers, and students in Graeco-Roman Egypt*, University of Michigan Press, Ann Arbor, 1995

DE JONGE, Casper C., « Grammatical Theory and Rhetorical Teaching », dans *Brill's Companion to Ancient Greek Scholarship*, Brill, Leiden, 2015 p. 982-1011

DESBORDES Françoise, « La fonction du grec chez les grammairiens latins », *L'héritage des grammairiens latins de l'Antiquité aux lumières*, Peeters, 1988, Paris, pp. 15-26

— « La pratique étymologique des poètes latins à l'époque d'Auguste », dans CHAMBON Jean-Pierre, George LÜDI (ed.), *Discours étymologiques*, Max Niemeyer, Tubingue, 1991, pp.149-160

— « La pratique étymologique des Latins et son rapport à l'histoire », dans Pierre Corbin (dir.), *L'étymologie, de l'Antiquité à la Renaissance*, Presses universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq Cedex, 1998; pp. 69-80

—. *Idées grecques et romaines sur le langage : Travaux d'histoire et d'épistémologie*. Lyon : ENS Éditions, 2007 [En ligne] : <http://books.openedition.org/enseditions/30533>.

DICKEY, Eleanor, *Ancient Greek Scholarship*, Oxford University Press, Oxford, 2007

— *Learning Latin the Ancient Way*, Cambridge University Press, Cambridge, 2016

DIETZ David B., « Historia in the Commentary of Servius », *Transactions of the American Philological Association*, Vol. 125, 1995, pp. 61-97

DIOGÈNE LAËRCE, *Lives of eminent philosophers*, Robert Drew Hicks (ed.), vol. 2, Loeb Classical Library, Harvard University Press, Cambridge, 1972

DONATUS, Aelius, *Aeli Donati quod fertur Commentum Terenti*, Hyperdonat, Bruneau BUREAU, Christian NICHOLAS (ed.), HiSoMA, Université Jean Moulin, ENS, Lyon, 2012, [En ligne] <http://hyperdonat.huma-num.fr/editions/html/commentaires.html>

EDEN, P.T., *A Commentary on Virgil : Aeneid VIII*, Mnemosyne Bibliotheca Classica Batava, Brill, Cambridge, 1975

FRATANTUONO Lee M., SMITH R. Alden, *Virgil Aeneid 5*, Mnemosyne Supplement, 386, Brill, Leiden, 2015

GANIBAN Randall T., *Virgil Aeneid 1-6*, Hackett, Cambridge, 2012

GARCEA Alessandro, Marie-Karine Lhommé, Daniel Vallat (dir.) *Fragment d'éruditions : Servius et le savoir antique*, Olms, Verlag, 2016

GRANSEN K. W., *Virgil Aeneid Book VIII*, Cambridge University Press, 1976

HARRIS William V., *Ancient Literacy*, Harvard University Press, Cambridge, 1989

HOLTZ, Louis, *Donat et la tradition de l'enseignement grammatical, étude et édition critique*, Centre National de Recherche Scientifique, Paris, 1981

— « Servius et Donat », *Servius et sa réception de l'Antiquité à la Renaissance*, Bruno Méniel (dir.); Monique Bouquet (dir.) ; et Guiseppe Ramires (dir.) Presses universitaires de Rennes, 2011

HOMÈRE. *The Odyssey*, George E. DIMOCK (ed.), A. T. MURRAY (trad.): Harvard University Press, Cambridge, 1919.

HORSFALL Nicholas, *Virgil, Aeneid 2; A Commentary*, Brill, Leiden, 2008

– *Virgil, Aeneid 6; A Commentary*, 2vol., De Gruyter, Berlin, 2013

ILDEFONSE, Frédérique, « Retour sur la terminologie stoïcienne de la signification », *Methodos*, 19, 2019, [En ligne]: <http://journals.openedition.org/methodos/5579>

IRVINE, Martin, *The Making of Textual Culture*, Cambridge University Press, Cambridge 1994

KASTER Robert A., « Servius and the Idonei Auctores », *The American Journal of Philology*, 1978, Vol. 99, No. 2, pp. 181-209

— « The Grammarian' Authority », *Classical Philology*, 1980, Vol. 75, No. 3, pp. 216-241

— *Guardians of Language: The Grammarian and Society in Late Antiquity*, University of California Press, Londres, 1988

KEIL, Henricus, *Grammatici Latini, vol. IV*, Olms, Hildesheim, 1961 (1ere ed. 1864)

LAFOND, Muriel, « Une figure autoriale dans le commentaire grammatical? L'exemple de Servius », dans *Études Littéraires*, vol. 43, no. 2, 2012, pp. 13-27

LAIRD, Andrew, ed. *Ancient Literary Criticism*, Oxford University Press, Oxford, 2006

LALLOT, Jean, « L'étymologie en Grèce ancienne », dans CHAMBON Jean-Pierre, George LÜDI (ed.), *Discours étymologiques*, Max Niemeyer, Tubingue, 1991, pp.135-148

LAUSBERG, Heinrich, *Handbook of Literary Rhetoric: A Foundation for Literary Study*, Brill, Leiden, 1998

LINDSAY, Wallace M., *Sexti Pompei Festi De Verborum Significatu Quae Supersunt cum Pauli Epitome*, Teubner, Stuttgart, 1913

MALTBY Robert, *A Lexicon of Ancient Etymologies*, Francis Cairns, Leed, 1991

— *Étymologie et origines du langage chez Varron*, Revue de Linguistique Latine du Centre Alfred Ernout, 2021, [En ligne] <https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-03461757>

MANSFELD , Jaap, « Zeno of Citium. Critical Observations on a Recent Study », *Mnemosyne*, Vol. 31, Fasc. 2, 1978, pp. 134-178

MARROU Henri-Irénée, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, Seuil, Paris, 2vol., 1948

MARTINDALE, Charles, ed., *The Cambridge Companion to Virgil*, Cambridge University Press, Cambridge, 1997

MEILLET Antoine, Alfred Ernout, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, 3eme éd., Klincksieck, Paris, 1951

MORGAN, Teresa, *Literate Education in the Hellenistic and Roman World*, Cambridge University Press, 1998

MONTEIL Pierre., *Éléments de phonétique et de morphologie du latin*, Fernand Nathan, Paris, 1970, p.328

MOORE John Leverett, « Servius on the Tropes and Figures of Vergil: First Paper », *The American Journal of Philology* , 1891, Vol. 12, No. 2 (1891), pp. 157-192

— « Servius on the Tropes and Figures of Vergil: Second Paper », *The American Journal of Philology* , 1891, Vol. 12, No. 3 (1891), pp. 267-292

MOUNTFORD, James Frederick, J. T. SHULTZ, *Index rerum et nominum in scholiis Servii et Aelii Donati tractatorum*, Georg Olms, Hildesheim, 1962 (1ere ed. 1930)

MURGIA, Charles, « The Truth About Vergil's Commentators », Roger REES (ed.) *Romane Memento : Virgil in the Fourth Century*, Duckworth, Londres, 2004, pp.189-200

NOËL, Marie-Pier « Gorgias et l'« invention » des γοργία σχήματα », *Revue des Études Grecques*, tome 112, 1999. pp.193-211;

O'HARA, James J., « The Significance of Vergil's Acidalia Mater, and Venus Erycina in Catullus and Ovid », *Harvard Studies in Classical Philology*, Vol. 93, 1990, pp. 335-342

— *True Names : Vergil and the Alexandrian Tradition of Etymological Wordplay*, University of Michigan Press, 1996

ONIGA, Renato et Alessandro RE, « l'analyse synchronique des composés nominaux du latin hier et aujourd'hui », *l'Antiquité Classique*, 86, 2017, pp. 39-58

PEASE, Arthur Stanley, *Publii Vergili Maronis Aeneidos – Liber Quartus*, texte édité et commenté, Harvard University Press, Cambridge, 1935

PERAKI-KYRIAKIDOU, Helen, « *Aspects of Ancient Etymologizing* », *The Classical Quarterly*, 2002, Vol. 52, No. 2, 2002; pp. 478-493

PÉREZ, Brigitte et Michel GRIFFE, dir. *Grammairiens et philosophes dans l'Antiquité gréco-romaine*, Presses universitaires de la Méditerranée, Montpellier, 2008

PETRONE, *Satyricon*, Gareth Schmeling (ed. et trad.), Loeb Classical Library, Harvard University Press, 2020

QUINTILIEN, *Institution Oratoire*, ed. et trad. Jean COUSIN, Collection des Universités de France (Paris, « Les belles lettres »), 7 vol., 1975-80

RACINE, Félix, « Servius' Greek lessons » dans Elizabeth P ARCHIBALD., William BROCKLISS, Jonathan GNOZA; *Learning Latin and Greek from Antiquity to Present*, Yale Classical Studies XXXVII, Cambridge University Press, Cambridge, 2015

RAWSON, Elizabeth, *Intellectual Life in the Late Roman Republic*, Duckworth, Londres, 1985

ROECH Sophie, « Usurpare/usurpatio/usurpative : Sur la notion de norme linguistique et d'écart chez Servius », dans Alessandro GARCEA, Marie-Karine LHOMMÉ, Daniel VALLAT (dir.) *Fragment d'éruditions : Servius et le savoir antique*, Olms, Verlag, 2016, pp.191-220

ROSIER Irène (ed.), *L'héritage des grammairiens latins de l'Antiquité aux Lumières, Actes du colloque de Chantilly, 2-4 septembre 1987*, Peeters, Paris, 1988

SANSONE, David, « On Hendiadys in Greek », *Glotta* , 62, Vol. 1,1984, pp. 16-25

SCAFOGLIO Giampero, « Quelques observations sur le commentaire de Servius au livre VII de l'Énéide », *l'Antiquité classique*, Vol. 86, 2017, Bruxelles; pp. 149-163

SCHAD, Samanta, *A Lexicon of Latin Grammatical Terminology*, Fabrizio Serra, Rome, 2007

SCHENKEVELD Dirk Marie, « Figures and Tropes: A Border-Case between Grammar and Rhetoric », dans UEDING G. (ed.), *Rhetorik zwischen den Wissenschaften: Geschichte, System, Praxis als Probleme des 'Historischen Wörterbuchs der Rhetorik'*, Max Niemeyer, Tubingue, 1991, 149–157.

SCHIRONI, Francesca. *The Best of the Grammarians: Aristarchus of Samothrace on the Iliad*. University of Michigan Press, Chicago, 2018. [En ligne] <https://doi.org/10.3998/mpub.8769399>.

SERVIUS, *Commentaires sur l'Énéide de Virgile Livre VI*, texte établi. trad. et comm. par Emmanuelle Jeunet-Mancy, Collection des Universités de France (Paris, « Les belles lettres »), 2012

—, *Commentaires sur l'Énéide de Virgile Livre IV*, texte établi. trad. et comm. par Jean-Yves Guillaumin, Collection des Universités de France (Paris, « Les belles lettres »), 2019

SEXTUS EMPIRICUS, *Against the Professors*, Robert Gregg Bury (ed. et trad.), Loeb Classical Library, Harvard University Press, 1949

SLOANE, Thomas O. (ed.) *Encyclopedia of Rhetoric*, Oxford University Press, 2006, [En ligne]

<https://www.oxfordreference.com/display/10.1093/acref/9780195125955.001.0001/acref-9780195125955>

SLUITER Ineke, « Ancient Etymology : A Tool for Thinking », dans *Brill's Companion to Ancient Greek Scholarship*, Brill, Leiden, 2015 p. 892-923

STANFORD, William Bedell., « The Homeric Etymology of the Name Odysseus », *Classical Philology*, Vol. 47, No. 4 1952, pp. 209-213

STARR, Raymond, « The Flexibility of Literary Meaning and the Role of the Reader in Roman Antiquity », *Latomus* , 60, Fasc. 2, 2001, pp. 433-44

— « Roman Literary Chronology : a Teacher in His Classroom », *Latomus*, T. 66, Fasc.4 2007, pp. 959-964

STOK Fabio « Commenting on Virgil, from Aelius Donatus to Servius », *Dead Sea Discoveries*, vol. 19, 2012 464–484

STROUX, Johannes, *De Theophrasti Virtutibus Dicendi*, Teubner, Leipzig, 1912

SWIGGERS, Pierre et Alfons WOUTERS, dir. *Ancient Grammar : Content and Context*, Peeters (Orbis / Supplementa 7), Louvain, 1996

— *Grammatical Theory and Philosophy of Language in Antiquity*, Peeters (Orbis / Supplementa 19), Louvain, 2002

— *Syntax in Antiquity*, Peeters (Orbis / Supplementa 23), Louvain, 2003

THILO Georg, et Hermann HAGEN, *Servii Grammatici qui feruntur in Vergilii carmina commentarii*, Teubner, Leipzig, 2 vol. 1881-87

THOMAS, Emile, *Essai sur Servius et son commentaire de Virgile*, Ernest Thorin, Toulouse, 1879

TRYPHON (1), *De Tropis*, dans Leonhard von SPENGLER (recens.), *Rhetores Graeci*, vol. III, Teubner, Lipsia, 1861, pp.191-206

TRYPHON (2), « De Tropis », Martin Litchfield West (ed.), *The Classical Quarterly*, 1965, Vol. 15, No. 2, pp. 230-248

TSITSIBAKOU-VASALOS Eva, « Gradations of Science. Modern Etymology Versus Ancient Nestor: Comparisons and Contrasts », *Glotta*; Jan 1, 1997; pp.117-132

UHLIG Gustav (ed.), *Grammatici Graeci, vol.I : Dionysii Thracis Ars Grammatica et Scholia in Dionysii Thracis Artem Grammaticam*, Teubner, Leipzig, 1883

VARRO, *On the Latin Language, Volume II, Books 8-10*, Roland G. Kent (ed. et trad.), Loeb Classical Library, Harvard University Press, 1938

VIRGILE, *Aeneis*, ed. Gian Biagio CONTE, De Gruyter (Teubneriana), Berlin, 2019

VON ARNIM, Hans Friedrich August (coll.), *Stoicum Veterum Fragmenta, Volumen II, Chrysipii Fragmenta Logica et Physica*, Teubner, Stuttgart, 1964 (1ere ed. 1903)

WOLFE, Catherine, *L'éducation dans le monde romain*, Picard, Paris, 2015

ZETZEL, James E. G., *Latin Textual Criticism in Antiquity*, The Ayer Company, Salem,
1984

— *Critics, Compilers, and Commentators*, Oxford University Press, New York, 2018